

Une route dans le brouillard

Transition à l'âge adulte et aspirations d'une population
migrante musulmane dans le Sud de l'Espagne (Grenade) en
temps de crise économique

Emilie Angrignon-Girouard

Mémoire de maîtrise

Au département de sociologie et anthropologie

comme exigence partielle au grade de
maîtrise ès Arts (Anthropologie sociale et culturelle)
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada

Novembre 2012

© Angrignon-Girouard, Emilie

UNIVERSITÉ CONCORDIA

École des études supérieures

Nous certifions par les présentes que le mémoire rédigé

par Emilie Angrignon-Girouard

intitulé Une route dans le brouillard: transition à l'âge adulte et aspirations d'une population migrante musulmane dans le sud de l'Espagne (Grenade) en temps de crise économique

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise ès Arts (Anthropologie)

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance:

Monsieur Kregg Hetherington	président
Madame Chantal Collard	examineur
Madame Marie-Nathalie Leblanc	examineur
Madame Vered Amit	directeur

Approuvé par: _____

Directeur du département ou du programme d'études supérieures

Date : _____ 2012 _____

Doyen de la faculté

RÉSUMÉ

Une route dans le brouillard

Transition à l'âge adulte et aspirations d'une population migrante musulmane dans le sud de l'Espagne (Grenade) en temps de crise économique

Émilie Angrignon-Girouard

Dans ce monde de plus en plus globalisé, où différentes échelles contextuelles se croisent et interfèrent, la relation entre le temps et l'espace est un aspect des plus fondamentaux à sa compréhension. Dans les sociétés postindustrielles, les acteurs sociaux agissent et se perçoivent selon les paradigmes de leurs différents milieux, qui sont eux-mêmes en continuel restructuration. C'est sans doute pourquoi un intérêt envers le lien entre le *life course* et les migrations est croissant au sein des sciences sociales depuis les dernières décennies. Cette recherche étudie le cas d'une population de jeune adultes migrants musulmans de classe moyenne, vivant dans le Sud de l'Espagne, à Grenade, dans un moment de crise économique. Elle se concentre sur les différents aspects qui influencent l'expérience de vie et la formation des identités de ces jeunes adultes. Il sera vu comment leurs aspirations transformées par un processus migratoire font de leurs trajectoires biographiques un « *work in progress* » qui dépend des possibilités et des opportunités qu'offre un environnement caractérisé par un pan d'incertitudes. Les exigences de l'atteinte d'un statut d'adulte « respectable », mêlant autonomie et indépendance à des valeurs familiales et religieuses, rendent cette trajectoire de vie complexe à tracer pour ces jeunes migrants.

REMERCIEMENTS

Je dédie mon mémoire à ma mère, qui m'a enseigné ce dont j'avais besoin pour la réalisation de ce projet : la discipline, la persévérance, l'empathie et la résilience.

Je veux d'abord et avant tout remercier toutes les personnes qui ont participé à cette recherche pour m'avoir généreusement témoigné de votre expérience. Vous êtes les premières personnes qui ont rendu ce projet réel. Merci de m'avoir partagé vos histoires, vos visions, vos aspirations, vos préoccupations et vos inquiétudes. Grâce à vous, j'ai approfondi mon apprentissage de la compassion et du partage.

Je remercie chaleureusement Mme. Chantal Collard et Mme. Nathalie Leblanc pour l'enthousiasme porté envers mon travail. Je remercie tout particulièrement ma superviseure Mme. Vered Amit, dont la présence constante a été très précieuse; vous êtes un guide qui inspire le dépassement de soi et le respect. À tous les membres du comité, je veux vous remercier pour vos commentaires et questionnements qui m'ont ouvert à des réflexions qui continuent de faire leur chemin en moi.

Mes sincères remerciements à mes amis Catherine D'Otreppe, Caroline Lévesque, Emilie Lanthier et Philippe Cordisco pour m'avoir lu et avoir indirectement participé à mes réflexions tout au long de mon trajet en maîtrise, et bien au-delà. Merci aussi à mes amis Emilie, Vanessa, Olivia, Anne, et tous les autres, pour votre présence inconditionnelle et pour votre support moral, qui ont été indispensables lors mon cheminement. Merci à mon père Daniel et à mes frères Francis et Olivier pour votre amour et votre confiance en moi. Finalement, un énorme remerciement à Léo pour avoir partagé avec moi chaque moment d'incertitudes et de découragements, tout comme les moments d'accomplissement et de joie.

INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1: REVUE DE LITTÉRATURE ET APPROCHE THÉORIQUE	7
<i>MIGRATIONS INTERNATIONALES</i>	7
<i>PROCESSUS MIGRATOIRE ET PROCESSUS IDENTIFICATOIRE</i>	14
<i>APPROCHE LIFE COURSE</i>	19
<i>ASPECTS CULTURELS DU LIFE COURSE</i>	25
<i>LIFE COURSE ET MIGRATIONS</i>	31
<i>CADRE THÉORIQUE</i>	33
CHAPITRE 2: DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE	38
<i>OBJECTIF DE RECHERCHE</i>	38
<i>LIEU DE LA RECHERCHE</i>	38
<i>POPULATION VISÉE</i>	39
<i>PRODUCTION DES DONNÉES</i>	40
<i>RÉFLEXIBILITÉ : MA PLACE DANS LA RECHERCHE ET RELATION AVEC LES PARTICIPANTS</i>	45
CHAPITRE 3: CONTEXTE GÉNÉRAL DU LIEU D'IMMIGRATION	48
<i>IMMIGRATION EN ESPAGNE, L'ÉTAT DES FAITS</i>	48
<i>CONTEXTE DE CRISE ÉCONOMIQUE</i>	50
<i>CONSIDÉRATIONS RÉGIONALES</i>	54
<i>CONTEXTE LOCAL, IMMIGRATION ET DÉVELOPPEMENT À GRENADE</i>	56
<i>GRENADE, VILLE UNIVERSITAIRE</i>	60
<i>GRENADE, VILLE DE TOURISMES</i>	62
<i>COMMUNAUTÉ NÉO-MUSULMANE</i>	63
CHAPITRE 4: IMMIGRATION EN ESPAGNE, DU RÊVE À LA RÉALITÉ	67
<i>DESTINATION L'ESPAGNE : OPPORTUNITÉ ET DÉPIT?</i>	67
<i>L'ATTRAIT DE L'ÉTRANGER</i>	71
<i>ARRIVER AILLEURS</i>	74
<i>PROCESSUS DE RÉGULATION</i>	78
<i>MARCHÉ DE L'EMPLOI</i>	85
<i>RETOUR AU PAYS?</i>	89
<i>CONCLUSION</i>	94

<u>CHAPITRE 5: VIVRE À GRENADÉ, DE LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE AUX ASPIRATIONS</u>	96
<i>ERES MORO (TU ES UN MAURE)</i>	96
<i>TEL QUE CHEZ SOI</i>	112
<i>LES ASPIRATIONS ET LE RÊVE DE LA FAMILLE</i>	113
<i>RECHERCHE D'UN OU UNE PARTENAIRE ET PERSPECTIVE DE MARIAGE</i>	119
<i>TENTATIVES ET ÉCHECS DE MARIAGE</i>	120
<i>PROJETER LE MARIAGE</i>	122
<i>CONCLUSION</i>	125
<u>CONCLUSION: RECONSTRUIRE L'AVENIR ET SES PERSPECTIVES</u>	127
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	135

Introduction

La reconstruction de l'Europe suite à l'après Deuxième Guerre mondiale est généralement reconnue comme l'élément qui a induit les flots massifs d'immigration qu'a connus la deuxième moitié du 20^{ième} siècle sur ce sous-continent. La France, l'Allemagne, l'Angleterre et les autres pays de « l'ancienne Europe » ont été depuis lors confrontés à de nombreux enjeux liés à ce phénomène et ont passé par différentes phases migratoires. Ils ont du jongler avec des questions liées aux idées d'intégration, d'incorporation, d'assimilation ou de multiculturalisme. L'immigration devint sujette à des débats publics de toute sorte et le phénomène attira l'attention médiatique sur de nouveaux sujets que l'on nommera « les immigrants », avec toutes les connotations qui finirent par entourer ce terme. Cela suscita également un intérêt croissant envers les migrations en Europe parmi les sciences sociales, et ce dans presque toutes les disciplines.

En ce qui concerne l'Espagne, ces flots d'immigration se sont produits plusieurs années après ceux qu'avait connus ladite vieille Europe. Ce n'est qu'à la fin du régime Franquiste, au tournant des années 80, que la péninsule Ibérique a pris la voix de la démocratie et de la modernisation tel que l'entendaient les autres états Européens. Depuis, elle avait significativement prospéré économiquement. Elle a offert à ses citoyens un état de droits et *el Estado del bienestar* (l'état du bien-être), leur donnant l'espoir d'améliorer leur qualité de vie ainsi que d'avoir une meilleure position sur la

scène politique et économique internationale. Également, l'Espagne se développait dans un contexte où le projet de l'Union Européenne tendait vers un exemple mondial de paix, d'accords et de libre circulation des biens et des gens entre les nations (Rodríguez 2002). Dans les années 2000, elle était qualifiée de « nouvelle Europe » et certains pouvaient espérer voir l'Espagne parmi les rangs de puissances mondiales.

Parmi les moteurs de changements sociaux rapides connus par l'Espagne depuis, il y a le revirement de son statut de pays d'émigration à un pays d'immigration, où un nombre considérable de personnes du nord, du sud et de l'est Européen en ont fait leur pays de résidence. Tout indiquait que les personnes en quête d'opportunités intégrant l'Espagne avaient des espérances fondées de pouvoir en tirer profit, par le travail, par l'accès qu'elle offrait à d'autres pays du nord, ou par les études. On peut noter que l'immigration s'y développa de manière plutôt hétéroclite. Lorsque l'on regarde de plus près le paysage migratoire en Espagne, on voit que la situation s'est développée différemment en fonction de la région ou de la ville à laquelle on s'attarde. Le type d'immigration, la densité de population, le type d'emplois disponibles, les ressources offertes et les réseaux socio-économiques développés sont autant de facteurs qui ont forgés des contextes migratoires différents que l'on soit au nord, au sud, au centre des terres ou près des grands centres urbains en Espagne. En effet, certaines régions ont été plus touchées par l'immigration internationale que d'autres. (Rafael 2008, Porthé, Amable, and Benach 2006)

Il reste que l'Espagne fut perçue à la fois comme un lieu de passage grâce à sa significative industrie du tourisme et une nouvelle zone intéressante pour des immigrants du sud à la recherche de travail. Cette vingtaine d'années de croissance politique et

économique fut drastiquement interrompue par la récession mondiale de 2008. Depuis, son taux de chômage ne cesse de croître. Il touche particulièrement les moins de trente ans. La population immigrante en est également fortement affectée, et peu à peu plusieurs migrants retournent à leur pays d'origine ou tentent de se diriger dans des pays plus au nord. Cependant, on remarque que la tendance générale de certaines catégories de migrants est de demeurer en Espagne. Il advient donc pertinent de se demander qu'elle est la situation de ces migrants en Espagne, pour qui l'on suppose que celle-ci avait jadis été porteuse d'opportunités et d'espoirs? Parmi cette population de migrants demeurée dans ce pays, on retrouve effectivement plusieurs familles, mais une accentuation de l'immigration ayant eu lieu à la fin des années 90 jusqu'en 2007 laissèrent un bon nombre de jeunes adultes toujours en quête de devenir. (González Enriquez 2011, Pajares 2010)

En ce qui concerne le thème de la jeunesse en sociologie dans les années 80 et 90, certains auteurs avaient avancés la thèse selon laquelle les générations plus jeunes des sociétés contemporaines postmodernes « globalisées » vivaient le développement d'une émancipation culturelle qui offrait de nouvelles possibilités pour ceux-ci. Ils semblaient avoir beaucoup de choix en termes de carrières, d'éducation et de style de vie; les normes sociales et les cadres relatifs au genre, à la religion, au contrôle familial étant plus souples, on pouvait défendre l'idée de la venue d'une plus grande liberté individuelle (Ziehe and Stubenrauch 1983).

Actuellement, on se rend pourtant compte que la demande croissante d'éducation n'offre pas de possibilités d'emploi sur le marché du travail, et que cet aspect additionné au haut taux de chômage donne finalement peu d'alternatives aux jeunes en ce qui

concerne leur trajectoire de vie (Hammer 2007, 249). En d'autres mots, l'apparente liberté de choix offerte par la modernité est contrecarrée par le manque d'opportunités d'emploi qu'offrent les sociétés postindustrielles (Amit et Dyck 2012, Blatterer 2007, Hammer 2007).

Ces réalités ont un impact sur les conceptions des différentes phases et étapes de la vie, et particulièrement sur l'idée de la jeunesse et de la transition à l'âge adulte. En explorant la diversité des options et l'individualisation des trajectoires de vie, on se rend compte que les conceptions de l'âge adulte sont généralement ancrées dans un ensemble de caractéristiques à la fois liés à la modernité et aux contextes culturels; ce sont les stratégies pour y parvenir qui changent, en fonction des possibilités et des restrictions qu'imposent les structures économiques et institutionnelles de la société ou des sociétés que les sujets habitent.

Dans cette recherche, j'ai donc tenté d'explorer les préoccupations, les aspirations et les possibilités des jeunes migrants musulmans dans le sud de l'Espagne. Je m'attarderai plus précisément à une population de jeunes adultes provenant de milieu de classe moyenne ayant bon niveau d'instructions, parfois même un niveau d'instruction élevé. La plupart des interlocuteurs ayant participé proviennent du Maroc, mais quelques autres proviennent d'autres pays du Maghreb et du Machrek. Cette recherche s'inscrit dans le contexte fort particulier d'un monde où : une Islamophobie est exacerbée dans l'Ouest depuis le 11 septembre 2001; l'Europe connaît une crise économique sans précédent dont l'Espagne en fut particulièrement et soudainement accablée; le lieu de résidence des migrants musulmans est intrinsèquement lié historiquement à leur appartenance religieuse et directement ou indirectement à leur lieu d'origine. Je verrai de

quelle manière l'ensemble de ces facteurs façonnent l'expérience migratoire de ces personnes, à travers laquelle ils tentent d'atteindre leur plein potentiel « adulte » et de s'accomplir comme tel.

Dans le premier chapitre (Revue de littérature et approche théorique), j'explorerai les apports des écrits concernant l'étude des migrations ainsi que ceux du *life course*¹ en sciences sociales, que nous mettrons tous deux en relation. Il en ressort qu'une vision *life course* remet en contexte l'exercice d'une migration, entre autres en y incorporant le facteur temps. Nous verrons comment l'ensemble de cette littérature nous donne un cadre d'analyse pour étudier le cas des jeunes migrants musulmans à Grenade. Le deuxième chapitre (Démarche méthodologique) exposera la manière dont s'est déroulé la période de terrain ethnographique, ainsi que les choix méthodologiques qui ont été faits pour répondre aux questions théoriques posées.

Dans le troisième chapitre (Contexte général du lieu d'immigration), je tenterai de faire le portrait de la situation migratoire dans laquelle les jeunes migrants sont embarqués, sur différentes échelles, c'est-à-dire au niveau national, régional, urbain et communautaire. Il sera démontré que chacune de ces échelles contient des spécificités susceptibles d'avoir un impact sur la vie des jeunes migrants musulmans à Grenade. Nous aborderons des aspects tels que l'effet de la crise économique sur les immigrants et le marché du travail en général. Certaines politiques gouvernementales touchant la migration avant et après la crise économique seront exposées. Puis, les différents groupes

¹ Le terme anglophone « *life course* » a été choisi dans ce texte plutôt que sa traduction francophone « trajectoire de vie ». On entend le terme « *life course* » comme étant la manière dont les éléments marquants et les transitions s'enchaînent au courant de la vie des personnes. Dans cette recherche, l'idée de trajectoire comporte un élément supplémentaire qui fait référence à la manière dont les personnes imaginent et projettent le déroulement de leur vie dans le futur.

et réseaux communautaires, économiques et religieux seront décrits, afin d'avoir une meilleure compréhension des dynamiques identitaires qui teintent l'expérience des migrants.

Dans les deux autres chapitres j'effectuerai l'analyse textuelle des données ethnographiques recueillies à l'automne 2011 à Grenade. Dans le quatrième chapitre (Immigration en Espagne : du rêve à la réalité), j'explorerai comment les projets des migrants ont été soumis à des changements par rapport à ce qu'ils attendaient. Nous verrons que les barrières qu'ils peuvent rencontrer et les libertés qu'ils y trouvent sont propices à les amener à tracer leur vie différemment de ce qu'ils avaient imaginé au départ. Finalement, le cinquième chapitre abordera la question des processus identificatoires qui se sont formés à l'intérieur de leur processus migratoire. Je décrirai comment ces identifications influencent les choix de vie des migrants et définissent leurs aspirations, entre autre à travers leur perception du mariage et de la famille.

Chapitre 1

Revue de littérature et approche théorique

Migrations internationales

L'étude des migrations internationales qui se produit dans le contexte de globalisation présent est caractérisée par une multiplication des connexions et par une interdépendance croissante des nations. Elle se forme dans un contexte où les circuits économiques, politiques, culturels et écologiques sont intensifiés, relatifs et interdépendants. L'accélération des flots de personnes, capitaux, biens, images et idéologies a mené le monde entier à entrer en contact obligé avec de grandes métropoles. Cet état des choses est interprété comme une réorganisation profonde du temps et de l'espace (Inda and Rosaldo 2008). Cette recherche s'inscrit dans le champ de l'étude des migrations, dont l'objet est le mouvement des personnes dans l'espace et dans le temps, et est inhérente à ce contexte de globalisation. On peut argumenter que, dans l'histoire de l'étude du mouvement et des migrations, on aurait d'abord étudié le sujet en fonction de sa dimension spatiale. C'est depuis peu que l'on s'attarde plus systématiquement à la dimension temporelle des déplacements (Amit and Olwig 2011). En conséquence, la relation entre migration et *life course* est d'un intérêt croissant dans l'étude des migrations.

Le besoin de force de travail et le déplacement de la main-d'œuvre dans le contexte d'économie capitaliste globale sont retenus comme quelques-unes des justifications principales des grands flux migratoires de cette ère. Dans une perspective Nord/Sud, il apparaît que le besoin de main-d'œuvre non qualifiée des pays riches par rapport aux aspirations des travailleurs des pays pauvres à augmenter leur niveau de vie crée une force migratoire assez forte pour défier la capacité de l'État à exercer un réel contrôle sur ces mouvements migratoires. Ce sont ces relations entre les marchés et les États-nations qui tendent à règlementer les entrées et les sorties des pays des migrants. L'idée d'un monde qui serait ouvert et dans lequel on peut bouger avec liberté n'est pas une possibilité qui fait partie de l'ère actuelle. Parmi les nombreuses dimensions qui permettent de situer une expérience migratoire, les orientations de l'État vis-à-vis la gestion des nouveaux acteurs qui s'installent sur son territoire constituent une part importante des enjeux migratoires. (Hollifield 2004)

Les États cherchent à réguler ce qui s'insère à l'intérieur de leurs frontières. La régulation des flux migratoires est d'une importance particulière pour eux car les gens qui pénètrent le pays ont le potentiel d'influencer la société de manière significative. Les États modernes ont tenté de contrôler de telles entrées dans le but d'équilibrer les demandes tantôt d'ouvertures des frontières, tantôt de restrictions, et les résultats de leurs démarches furent variables (DeWind and Portes 2008, 6). Après la Deuxième Guerre mondiale, on peut dire que l'immigration internationale a changé la face de l'Europe. Nombre de pays avaient alors encouragé la venue de travailleurs étrangers dans le but de reconstruire les pays suite à la guerre, sans prévoir que la plupart de ces étrangers allaient

demeurer sur leur territoire. Cette situation força les États à établir différentes politiques d'incorporations, qui échouèrent souvent sur plusieurs plans. Par ailleurs on peut mentionner le fait que ces migrations massives ont défié les « pris pour acquis » concernant l'identité et la continuité; elles ont demandé aux États des compromis et une gestion fort difficiles qui eurent des conséquences sur la distribution du territoire et des richesses; ces effets démontrèrent les faiblesses des nations quant à leur gestion juridique d'éléments s'insérant par le contexte global, ce qui occasionna une certaine perte de confiance du public qui en fut témoin (Spencer 2003).

Appadurai (2006) affirme que les flots globaux qui ont reformé le temps et l'espace dans les sociétés postindustrielles contemporaines ont apporté une forme d'insécurité au sein des communautés en ce qui a trait à l'idée qu'elles se font de ce qu'elles sont et d'où elles se situent. Ces insécurités feraient émerger une forme de violence tantôt directe, tantôt plus indirecte, envers les minorités ethniques (Appadurai 2006). Par exemple, dans un texte portant sur la construction du « problème de l'immigration » en Italie, Stanley (2008, 43) remarque comment le processus de citoyenneté en Europe, et plus particulièrement au sein des pays liminaux (comme l'Italie et l'Espagne), participe à la création et à la protection de privilèges basés sur la race. Cette auteure remarque que thème du faible taux des naissances et des changements démographiques est lié aux flots globaux et à la migration par la gente médiatique. Pour cette raison, Stanley souligne la nature tendue et anxieuse des débats politiques et sociales sur la question de l'identité nationale et des politiques d'immigration en Italie et en Europe en général. Elle argumente que la défense de l'identité politique, c'est-à-dire le

fait d'être Européen, accompagné de l'identité nationale, le fait d'être Italien, mêlé au sentiment de devoir protéger les frontières (culturelles et géographiques), justifient les distinctions raciales. La position géographique de l'Italie, liminale à l'extérieur Européen, joue un rôle prépondérant dans la construction de ces distinctions raciales (Stanley 2008). On peut penser qu'un scénario similaire s'opère en Espagne, « porte de l'Afrique du Nord ».

Les sociologues espagnoles Cebolla et Requeña (2010) signalent que les migrants peuvent être soumis à certains désavantages sociaux, d'autant plus qu'il existe des représentations qui supposent que certaines « cultures », « races » ou « ethnies » sont plus indésirables que d'autres quant à leur capacité à s'adapter, depuis le point de vue de la société d'accueil. En Espagne, il semble que ce soit le cas des immigrants provenant de sociétés musulmanes. Ceux-ci seraient considérés comme ayant moins de succès au niveau économique et social que les « natifs » et les autres catégories de migrants formées par la société espagnole. À la lumière du courant issu de l'Orientalisme de Saïd, selon l'auteur, ces migrants seraient considérés responsables de leur situation désavantageuse, dû aux préjugés voulant que leur « culture rétrograde » (représentée par leur appartenance à l'Islam et les coutumes qu'on lui associe) fasse d'eux des personnes mal éduquées, non ponctuelles, irresponsables vis-à-vis de leurs enfants, etc. Les migrants musulmans en Espagne doivent ainsi faire face à ces représentations et ces préjugés latents, peu importe leur niveau d'éducation ou leur classe économique et sociale, ce qui affecte leur expérience migratoire et peut constituer des barrières dans

l'atteinte de leurs aspirations, désirs, et réussites personnelles. (Cebolla and Requena 2010)

De manière plus générale, lorsque des personnes immigrantes ne sentent pas qu'elles ont certaines compétences, un certain contrôle sur leur vie et un sentiment d'appartenance, elles peuvent se sentir marginalisées. Un environnement peu réceptif ou hostile à leur égard, ajouté à des rêves et aspirations déçus, peut créer des sentiments profonds de colère, de détresse ou de suspicion. Dans de telles situations, ces réactions individuelles peuvent affecter leur famille. La migration provoque une pression particulière sur leur entourage et sur eux-mêmes, ce qui peut parfois avoir des effets déstabilisants. Des changements dans la structure familiale peuvent prendre place, par exemple au niveau des relations de genre. Ou encore, le leadership de certaines personnes peut être rétrogradé car l'influence d'une personne change. On note aussi l'effet inverse: "immigrant families may try to keep their traditional social and sex role norms as a defence against the strong pressure to acculturate (Stepien 2008, 166)."

C'est que, tel que Wacquant et Bourdieu (2000) le remarquent dans un texte sur les travaux d'Adelmalek Sayad, l'immigrant est d'abord et avant tout un émigrant. Cela implique que les structures, l'histoire et les contradictions des communautés d'origine des immigrants sont d'une importance aussi cruciale que les structures et les politiques mises en place par les lieux « d'accueil ». En effet, les migrants sont dépendants des lois, des politiques publiques et des règles bureaucratiques qui administrent les flots migratoires du pays dans lequel ils se trouvent. Il n'en demeure pas moins que la vie professionnelle, personnelle et sociale des migrants est chargée des perceptions qui découlent d'une

relation de pouvoir asymétrique entre les deux États (et j'ajouterai parfois plusieurs États) impliqués dans leur processus migratoire, particulièrement s'il s'agit d'une migration de type « nord/sud ». C'est pourquoi souvent le discours de l'État « d'accueil » sur l'immigration et la réalité pratique des migrants est souvent divergent. Pour reprendre les concepts de Pierre Bourdieu et Loic Wacquant, la formation des groupes de migrants est donc nécessairement teintée d'une dissimulation collective sur leur situation réelle et d'une duplicité sociale, ce qui rend la formation de l'identité de ses groupes floue et décalée de leur vie et de ce qu'ils sont. (Bourdieu and Wacquant 2000)

À la lumière de cet argumentaire, il convient de mettre de l'avant que l'une des approches où l'étude des migrations a démontré un intérêt important est celle du transnationalisme. Le fait que les immigrants gardent très souvent des liens constants avec leur pays d'origine, même après quelques générations, crée des ponts entre les États en question et redéfinit, par ces liens, les frontières nationales (Brettell and Hollifield 2008). Désormais les migrants ne sont plus déracinés de leur pays d'origine, mais sont plutôt en mouvement de va-et-vient entre les deux pays concernés, se meuvent au-delà des frontières internationales, et passent d'une culture et d'une société à l'autre de manière régulière (Brettell 2008, 120). Kearney (2008) explique que le migrant « transnational » crée des espaces transnationaux qui ont peut-être le potentiel de libérer des barrières nationales classiques et de l'hégémonie des États forts dans lesquels il vit. Ces espaces sont constitués par ses réseaux sociaux, ses activités sociales et politiques et ses contacts de tous les jours avec le pays d'origine. Par ailleurs, selon Castles (2008), un des défis des enjeux liés à la migration se retrouve dans la

contradiction entre la logique nationale des États à contrôler la migration et la logique transnationale des migrations internationales de cette époque de globalisation.

De plus, le contexte présent de globalisation a mis en contact l'ensemble des régions du monde surtout avec les métropoles, c'est-à-dire les grandes villes. En plus d'avoir en tête l'importance du transnationalisme, il faut prendre en compte le fait que plus de la moitié de la population humaine planétaire vit en contexte urbain, et que les villes sont majoritairement les lieux de destination des migrants. L'étude des migrations est donc fondamentalement liée au développement de l'urbanisation. C'est pourquoi Schiller and Çağlar (2009) critiquent l'approche basée sur l'État-nation et ses structures, sur laquelle se base souvent l'étude des migrations, même d'un point de vue transnational. La spécificité de l'incorporation des migrants à des villes particulières aurait été délaissée au profit d'une approche nationale, alors qu'il serait intéressant de jeter un regard systématique sur ces spécificités urbaines. Tel que ces auteurs le mentionnent, étant donné le nombre croissant de migrants retrouvés dans des sphères de plus en plus diversifiées et dispersés dans les villes, il apparaît pertinent de s'intéresser à la réorganisation des villes dans l'étude des migrations, et à la participation des migrants dans cette restructuration urbaine. C'est pourquoi dans ce travail une attention particulière sera accordée à Grenade, la ville où s'est effectuée cette recherche.

Processus migratoire et processus identificatoire

Classiquement, l'étude des migrations a étudié des populations dont la migration était due à un climat d'insécurité dans leur lieu d'origine et visait une amélioration de la sécurité et des conditions de vie considérées insoutenables ou difficiles. On pense aux études sur les réfugiés, sur la migration de travailleurs temporaires du à un climat économique instable ou à des études sur la migration irrégulière. Plus récemment, un nombre grandissant d'études se penchent sur d'autres catégories de migrants, dont ceux issus de classes élevées ou de classes moyennes (Amit 2011, Olwig 2007, Torresan 2007). Martin (2007) fait remarquer qu'il existe une grande variété de travailleurs migrants sur le marché de l'emploi : on compte parmi eux des travailleurs non spécialisés, des professionnels et des étudiants. Chacune de ces catégories connaît des trajectoires variées et influence le marché du travail des sociétés d'accueil des migrants et de leur société d'origine, à différents niveaux. Grâce à une approche comparative, Martin remarque que les migrants non spécialisés sont en général d'un plus grand apport économique en dehors des frontières de l'État d'accueil, car ils sont plus facilement remplaçables dans leur pays d'origine et plus susceptibles d'effectuer un retour au pays avec un meilleur capital individuel. L'émigration des professionnels et des étudiants, par contre, est moins susceptible de contribuer à l'essor économique des sociétés d'origine, car ceux-ci sont moins susceptibles d'y retourner, et emporter avec eux leur capital économique et social. (Martin 2007)

La classe sociale et économique des migrants et le type de migration sont donc des outils d'analyse utiles dans l'étude des migrations, puisque ceux-ci provoquent bien entendu des expériences différenciées. Torresan (2007) offre un exemple de l'influence du statut d'immigrant brésilien provenant de milieu de classe moyenne et ayant migré à Lisbonne et à Londres dans le but de travailler. Elle remarque qu'un aspect important de l'expérience des migrants résidait dans leur désir de demeurer dans un statut de classe moyenne au niveau de la perception qu'en avait la société d'accueil et celle d'origine. Étant donné les antécédents historiques et coloniaux du Portugal avec le Brésil, ceux-ci étaient considérés privilégiés à Lisbonne, car ils étaient perçus comme des immigrants travaillants et qualifiés. En contrepartie, à Londres, ils faisaient plutôt partie d'une classe d'immigrants appartenant aux « minorités invisibles », bien que dans la société d'origine (au Brésil) ils étaient considérés comme étant plus privilégiés qu'au Portugal. Pourtant les migrants vivant à Lisbonne, bien que vus comme des étrangers, sentaient pouvoir apporter quelque chose à la société portugaise et étaient plus susceptibles d'y construire un sentiment d'appartenance, un « chez soi » (Torresan 2007). Effectivement, le concept de classe ne réfère pas seulement à une condition économique et sociale stable partagée par une poignée de gens; il doit s'insérer dans un contexte culturel où cette condition économique et sociale prend sa place en fonction des normes de la société où les migrants sont présents (Olwig 2007). Dans ce cas comme dans d'autres, la relation historique entre le lieu d'origine et le lieu d'immigration forme les catégories avec lesquelles les migrants sont susceptibles d'être associés, avec tout ce qui en découle à travers leur expérience migratoire.

Ainsi la question de l'appartenance, de l'identité politique et de l'identité culturelle sont des sujets centraux dans l'étude des migrations. Appadurai (2006) fait remarquer que la globalisation et la vitesse de la circulation des gens, du matériel, des éléments idéologiques, des styles culturels, des politiques rituels et leurs représentations médiatiques allant au-delà des frontières nationales ont contribué à défaire les identités nationales, religieuses et culturelles traditionnelles. Levitt et Schiller (2008) remarquent que la multiplicité de statuts que les migrants possèdent, en termes de genre, de classe et de race, diffère en fonction des sociétés auxquelles ces migrants appartiennent et influence les comportements de ceux-ci. Par exemple, certaines femmes immigrantes peuvent devenir très conservatrices vis-à-vis de leur société d'origine si elles sont fortement racialisées dans leur milieu de vie « d'accueil ». Il y a également plusieurs cas où, aux États-Unis, de nouveaux arrivants noirs et avec peu de ressources vont chercher à se différencier des Afro-Américains plutôt qu'à se joindre à eux en tant que minorité, ce qui pourtant les avantagerait au niveau du droit civil (Levitt and Schiller 2008, 290). Or, dans cette recherche, il sera vu comment l'identification à l'islam et l'identification à une « culture arabe » des migrants participants jouent un rôle dans leur processus migratoire, et comment cette identification s'adapte et se dessine dans leur cas particulier.

Dans une étude sociologique basée sur des sondages portant sur les valeurs d'immigrants musulmans vivant en Europe, Pettersson (2009) argumente que ses résultats démontrent une tendance générale à ce que les valeurs liées à la famille et à la religion changent très lentement à travers l'expérience migratoire, et ce indépendamment du statut social ou économique de ces migrants. En contrepartie, les valeurs liées au

travail et aux orientations civiques peuvent se transformer plus rapidement, s'adaptant plus aisément à celles de la société où ils vivent. Lorsque Tibi (2009) évoque la diversité des Islams dans le monde, que ce soit des Islam arabes, des afros-Islam, des indos-Islam, il propose l'existence d'un euro-Islam, tenant compte de l'histoire de la migration musulmane en Europe depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Il argumente que ce dernier serait imprégnée des codes de conduites et des dispositifs libéraux inhérents à la société civique européenne.

En étudiant une communauté de *born-again Christian* aux États-Unis, Schiller, Çağlar et Guldbrandsen (2008) démontrent que l'identité religieuse peut être un facteur d'incorporation citoyenne des migrants, et suggèrent d'aller au-delà d'une analyse ethnique des communautés. En se réclamant d'une appartenance à une communauté chrétienne (dans ce cas-ci évangélique), les migrants avec qui elles ont travaillé ont en effet trouvé un espace social pour affirmer leur citoyenneté dans leur nouveau milieu de vie. En se servant des écrits bibliques, ils y trouvent une légitimité de parole tout en participant indirectement au nouvel agenda global néoconservateur qui prend actuellement place en Amérique du Nord et dans l'Ouest. Cependant, sur la scène globale, on comprend que toutes les religions n'offrent pas les mêmes possibilités aux migrants, puisqu'elles ne sont pas également positionnées sur la scène internationale; la religion musulmane rencontre des barrières considérables en Europe qui lui permettent plus difficilement de donner un espace aux migrants pour la défense et l'affirmation de droits et de revendications sur la base de rassemblements religieux (Schiller and Çağlar 2008). Pourtant, il n'en demeure pas moins que les migrants musulmans en Espagne et en

Europe peuvent s'investir activement dans les communautés religieuses, souvent davantage qu'ils le faisaient dans leur lieu d'origine.

Avec la mobilité et la présence de plus en plus grande de musulmans, dans « l'Ouest » comme ailleurs dans le monde, Pieterse (2009) argumente quant à lui que l'Islam pourrait bien être interprété comme un élément d'une société civile globale, dans laquelle il s'intègre avec la société où il s'implante, générant de nouvelles formes de cultures hybrides. Cet auteur démontre comment la religion musulmane, bien que demeurant un facteur d'identité fort chez les migrants, change durant le processus de migration, entre autres parce qu'elle procure un nouveau sens de la communauté pour des groupes de personnes « déracinées ». Il soutient que l'Islam, plutôt que d'être considéré comme une appartenance marginale en regard du mouvement séculier que connaît l'Europe, devrait au contraire être perçu comme une « modernité alternative » (Pieterse 2009). Considérant la relation propre de l'Espagne avec l'Islam historiquement, on peut penser que les migrants musulmans choisissent leur identification à l'Islam différemment que s'ils avaient été en France ou dans le nord de l'Europe, par exemple, puisqu'elle risque de créer des formes de cultures hybrides particulières. Cependant, c'est une identification à l'Islam qui est influencée, construite et imaginée sur des bases qui se situent aussi en grande partie sur une échelle globale.

Dans une recherche sur la formation des familles et des mariages mixtes en Catalogne, Rodríguez-García (2008) cherche à dépeindre la complexité et l'aspect multifacette des processus d'interculturalité, dans lesquels les changements et la rétention, l'hybridité et la ségrégation, le global et le local, sont complémentaires et réversibles. Ce qu'il faut retenir de son argumentaire, c'est que ce sont les acteurs sociaux

qui sont les protagonistes d'espaces socioculturels hybrides complexes. Ils sont les sujets qui transmettent et adaptent ces processus socioculturels qui forment ces « cultures hybrides »; ce sont leurs actions et leur choix qui les créent (Rodríguez-García 2008).

Les migrants, d'une part, ne sont pas des individus isolés qui réagissent indépendamment aux lois du marché et aux règles bureaucratiques. Ce sont des individus sociaux qui cherchent à améliorer leur existence, celle de leur famille et de leurs communautés, à travers les processus de migration qui s'organisent et se structurent selon l'ensemble des conjonctures et des facteurs que nous avons exploré ci-dessus. D'autre part, les choix de ces individus sont subjectifs et influencent aussi dans l'autre sens ces processus migratoires, leurs structures, et les relations qu'ils impliquent avec l'État, le marché capitaliste, les réseaux et les communautés (Castles 2008, 37).

Approche life course

Nous situons cette recherche dans le champ de l'étude des migrations dans une perspective *life course*. Il faut donc de s'attarder à la manière de concevoir l'approche *life course* en sciences sociales afin de déterminer lesquels des aspects préconisés seront utiles à notre analyse ethnographique, et situer la manière dont elle se relie aux enjeux liés à la mobilité et à la migration. Nous commencerons donc par examiner les principaux apports théoriques de cette approche en mettant l'accent plus précisément sur l'idée de transition à l'âge adulte. Compte tenu de la nature anthropologique de cette recherche, nous verrons comment elle peut s'appliquer à divers contextes culturels, ou plutôt

comment une approche culturelle lui est nécessaire; puis, nous exposerons les liens qui nous intéressent entre le *life course* et les processus migratoires.

Afin de ne pas ignorer un pan de la littérature dans l'étude du *life course*, il convient de mentionner l'intérêt qui a été porté sur le corps biologique des transitions et les étapes du cours de la vie. D'une part, que certaines études ont supposé qu'il y avait un lien entre la manière dont peuvent être conçues les diverses étapes de la vie, le corps et l'âge biologique des personnes dans diverses populations. Ces études tentèrent de prendre en compte les facteurs socioculturels qui influencent la dynamique entre le biologique, le cours de la vie des individus et les structures sociales qui en auraient émergé (voir Lelièvre 2006). Cependant, cette approche dépend essentiellement de prémisses qui sont de l'ordre du « naturel ». Ma réticence quant à ces recherches provient de leur volonté de lier les caractéristiques de dynamismes, d'hétérogénéité, de transformations constantes des sociétés, des groupes et des individus à des propriétés qui m'apparaissent, dans leurs fondements, immobiles, statiques et au bout du compte, universels (les lois biologiques). Or, dans cette recherche, il est admis que les données recueillies ont été créées à partir de mes interactions avec les jeunes migrants que j'ai rencontrés et avec divers éléments du milieu dans lequel je me trouvais. Elles ne reposent, à proprement parlé, que sur mes notions d'intersubjectivité. Ainsi, pour des raisons d'expertises et d'épistémologies, l'apport de ce type d'études sera laissé pour compte dans le cadre de cette recherche.

Une autre perspective largement exploitée lorsque l'on s'attarde au *life course* est celle introduite par la psychologie développementale; elle propose le plus souvent l'idée selon laquelle les jeunes sont en processus de maturité, et doivent passer par différents stades jusqu'à l'atteinte de leur plein potentiel adulte. Une critique de cette approche est

qu'elle présente les acteurs situés dans les stades d'enfance et d'adolescence comme des êtres incomplets du point de vue de la société, vivant dans une phase temporaire, donc avec ses problématiques temporaires (Amit and Dyck 2012, 4). Néanmoins, il est préférable de voir ces acteurs comme agissant pleinement dans le temps présent au sein de la société. Les problématiques vécues par ces acteurs sont placées à l'intérieur d'un système plus global et sont susceptibles d'avoir un impact sur les individus et leurs groupes dans le temps. En d'autres mots, dans cette recherche on soutiendra que le devenir adulte et l'expérience migratoire des jeunes migrants s'inscrivent dans un processus à long terme dans lequel les diverses situations et moments significatifs vécus s'influenceront de l'un à l'autre tout au long de leur vie (Amit and Dyck 2012).

Généralement, les sciences sociales ont abordé l'approche *life course* comme constituant une séquence institutionnalisée d'évènements, de positions et de rôles qui forment la progression de l'individu dans le temps et l'espace (Buchmann 1989, 43). Selon leur groupe d'âge, les individus seraient associés à un ensemble de besoins, de compétences, de tâches et de comportements qui sont définis par la culture à laquelle ils appartiennent. Dans les sociétés dites « modernes », ces évènements, positions et rôles se sont vus transformés. De plus en plus, les études ayant une perspective *life course* se sont mises à analyser l'influence des changements sociaux sur les positions et rôle des gens dans différentes étapes de leur vie. La transition de la jeunesse à l'âge adulte est une de ces étapes et une série de transitions y sont traditionnellement associées, tel le fait de quitter l'école pour entrer sur le marché du travail, laisser la maison parentale pour s'installer dans un nouveau « chez soi », puis acquérir une autonomie financière pour fonder sa propre famille (Hammer 2007, 251). On peut considérer que le *life course* est

constitué de trajectoires contenant des transitions. Le terme « trajectoire » référerait à des modèles sociétaux de changements et de stabilités vécus par les individus dans le temps, selon des périodes de la vie. Les transitions réfèreraient aux périodes de changements et d'instabilité (Turner and Schieman 2008, 4).

L'anthropologie a longtemps eu tendance à théoriser le cours de la vie un peu à la manière d'un calendrier : les différentes étapes menant de la naissance à la maturité pourraient être comparées à des saisons, étant principalement marquées par le passage du temps. Les changements d'une « saison » à l'autre seraient orchestrés à la fois par des facteurs idéologiques, des institutions et des rituels. Ces changements sont marqués par l'acquisition de nouveaux statuts, représentés par des rites de passage. Les paradigmes de la modernité du point de vue de la sociologie, caractérisés par une multiplicité de réorientations du temps et de l'espace, proposent une diversification de l'usage du temps qui amène des variations dans ce « calendrier de la vie ». Ces variations tendent à demeurer encadrées par les normes et les systèmes de valeurs qu'un individu retrouve dans sa société (Burnett 2010).

Parmi les questions que l'approche *life course* a apporté en sociologie, on retrouve celles que posent l'avènement de l'individualisation créée par les sociétés dites « modernes ». S'il est vrai que les réalités postindustrielles ont transformé les structures liées à l'économie et au marché du travail, elles sont également caractérisées par des changements au niveau des systèmes communautaires et de parentés, et donc des rôles sociaux associés à différentes étapes de la vie. Il peut être admis que la diffusion de l'alphabétisation, l'accès grandissant à l'éducation supérieure ainsi que la régulation des

naissances (liées entre autres à la contraception) sont des moteurs de ces changements institutionnels (Courbage and Todd 2007).

Depuis les deux dernières décennies, plusieurs auteurs ont observé une diversification et une individualisation du statut d'adulte, qui tend à se déstandardiser (Hammer 2007). Plusieurs auteurs ont démontré que le statut d'adulte de ces sociétés correspondait à celui de l'être indépendant et pleinement autonome. L'adulte peut être considéré comme l'individu libre, sa liberté étant plus grande en fonction de ses possessions, de ce qu'il a acquis au courant de sa vie. Selon Hockey et James (1993), cette indépendance est construite en relation à la dépendance que confère le statut d'enfant. En d'autres mots, l'atteinte de l'indépendance serait le vecteur entre le jeune et l'adulte.

La question des aspirations des personnes est également fondamentale dans les études récentes qui concernent l'approche *life course*. L'auteur Johnson-Hanks (2002) propose que les transitions vécues dans une vie doivent être analysées en termes de moments où les futurs établis sont remis en question et que les personnes doivent gérer de fortes incertitudes sur une longue durée. C'est dans ces moments que les personnes sont amenées à faire des choix qui seront déterminant dans leur devenir. Ainsi, les individus parcourent les conjonctures en référence à ce que l'auteure nomme leurs « horizons », c'est-à-dire en fonction des futurs imaginables qu'ils espèrent et qu'ils craignent pour eux-mêmes. Il y a un aspect systémique dans la manière dont les acteurs sociaux font ces choix, car bien que leurs « horizons » puissent relever de leur individualité, il n'en

demeure pas moins que les manières d’imaginer le futur et les conjonctures particulières entourant un certain contexte demeurent de l’ordre du social (Johnson-Hanks 2002, 878). Selon cette perspective, c’est donc en fonction de leurs aspirations que les personnes feront leur choix, selon les possibilités qui s’offrent à eux.

Blatterer, dans son livre *Coming of Age in Time of Uncertainty* (2007), à la lumière d’auteurs tel que Kohli, Buchmann et Berger, parle de « trajectoires biographiques », c’est-à-dire les trajectoires futures projetées par les personnes pour elles-mêmes. Ces trajectoires imaginées seraient créées par les savoirs sociaux et le sens commun liés à leurs antécédents. En somme, elles seraient vitales à leur intégration sociale :

In this view, self identification relies to a significant degree on individuals’ projections of their biographical narrative into the future, which, more than the past is drawn upon to make sense of everyday life in the present. This not only calls for an alignment of life trajectories with others’ life paths, that is, the establishment of what Glen Elder calls “linked lives”. The task of guessing one’s projected biography and then aligning this precarious design with others’ conjectured futures is made possible by “recipe knowledge.” (Blatterer 2007, 37)

Il en découle que les processus identificatoires, intimement liés aux relations interpersonnelles (ou *linked life*) et à l’appartenance à des groupes, sont inhérents aux aspirations, aux futurs imaginés et aux opportunités éventuelles accessibles aux gens. Plus encore, dans un contexte migratoire, les individus doivent trouver les personnes qui contribueront à mettre en œuvre le projet biographique qu’ils ont en tête, en plus de tenir compte des relations qu’ils peuvent entretenir avec la communauté d’origine et leur famille.

Il n’y aurait donc plus de cadre explicite dans lequel les trajectoires de vie des personnes seraient structurées. L’idée d’une pleine indépendance des individus une fois

adulte signifie que les personnes fabriquent elles-mêmes leur propre trajectoire; les tendances politiques, sociales et économiques des sociétés « modernes » contemporaines supporteraient cet idéal. Mais cette individualisation des trajectoires de vie doit forcément entrer à l'intérieur des limites des possibilités et des occasions qu'offrent les structures en place (la famille, la situation socio-économique, les lois, etc.). Or dans l'ère postindustrielle que l'on connaît aujourd'hui, une combinaison des effets de l'urbanisation, de l'accès répandu à l'éducation et les opportunités réelles d'emploi vis-à-vis d'une pénurie de travail de plus en plus répandue, s'allie à de constantes restructurations organisationnelles et institutionnelles. Il semble que l'ensemble de ces facteurs ait creusé un fossé entre ce qui est espéré et ce qui est réalisable (Amit et Dyck 2012; Burnett 2010; Blatterer 2007). Bien que le sens des choix des individus et les événements de leur vie semblent en partie décidés par eux, les choix possibles demeurent limités par la culture et les possibilités qu'offrent les structures du lieu de vie. Les modèles de trajectoires de vie créés sont sujettes à être imités ou refaites par d'autres gens (Blatterer 2007

Aspects culturels du life course

Dans cette recherche, il est considéré que la conception de l'âge adulte est grandement liée à des facteurs culturels; la signification d'une position sociale donnée diffère d'un milieu à l'autre. Dans le numéro de revue « Exploring Cultural Conceptions of the Transitions to Adulthood » édité par Arnett et Galambos (2003), sont rassemblées une série d'études portant sur la transition à l'âge adulte. Elles s'intéressent toutes à ce

que les gens croient être l'âge adulte et pourquoi ceux-ci croient l'avoir atteinte ou non. Ces études démontrent que les perceptions du passage à l'âge adulte diffèrent : pour les jeunes Israéliens, elles sont liées à l'obligation du service militaire; pour de jeunes mormons aux États-Unis, l'âge adulte est circonscrit par un rite de passage unique à leur religion; pour de jeunes Asiatiques américains, l'âge adulte favorise les critères liés à une interdépendance au sein de leur communauté. Finalement, pour les jeunes Argentins, il apparut que la création et la construction des liens familiaux sont importantes dans la formation de l'âge adulte précisément parce que la situation économique est difficile dans ce pays. Dans ce climat d'instabilité et d'incertitude, la famille est considérée comme une source de stabilité et de réconfort, ce qui explique la propension de ces jeunes à y aspirer. Les valeurs véhiculées au sein de ces sociétés semblaient aussi apporter des différences dans la conception qu'ils se faisaient de l'âge adulte. Néanmoins, les similitudes entre ces différentes études sont marquantes. Les auteurs remarquent que parmi tous ces groupes, (tous issus de milieu urbain et classe moyenne) comme les jeunes migrants qui sont les sujets de cette recherche, les critères principaux de l'âge adulte font référence aux valeurs d'indépendance et d'individualisme qui reflètent les sociétés « modernes » en sociologie (Arnett and Galambos 2003). Il est intéressant de noter que, parallèlement, plusieurs recherches en anthropologie ont démontré que les processus migratoires déclenchent souvent une forte individualité et un attachement à l'indépendance chez les migrants (Oliver 2007, 135).

Ainsi certains auteurs parlent aujourd'hui d'une nouvelle phase dans le temps dans les sociétés modernes postindustrielles, une phase d'émergence vers l'âge adulte,

aussi appelé *emergent adulthood*. D'autres auteurs parlent d'un allongement de la phase jeunesse. En jetant un regard aux études de Amit (2011) sur les voyages d'études et de type vacances-travail de jeunes Canadiens, on retient que les aspirations de ceux-ci demeurent cadrées dans « une tautologie particulière de l'âge adulte », laquelle est partagée par leur entourage, c'est-à-dire quelque chose comme avoir un bon emploi, une propriété, un mariage et des enfants. Leur voyage faisait partie d'une expérience attribuée à une phase de jeunesse. On comprend que la c'est la définition de celle-ci qui est repensée, changée, étendue : la définition de l'âge adulte, elle, demeure intacte, associée à l'idée répandue d' « être installé » (*to settle down*), d'avoir une vie considérée stable. (Amit 2011)

Outre les idées de stabilité et d'autonomie liées à l'acquisition du statut d'adulte, la notion de respectabilité développée entre autres par Olwig (1993) est importante dans l'étude du *life course*, particulièrement en ce qui concerne l'âge adulte, et encore plus lorsqu'une migration est en jeu. Cette notion est reliée au contexte culturel et aux valeurs institutionnelles et familiales dans lequel elle s'insère. La respectabilité peut inclure un ensemble de conditions, incluant par exemple l'importance d'acquérir un emploi stable et considéré respectable pour les gens de sa famille et de son entourage, avoir un certain niveau de scolarité, avoir un style de vie respectable (par exemple la prohibition de l'alcool, avoir une vie sexuelle uniquement à l'intérieur d'un mariage ou d'un couple, etc.), avoir obtenu un minimum de confort matériel, etc. Ces conditions dépendent des valeurs culturelles attachées aux individus (Olwig 1999).

Un exemple du résultat de l'utilisation de cette notion se retrouve dans l'étude ethnographique offerte par Olwig (1999) sur l'idée de la formation d'un chez soi de jeunes Caribéens. L'auteur décrit comment leur désir de s'établir dans une maison respectable qui serait la leur à l'intérieur d'un mariage, était contrebalancé par l'importance qu'ils accordaient à contribuer à l'amélioration économique et social de leurs parents, envers qui ils se sentaient redevables : « coming of age was dependent upon two, seemingly irreconcilable conditions: the acquisition of a home of one's own, and the continuation of economic support and help to the parental home (Olwig 1999, 77). L'une des solutions trouvées par ces jeunes pour parvenir à réconcilier ces deux problèmes était la migration afin de chercher de meilleures opportunités économiques, étant donné la situation économique difficile de leur île d'origine.

Dans une étude portant sur la construction de la masculinité, Mains (2012) s'est intéressé à un groupe de jeunes Éthiopiens en contexte urbain. Étant donné le contexte du pays au niveau des possibilités d'emplois, leur situation limite leur accès à l'indépendance économique, au mariage et à la paternité. Ils sont pour ainsi dire incapables de répondre aux attentes que doit remplir un homme adulte responsable et respectable selon les normes sociales. C'est par la migration ou l'éloignement du milieu d'origine qu'il est possible pour eux d'avoir l'impression de remplir en partie leur rôle d'homme « pourvoyeur », s'ils réussissent à envoyer un peu d'argent à leur famille. En travaillant sur des projets de développement financés par les fonds internationaux, ils peuvent offrir à leur famille un support qui leur permet à eux-mêmes de s'approcher un peu plus du statut d'adulte, puisqu'ils démontrent leur capacité d'action. Mains conclut

donc que ce sont dans les relations de réciprocités que les jeunes hommes éthiopiens sont considérés adultes ou jeunes : lorsqu'ils sont en mesure de travailler, ils sont plutôt adultes, alors que lorsqu'ils sont dépendants financièrement, ils demeurent ou retournent à case « jeunesse ». (Mains 2012)

Au Moyen-Orient et dans plusieurs pays où l'Islam est présent, le mariage est souvent considéré comme une étape marquant le lancement de la vie, comme la principale transition vers l'âge adulte (Hoodfar 2009). Plusieurs études sur le mariage chez les migrants Marocains et Turques en Europe indiquent que l'idée selon laquelle le mariage est une affaire de famille demeure importante dans le choix des migrants d'un ou d'une partenaire de vie. En raison des liens outre-mer généralement fortement conservés par les migrants, une pression exercée par la famille et les parents pour que la respectabilité du mariage (et donc de la famille) soit assurée peut être ressentie par ceux-ci. Cette respectabilité semble généralement plus aisément assurée lorsque le partenaire choisi provient du milieu d'origine du migrant, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit d'une connaissance, voire d'un cousin dans la famille. De plus, parfois se peut être aussi des membres proches de la famille qui mettent une pression sur le migrant afin de permettre une nouvelle migration par le mariage. L'étude de la formation des familles par le mariage doit alors aller au-delà des catégories liées aux pays d'origine et de la religion, car l'ensemble de ces généralités n'est pas valable si l'on ne tient pas compte d'autres facteurs : le contexte et les coutumes du village ou de la ville d'origine du migrant, sa classe sociale ou la situation économique de sa famille de même que la position sociale de celle-ci dans le milieu d'origine. Ces facteurs peuvent dans certains cas être décisifs

dans les choix de vie des migrants, particulièrement concernant le mariage. (Lievens 1999).

Dans une étude sur le rêve de la famille vécu par un groupe de Musulman en Autriche, Stepien (2008) argumente que leur idéal de famille est surtout forgé en fonction de l'état de solitude, le manque de famille étendue et de familiarité culturelle qui accompagne le processus migratoire, plutôt que par une connexion avec la religion en soi. Dans le processus de migration, l'idée de la famille musulmane est idéalisée et son image est reformée, reconstruite. Elle se pose en contraste avec la famille autrichienne, et cela a pour conséquence que ces groupes se retrouvent dans un entre-deux, ni trop chez soi en Autriche, ni exactement égaux à leurs pairs dans le pays d'origine. On peut supposer que cette transition vers l'âge adulte dans plusieurs milieux immigrants musulmans en Europe est transformée à travers divers processus d'hybridité, processus qui comportent des éléments du milieu d'origine qui sont transformés en réaction au processus migratoire et des éléments de la société « d'accueil » en soi. (Stepien 2008)

Un bon pan de la littérature démontre donc que l'atteinte de l'âge adulte n'est pas nécessairement reliée à un nombre d'années de vie ou à un processus strictement corporel. C'est une catégorie encore malléable, et des notions telles que l'indépendance, la respectabilité et la stabilité peuvent être fondamentales à la position d'adulte. La « transition » à l'âge adulte semble donc plutôt consister en diverses stratégies tentant d'atteindre ce statut, et qui sont d'autant nombreuses qu'il y a de contextes culturels, économiques, politiques, urbains, etc. Ces diverses stratégies sont dépendantes des dispositions mises en œuvre par les organisations et réorganisations structurelles

postmodernes dans tout leur dynamisme (Amit and Dyck 2012, Amit and Olwig 2011, Blatterer 2007, Burnett 2010, Hockey and James 1993, Mains 2012). En observant ces stratégies à l'intérieur d'une migration, on s'attend à souligner certains paradigmes liés à la transition à l'âge adulte qui seront tantôt renforcés, tantôt laissés pour compte par les individus (Amit and Olwig 2011).

Life course et migrations

Dans l'étude des migrations, il a été démontré que le changement de lieu de vie est certainement un moment ou un événement critique dans le cours de la vie d'une personne. C'est pourquoi l'âge au moment de la migration a souvent été d'un intérêt particulier (voir Söhn 2011). Mulder (1993), dans sa thèse doctorale, a opté pour une vision instrumentale de la migration dans le courant de la vie des individus qui font ce choix, afin de comprendre leur comportement dans un contexte de changement social. Elle considère que les individus migrent en fonction de buts et d'objectifs qui sont parallèles à d'autres « carrières » de leur vie, tels l'éducation, la profession, la formation d'une famille, l'accumulation de biens et capitaux économiques, etc. Chacune de ce qu'elle nomme ces « carrières » a ses ressources et contraintes spécifiques. Elles sont sujettes à changement et sont obligatoirement liées au facteur temps, puisqu'elles se développent à travers lui (Mulder 1993). Ce qui m'apparaît également intéressant dans son approche, c'est qu'elle révèle le caractère performatif qu'on retrouve dans la décision de migrer : c'est une action dont le résultat escompté est l'amélioration d'une sphère de la vie ou d'une autre (Mulder 1993).

Plus haut, nous avons sous-entendu que l'ère postindustrielle avait apporté certaines contraintes qui avaient allongé le passage à l'âge adulte et rendu plus ardue l'atteinte des aspirations premières des individus. L'obtention d'un emploi satisfaisant est la plupart du temps importante dans la conception de l'âge adulte, puisqu'il est présumé qu'il doit permettre l'autonomie et l'indépendance qui y sont liées. Dans le système économique présent, les immigrants les plus éduqués ont souvent besoin de ressources additionnelles à leur diplôme pour trouver un emploi qui leur convient. La langue, la connaissance de certaines pratiques culturelles ainsi que l'absence ou la réduction de contact et de réseaux sont des aspects qui peuvent souvent les désavantager lorsqu'ils cherchent à intégrer le marché de l'emploi. Dès lors, leur insertion dépend parfois beaucoup des institutions, des lois et des politiques d'intégration et de restrictions du pays dans lequel ils se trouvent. Pour comprendre les possibilités des migrants et leurs préoccupations, il est essentiel de prendre en compte les ressources et le potentiel individuel ainsi que les contraintes et possibilités structurelles et institutionnelles propres à l'État dans lequel ils sont. (Kogan et al. 2011)

Finalement, par l'étude de la mobilité, il est possible de rendre visible « les persistances et les ruptures qui font aussi partie de l'expérience ou de la conscience de soi » des personnes qui se déplacent comme des personnes qui demeurent plutôt à leurs origines locales (Amit and Olwig 2011, 4). Par exemple, en prenant plus en compte le facteur temps, on se rend compte que la migration est souvent un processus qui contient une série de déplacements, et non pas un seul. On se rend compte que pour les migrants, les idées de partir, de revenir, d'aller ailleurs, sont en quelque sorte latentes. Olwig

(2007) démontre aussi que la trajectoire de vie des individus et leur famille ne suit pas nécessairement les schémas attendus dans les processus de migration. Au cours de leur vie, ses informateurs Caribéens ont eu à faire des choix en regard d'opportunités, de contraintes et de désirs, lesquels déterminaient « une gamme de futurs potentiels » (Olwig 2007, 282). Le projet de migration de départ est soumis à des modifications, en fonction des nouvelles subjectivités que les individus vivent au courant de la migration. Ainsi les recherches ethnographiques dans des lieux fixes sont défiées par le fait que les migrants sont souvent « des gens en mouvement qui construisent et reconstruisent des lieux, des rapports et des contextes sociaux dans le cadre et dans l'exercice de leur expérience ininterrompue du mouvement » (Amit and Olwig 2011, Werbner 1999).

Cadre théorique

Dans la revue *A Life-Course Perspective on Migration and Integration* (2011), on lit que “a [...] life course approach to migration focuses on the dynamic interplay of societal structuring and institutional framing of migrants’ life courses and the patterns of migrants’ biographical mastering of transitions and coordinating of life spheres (Wingens et al. 2011, 2-3).” Dans cette recherche, nous chercherons à parvenir à cet objectif en tenant compte des diverses notions explorées dans ce chapitre.

Il est à supposer que le processus migratoire de la population sujette à l'étude est davantage perçu comme un acte, une étape servant à la formation d'une trajectoire biographique et non comme une fin en soi. C'est pourquoi les motivations qui ont

amenées les migrants en Espagne sont importantes pour comprendre comment se déroule leur expérience. Les attentes qu'ils avaient au départ de leur processus migratoire étaient donc liées à des objectifs et des désirs pouvant se situer sur différentes sphères de leur vie. Nous tenterons de savoir qu'elles étaient ces derniers, et dans quelle mesure ils ont ou non rejoint ces attentes depuis leur arrivée dans ce pays. Néanmoins, la littérature démontre qu'une migration est susceptible d'altérer les projets tracés par les migrants. Dans une perspective sur le long terme, nous chercherons à comprendre quel fut l'impact d'une telle migration chez les jeunes migrants, sur l'ensemble de leur vie et sur leurs perspectives d'avenir.

En premier lieu, en explorant le contexte migratoire qu'offre l'Espagne, plus précisément dans une ville du sud de l'Espagne à Grenade en temps de crise économique, nous espérons exposer comment les structures politiques et économiques peuvent avoir une influence sur les migrants et leur cheminement de vie. Il sera vu que certaines politiques liées à l'immigration propre aux spécificités de l'État espagnol ont eu un impact sur l'expérience des migrants, tout comme les institutions (en l'occurrence l'université) et le fonctionnement du marché du travail.

De ce point de vue, le cas de l'Espagne est intéressant par la rapidité des changements sociaux qu'elle connut au courant des trois dernières décennies. La transition vers la démocratie, l'adhésion à l'Union Européenne et les flots d'immigration furent des moteurs de changements sociaux qui ont provoqué des besoins de

réorganisations et de restructurations institutionnelles plus rapides qu'ailleurs en Europe. La crise économique connue aujourd'hui contribue à maintenir cette tendance d'instabilité. Nous chercherons à savoir comment cette instabilité et ses impacts affectent les jeunes migrants. Puis, nous tenterons de voir comment les jeunes migrants vivent les réalités qu'ils décriront et comment ils y réagissent.

Tel que le suggère la littérature en études des migrations, il sera primordial de chercher les impacts des structures qui influencent la vie des migrants sur différentes échelles. Pour ce faire, nous souhaitons que notre analyse tienne compte des apports de la littérature basée sur des approches nationales et transnationales, mais qu'elle aborde aussi les aspects liés au contexte de globalisation, à la région, au contexte urbain, aux réseaux et aux relations communautaires et interpersonnelles que les migrants parcourent et entretiennent. Par cette approche contextuelle, nous sous-entendons que la position que profère le statut de migrant suppose des expériences différenciées sur chacune de ces échelles. Ce qui nous intéresse, c'est comment cette différenciation est interprétée par les acteurs qui la vive et de quelle manière ils se l'approprient.

En deuxième lieu, en nous basant sur l'idée de « transition à l'âge adulte » nous espérons explorer comment l'aspect temporel et les transformations qu'il suppose s'articulent avec l'expérience migratoire de la population de jeunes adultes musulmans « arabes » sujette à cette étude. Compte-tenu des construits culturels attachés au concept d'âge adulte, il sera intéressant de voir comment les jeunes migrants musulmans se

projettent dans le futur et voir quelles sont les similitudes qui pourraient lier l'ensemble des individus à qui nous nous intéressons.

Comme Johnson-Hank et d'autres auteurs, nous entendons l'idée de l'atteinte de l'âge adulte en termes d'aspirations. Ces aspirations sont délimitées par le facteur temps, forgées selon les catégories identitaires telles que la classe sociale et l'appartenance religieuse et sont orientées par les idéaux liés à des notions d'indépendance, de respectabilité et de stabilité associées au statut d'âge adulte. Nous supposons que de ces aspirations découlent des stratégies de la part des migrants en vue de les atteindre, et qu'elles s'inscrivent à l'intérieur de leur projet plus large de vie, leur « trajectoire biographique ». Donc, nous nous demanderons quels sont les idéaux qui forment les trajectoires biographiques imaginées par les migrants et quelles notions ils priorisent en fonction de leur situation présente.

Finalement, la littérature démontre également que la formation de ces trajectoires de vie est liée aux savoirs communs et aux idéaux induits par ces savoirs. Cela signifie que nous nous référons à des notions qui mènent à la formation de processus identificatoires. Le contexte identitaire de Grenade est un cas intéressant pour les jeunes migrants musulmans parce que l'histoire de cette ville est attachée à la civilisation arabe d'autrefois et au fleurissement de l'Islam. De plus, la situation géographique du sud de l'Espagne par rapport au nord de l'Afrique et plus particulièrement du Maroc a aussi constitué des représentations des musulmans et des « Arabes » qui sont particulières à cet endroit. Nous tenterons de décrire comment ces représentations et ce qui en découlent

forment les appartenances de ces jeunes migrants. Ensuite, nous verrons comment ces appartenances influencent leurs aspirations.

Nous tenons pour acquis que le contexte identitaire, historiquement et culturellement lié à leur statut de jeunes adultes « immigrants » et musulmans, est à la fois formé par le milieu d'origine et par leur expérience dans le lieu d'immigration. En jetant un regard sur leur processus identificatoires et sur leur vision de leurs relations interpersonnelles (ou *linked life*) au courant de leur expérience migratoire, on espère mettre en lumière certains paradigmes qui encadrent à la fois leurs aspirations, leurs préoccupations et leurs possibilités de choix de vie. À la lumière des études mentionnées ayant eu lieu dans des communautés musulmanes en Europe, cette recherche a également relevé l'importance de la famille comme un élément primordial à ces paradigmes et à l'idée d'accomplissement de soi. Nous verrons comment cet élément s'articule avec les expériences accumulées en dehors de leur lieu d'origine, où ont été formés ces idéaux familiaux.

Nous percevons les migrants comme des individus actifs faisant des choix subjectifs qui participent à la société grenadine et qui la transforment, tout comme celle-ci les transforme à leur tour, dans un dynamisme de va-et-vient constant. C'est pourquoi une approche basée sur l'expérience vécue de ces acteurs sociaux semble pertinente. En comprenant comment sont construites les subjectivités des migrants, on peut être plus en mesure d'interpréter les choix qu'ils font. En comprenant ces choix, on peut en retour questionner les phénomènes extérieurs qui interfèrent dans la vie de ceux-ci.

Chapitre 2

Démarche méthodologique

Objectif de recherche

L'objectif principal de départ de cette recherche était de dresser un portrait des préoccupations, aspirations et réalités d'une population immigrante depuis le contexte spécifique de crise économique connu en Espagne. Étant donné la nature processuelle de la recherche ethnographique, c'est durant la cueillette de données que j'ai cru qu'il serait intéressant de définir comment cet ensemble peut influencer leurs stratégies visant à atteindre un certain devenir adulte à l'intérieur de leurs trajectoires biographiques. C'est en faisant mes contacts que j'ai décidé de m'attarder à des sujets migrants d'appartenance musulmane.

Lieu de la recherche

C'est en établissant des contacts lors de mon arrivée en Andalousie et en reprenant contact avec des personnes que j'avais connu lors d'un précédent séjour en Espagne, en 2007, que j'ai choisi le lieu de cette recherche, la ville de Grenade, et que j'ai déterminé la population sujette à cette recherche. Tel que compris à travers la littérature abordée dans la section précédente, le contexte local est susceptible de jouer un rôle particulier dans le processus migratoire et l'expérience des migrants. Dans cette

recherche, une attention particulière a été accordée aux spécificités de l'endroit précis de la recherche. En situant la localité dans son contexte plus large, c'est-à-dire Grenade comme ville importante à l'intérieur de la communauté autonome de l'Andalousie, et en décrivant un ensemble de caractéristiques qui lui sont particulières, je souhaite articuler ce contexte avec la vie de tous les jours des migrants. Il est à noter que les participants vivaient plus précisément tous à proximité du centre-ville de Grenade au moment de la recherche.

Population visée

Les divers motifs de migration constituent des groupes différents parmi les populations immigrantes, avec leurs effets et réalités particulières. On peut distinguer parmi ces groupes les étudiants, les travailleurs non-spécialisés et les travailleurs qualifiés (Martin 2007). Nous verrons dans cette recherche que lors d'une migration à long terme, ces motifs de départ sont cependant susceptibles de changer au courant de leur processus. Ainsi nous nous sommes intéressés à des personnes venu étudier ou travailler, et plusieurs d'entre eux avaient eu l'occasion de faire les deux ou avait changé leur objectif de départ. La classe sociale et économique et la formation des identités culturelles au courant du processus migratoire et de transition à l'âge adulte sont alors des facteurs pertinents pouvant servir d'outils d'analyse lorsque l'on veut s'attarder à l'expérience vécue des migrants ainsi qu'à leurs futurs potentiels et imaginés. Dans cette recherche, nous nous sommes intéressés à des migrants provenant de la classe moyenne dans leur milieu d'origine, et qui ont en commun de s'identifier à une culture arabe et à la religion

musulmane. On doit tout de même souligner que parmi les participants certaines identités divergent, telle l'identité nationale, l'identité régionale et même certaines identités communautaires, identités auxquelles nous n'avons pu systématiquement tenir compte à l'intérieur d'une recherche dont la cueillette de données s'est faite à l'intérieur d'un délai de seulement trois mois. En contrepartie, des éléments importants de l'individualité des participants sera mise de l'avant lorsqu'ils seront pertinents, afin de faire la mise en contexte la plus rigoureuse possible.

Tenant compte du facteur temps dans le processus de migration, c'est-à-dire en supposant que l'expérience d'un migrant a un impact différent sur ses aspirations et sur la formation de ses identités selon le temps passé dans le lieu « d'accueil » et l'époque où il est arrivé (incluant les conjonctures politico-économique du moment), nous avons circonscrit la population étudiée à des personnes ayant immigrées en Espagne depuis le début du « boum » migratoire de la fin des années 90 jusqu'à avant la crise économique ayant débuté en 2007. Ainsi, la plus grande part des participants sont des jeunes arabes-musulmans de 24 à 35 ans venus en Espagne entre 1998 et 2006. J'ai également connu et interrogé des personnes qui n'entrent pas dans ces critères, mais qui sont de près ou de loin en relation avec ceux-là, afin d'alimenter la mise en contexte plus large de cette recherche.

Production des données

Depuis longtemps une relation entre les phases de la vie et la mobilité a été reconnue en sciences sociales. Cependant, comme le processus migratoire est fort

susceptible de se transformer, de « se réorienter » chez les migrants selon les événements inopinés qui s'imposent au parcours qu'ils avaient originellement prévu, la méthode de récits de vie s'impose comme l'une des plus pertinentes à l'étude des migrations (Amit et Olwig 2011). En regard du court laps de temps que j'avais pour ma recherche, je n'ai pu élaborer avec les migrants interrogés une telle méthode, qui demande souvent de longues heures d'interviews ayant lieu à plusieurs moments étalés sur une longue période (Angrossino 2002). J'ai néanmoins tenté d'en savoir le plus possible sur leur processus migratoire à différents moments, incluant l'avant-migration et les diverses périodes marquantes qu'ils avaient vécues depuis lors. Ainsi, j'ai utilisé des entretiens semi-dirigés à caractère narratif enregistrés avec treize personnes, ce qui me permit de m'approcher le plus possible de cet objectif méthodologique. À cela s'ajoutèrent plusieurs échanges informels et des moments passés avec ces migrants qui m'informèrent sur leurs diverses situations, sur divers plans. L'ensemble des interactions et des entretiens se sont faites en Espagnol, car cette langue était devenue la deuxième langue véhiculaire de mes interlocuteurs, après l'utilisation de leur langue arabe respective. Pour faciliter la lecture, les tronçons d'entretien utilisés ont été traduits en français. Des pseudonymes ont été attribués aux participants identifiés dans ce texte, comme suit :

Bilal : Homme d'origine Syrienne de 33 ans, mon ami et mon colocataire lors de mon séjour, à Grenade depuis 11 ans, a complété son doctorat en archéologie à l'UdG (Université de Grenade) depuis 3 ans.

Oumar : Homme de 35 ans d'origine Libyenne, à Grenade depuis 6 ans, en voie de terminer sa thèse doctorale en politique à l'UdG.

Jamil: Homme de 31 ans d'origine Syrienne, à Grenade depuis 12 ans, a complété ses études doctorales à l'UdG et aujourd'hui propriétaire d'un café de type « oriental ».

Ahmed: Homme d'origine Égyptienne, à Grenade depuis 7 ans, en voie de terminer sa thèse doctorale en sciences politiques, travaille également à temps partiel.

Elyas : Homme d'origine Marocaine de 31 ans, venu en Espagne pour étudier l'informatique il y a 14 ans, n'a pas terminé ses études, possédait un petit restaurant lors de mon séjour à Grenade. Provient d'une famille issue de l'élite politique au Maroc.

Ismail : Homme d'origine Marocaine de 28 ans, en Espagne depuis environ 9 ans, venu en Espagne pour travailler. Provient d'une famille de classe moyenne et scolarisée.

Wassila : Femme d'origine Marocaine de 29 ans, en Espagne depuis 8 ans et à Grenade depuis 4 ans, est allé rejoindre son père dans une banlieue de Barcelone puis a déménagé à Grenade seule 4 ans plus tard pour travailler.

Donia : Femme d'origine Marocaine de 31 ans, à Grenade depuis 14 ans, a terminé ses études de premier cycle en commerce à l'UdG il y a 6 ans, mariée à un Grenadin d'origine et mère d'une petite fille de 4 ans.

Baya : Femme d'origine Marocaine de 30 ans, à Grenade depuis 12 ans, est en train de terminer ses études en pharmacologie et travaille à temps partiel en même temps.

Wissem: Homme d'origine Marocaine de 25 ans, à Grenade depuis 6 ans, termine ses études en commerce dans une école privée cette année.

Faizel: Homme d'origine Marocaine de 24 ans, à Grenade depuis six ans, termine ses études en commerce dans une école privée cette année.

Saïd: Homme d'origine Marocaine de 29 ans, à Grenade depuis 11 ans, venu à Grenade de manière irrégulière dans le but de travailler. Son situation se distingue de la population visée en ce qu'il n'a pas de scolarité de niveau supérieur. Cependant, son expérience demeure en partie pertinente dans la mesure où il partage ses réseaux avec cette population et le fait que plusieurs de ses amis faisaient partie de la population visée.

Fatima: Femme d'origine Marocaine de 18 ans, en Espagne depuis son enfance, ayant fait toute sa scolarité en Espagne. Elle se distingue donc également de la population étudiée, en ce qu'elle vit en Espagne avec sa famille proche et qu'elle est au début de l'âge adulte. Ses témoignages demeurent pertinents en ce que, tout comme Saïd, elle est reliée à la population visée par ses contacts et ses réseaux, ainsi que par son identité marocaine et musulmane dans le contexte spécifique de Grenade.

L'investigation à travers le partage du quotidien avec la population est souvent la base servant à produire les données lors d'un terrain ethnographique. Du au contexte urbain et à la population hétéroclite avec laquelle j'ai travaillé, ce partage quotidien pu difficilement être circonscrit en un groupe réuni. Il est apparu donc plus utile de voir cette population en termes de réseaux et tenter de les parcourir. Ainsi l'observation participante que j'ai effectuée à Grenade s'est situé dans quelques lieux distincts, dans lesquels j'ai tenté de diversifier mes contacts avec les jeunes migrants, leurs milieux et les personnes avec qui ils risquaient d'être connectés. Parmi ces lieux j'ai participé aux quelques activités d'une organisation destinée à offrir un support à la gente immigrante et

qui offrait entre-autre le thé tous les jeudis après-midi dans le but de « briser l'isolement » chez les personnes immigrantes. J'ai aussi participé aux rassemblements et marches hebdomadaires d'un collectif visant à supporter les révolutions dans les pays arabes, au cours desquels j'ai pu connaître des personnes ayant immigrées à Grenade depuis plusieurs années, incluant de jeunes adultes mais, des familles et des personnes âgées. Puis, je me suis brièvement intégrée à la communauté musulmane de Grenade en assistant aux dîners communautaires hebdomadaires du vendredi, suite à l'oraison, à laquelle j'ai également participé dans les dernières semaines de mon passage à Grenade. J'ai aussi cru bon d'assister à quelques évènements organisés par le mouvement du 15 mai, connu aussi sous le nom du mouvement des indignés, puisque son émergence a été associé à la crise économique et les difficultés des jeunes au niveau de l'emploi. À ces activités s'ajoutèrent les nombreux cafés et thés pris en compagnie des personnes que j'ai rencontrées lors de ces activités ou qui m'ont été présenté par des amis et des connaissances.

J'ai tenté de trouver de l'information à travers le plus de sources écrites possibles. À côté de l'observation participante, l'observation dans les journaux locaux et nationaux quotidiens, et d'autres documents d'informations divers faisaient également partie des activités liées à la cueillette de données de cette recherche. J'ai effectuée une entrevue avec un avocat spécialisé en immigration et assisté à une conférence de deux jours sur le fonctionnement du nouveau règlement en immigration que l'Espagne avait adopté en 2005 suite à l'élection du *Partido Socialista Obrero de Espana* (Parti socialiste ouvrier d'Espagne ou PSOE).

Pour reprendre les mots de Faubion (2009), la discipline anthropologique suggère l'importance de soumettre des cas d'études particuliers à une triangulation comprenant l'épistémologie (le savoir construit), l'ontologie (le savoir que l'on crée) et le moral et l'affectif, qui doivent être articulés selon différentes échelles, c'est-à-dire les niveaux individuels, locaux, régionaux et globaux. Le fait qu'il soit considéré que les composantes de cette triangulation ne se délient pas rend le parcours de leurs connectivités fort complexes et multiples; il s'agit d'un défi de taille. Ainsi le parcours des connectivités que j'ai tenté d'effectuer à travers le cas particulier de jeunes migrants adultes dans un contexte de crise économique ne pu être que très partiel, vu le cours laps de temps de mon séjour sur le terrain. Plusieurs fois au courant de mon analyse ces connections m'apparurent floues et peut-être inexistantes; il convient peut-être de dire que j'ai généralement pris comme point de départ l'expérience individuelle des migrants qui ont participé à cette recherche lorsque j'étais dans le doute des orientations à prendre.

Réflexibilité : ma place dans la recherche et ma relation avec les participants

Cela fait déjà un moment que la réflexivité est considérée comme un élément important de la recherche anthropologique. Effectivement on considère que le statut du chercheur, sa relation avec son sujet de recherche, ses relations avec les participants à la recherche et toutes autres dimensions affectives ont un impact sur celle-ci. L'exercice de réflexivité peut être considérée comme l'engagement du chercheur vis-à-vis de sa propre position dans la recherche, de la conscience de lui-même dans ses écrits, de rappeler sa

présence et celles des autres personnes impliquées dans les interactions qui ont produites les données, etc. (Adkins 2002, Gray 2008)

Lors d'un premier terrain ethnographique, il est habituel qu'un étudiant de deuxième cycle soit soumis au stress liés à l'inconnu pratique du processus de recherche ethnographique et au désir de performance. La simple peur de ne pas réussir à collecter des données, peut en faire partie (Hamilton 2009). Le statut d'étudiant est un élément qui joue une grande part dans la manière dont la recherche se déroulera. Les quatre prochains paragraphes proviennent d'un exercice de réflexibilité que j'ai effectué sur le sujet un peu plus d'un mois après mon retour d'Espagne :

Lorsque j'ai débuté ma recherche, j'éprouvais un sentiment d'illégitimité qui me poussait à une forme d'inertie. Non pas une inertie au niveau de l'action, puisque j'entrepris rapidement d'être en contact avec des organisations et des personnes ressources. C'était un sentiment d'inertie par rapport à l'avancement de mon projet car, tel que déjà remarqué par plusieurs anthropologues, les étudiants allant sur le terrain ressentent souvent une pression d'accumuler un maximum de données. Or, il va sans dire que ces données qui sont qualitatives ne sont pas mesurables et sont plutôt les éléments d'un processus dont le résultat se perçoit uniquement avec le temps. Je pris une quantité de temps considérable à demander des entrevues à des gens avec qui j'avais pourtant de bons liens et j'étais réticente à leur demander d'autres contacts.

En fait, je crois que j'éprouvais ce sentiment d'illégitimité bien avant de débiter ma recherche... et avant même de constituer mon projet de recherche tout court. En tant que « simple étudiante de maîtrise », le seul moyen que je voyais pouvoir me donner le « okay » pour avoir un peu plus d'assurance aurait été la présence d'un sens utilitaire dans l'objectif de cette recherche. J'aurais aimé pouvoir dire à mes interlocuteurs pourquoi je voulais qu'ils me racontent leurs histoires, leur vie. J'aurais aimé leur dire qu'ils participeraient à quelque chose d'utile, si ce n'est pour eux, du moins pour un ensemble de gens qui auraient vécu quelque chose de semblable à leur expérience... (...)

C'est au fur-et-à-mesure que je construisis mon identité d'ethnologue que je transcendai ce sentiment et l'inertie qui en était la conséquence. Cette identité, je l'utilisai comme un outil pour entrer dans une action réelle. Plus j'étais dans l'action, c'est-à-dire dans un état d'être qui dirigeait mes faits et gestes pour les fins de ma recherche, plus j'appréciais le goût de me percevoir comme tel, me voir comme « une chercheuse de terrain ».

Outre la recherche que je devais accomplir, quels étaient en fait les éléments qui me permettaient de constituer une telle identité? Bien sur, les tâches du chercheur dans le terrain sont en grande partie celles de créer et d'approfondir des liens et des contacts, afin d'être dans le meilleur dialogue possible avec ses interlocuteurs. Étant dans un contexte où la configuration culturelle et sociale n'est pas la même de ce à quoi je m'étais adapté toute ma vie, l'écoute, l'empathie et l'humilité devinrent mes meilleurs amis. Je ne veux pas seulement dire qu'ils me permettaient de mieux faire le travail, mais qu'ils étaient également nécessaires à mon propre réconfort. Et j'ajouterai quelque chose que je soupçonne d'être très naïf... j'aimais tellement mes interlocuteurs. Je leur vouais un amour réel. Cet amour me permettait de transcender tous sentiments vains de culpabilité. Paradoxalement, il me permettait aussi d'entreprendre mes tâches avec plus de détachement.

Peut-être que cet amour émergea simplement d'un don réciproque... un don affectif situé dans l'espace du dialogue verbal. Cela en se penchant sur leur ego, franchement et simplement. Lors des entrevues, je voulais permettre à ces personnes d'explorer quelque chose avec moi, qu'ils se sentent nourri de l'exercice que nous faisons ensemble. Lorsque je sentais cet objectif atteint, mon sentiment de satisfaction était total. C'est cette satisfaction qui me mena vers mon identité d'ethnologue, je crois.

Chapitre 3

Contexte général du lieu d'immigration

Immigration en Espagne, l'état des faits

Au tournant des années 80 l'Espagne est passée d'un État dit d' « émigration » à un État connaissant un grand flot d'immigration, à l'instar d'autres pays méditerranéens tels que l'Italie, la Grèce et le Portugal. L'Espagne serait alors devenue une soi-disant porte d'entrée vers l'Europe depuis les régions côtières de l'Afrique, de l'Europe centrale et de l'est, puis de l'Asie. De plus, son passé colonisateur a permis à une très grande population latino-américaine de venir s'y établir. L'Espagne fait partie des pays ayant rencontré une des augmentations du taux d'immigration les plus vertigineuses au niveau de la scène internationale depuis le milieu des années 90, avec une accélération encore plus marquée de la venue d'étrangers à partir de 2000. De 1990 à 2005, le nombre de résidents nés à l'étranger est passé de 0,6 millions à 4,8 millions. (Carella 2007, OCDE 2010, Tezanos 2007)

Depuis les bouleversements dus à la mort du dictateur Franco, l'immigration en Espagne est devenue un moteur particulier de changements sociaux rapides opérés depuis plus de vingt ans dans le pays. Depuis lors elle a été un objet d'attention particulier dans l'actualité politique publique et médiatique (Rinken 2008). Cependant, le nombre d'immigrants demeure plutôt bas en regard de pays tels que la France ou l'Allemagne.

Dietz et El-Shohomoumi (2011) argumentent d'ailleurs qu'une « rhétorique alarmiste de l'invasion » prédomine dans les discours politiques, alors qu'en réalité les statistiques nous empêchent de parler d'immigration « massive » vis-à-vis de la population dite « autochtone », du moins d'un point de vue national. En 2005, seulement 2% de la population totale était considérée étrangère. C'était encore un des taux les plus bas des pays de l'Ouest Européen. En contrepartie, selon l'OCDE (2010), si l'on tient compte des enfants des personnes « nées étrangères », l'Espagne se placerait comme deuxième pays d'immigration après l'Allemagne, ayant le plus haut taux de natalité au niveau de sa population immigrante.

De plus, il n'en demeure pas moins que le flux d'immigration en soi fut d'une rapidité impressionnante pour l'Espagne. Dans ce flux migratoire, on comptait une grande proportion d'individus en situation d'irrégularité. Il est vrai que la liberté de circulation dans l'espace Schengen et qu'une série de programmes de régularisation initiée dans le sud de l'Europe depuis le grand projet de la création de l'Union Européenne donnèrent l'espoir à de nombreuses personnes d'obtenir une documentation suite à une migration non-autorisée. Par ailleurs, en février 2005, le gouvernement de Zapatero, le PSOE (*Partido Socialista Obrero de España*), offrit à tous les immigrants non-documentés arrivés avant août 2004 de se régulariser. Les raisons de cette vague de régularisation se trouvaient dans une problématique à identifier une population grandissantes (quelques millions d'immigrants non-documentés) qui occupait pourtant le pays et utilisait ses services. Aussi, l'Espagne avait la capacité d'offrir de l'emploi à ces personnes, puisqu'elle connaissait alors un boum économique et que les secteurs des

services et de la construction requéraient une telle main d'œuvre. Les conditions auxquelles les migrants devaient répondre étaient qu'ils puissent prouver avoir vécu en Espagne au courant des trois dernières années et qu'ils aient une offre de travail de la part d'un employeur (Carling 2007).

L'immigration en Espagne a connu plusieurs étapes et changements. Présentement, la deuxième génération d'immigrants (c'est-à-dire les enfants des immigrants) est une réalité qui prend forme et impose de nouveaux défis à la société espagnole au niveau de son concept de citoyenneté, qui doit se redéfinir. Certaines sources affirment que le pays connaîtrait une phase dans laquelle les immigrants et les « autochtones » entreraient en processus d' « enculturation » et de « co-inclusion sociale ». Devant « l'échec » du multiculturalisme, l'Espagne parle plutôt de politique de *convivencia*, un « vivre ensemble » qui laisse place à la délimitation de plusieurs groupes (Rodríguez 2002). Dans cette recherche, on montrera que cette immigration donne effectivement naissance à des formes d'hybridités culturelles, tel que l'entend García-Rodríguez (2009) dans la revue de littérature présentée plus haut.

Contexte de crise économique

La récession d'ordre international de l'automne 2008 a fait de l'Espagne l'un des pays les plus atteints économiquement, à l'instar de ses voisins méditerranéens. Cette crise économique affecta les travailleurs dits nationaux comme les travailleurs immigrants. Les effets concrets de cette récession au sein de la population immigrante commencèrent cependant à se faire ressentir au troisième trimestre économique de

l'année 2009, par une baisse du taux d'activité s'expliquant par deux facteurs : une baisse des entrées et une baisse de gens disposés à chercher du travail. (Pajares 2010, Aja, Arango, and Olivier 2009)

Dans une présentation basée sur les rapports entre l'immigration et la crise économique à laquelle j'ai assisté à Grenade, on commentait que la crise affecta la gente immigrante d'une manière distincte de la population autochtone. La première raison de cette distinction est que les immigrants se retrouvent dans des secteurs spécifiques du marché de l'emploi, c'est-à-dire les secteurs primaires, l'agriculture, les services, le travail domestique et la construction. Somme toute, entre le troisième trimestre de 2007 et le dernier trimestre de 2009, le nombre de personnes immigrantes au chômage est passé de 425.000 à 1,1 million, ce qui correspond à une énorme augmentation. De ce nombre on compte une bonne proportion de la gente masculine travaillant dans le domaine de la construction. En ce qui concerne le travail domestique et les services, il semble que l'impact de la crise soit plutôt caractérisé par une demande accrue de tâches demandées pour le même nombre d'heures ou simplement une réduction du nombre d'heures travaillées. (Aja, Arango, and Olivier 2009, Pajares 2010)

Les rapports de l'Institut National de recherche sur l'immigration en Espagne ont identifié quelques causes qui expliquaient des résultats d'analyses différenciés entre les « natifs » et les immigrants au niveau de l'emploi. Ces causes sont celles-ci : les immigrants dépendent davantage de leur salaire, n'ayant point de sources de revenu alternatives; l'envoi de fonds dirigé vers leur pays d'origine; il est plus fréquent qu'une famille entière n'ait pas d'emploi lorsque les personnes qui la composent sont immigrantes; il est plus difficile pour un immigrant d'avoir un emploi permettant

l'accumulation d'ancienneté, ce qui limite leur possibilité d'indemnisation en cas de mise à pied ou de prestations salariales; ils ont en moyenne un réseau social moins fort permettant de trouver du soutien auprès de leurs amis ou de leur famille.

Depuis la crise économique, quelques mesures ont été prises par l'État face à l'immigration. Le gouvernement Espagnol a essayé de donner quelques flexibilités de renouvellement de la carte de travail pour les immigrants qui avaient un contrat de travail avec un visa d'un an mais qui ont perdu leur emploi, selon l'OCDE. Cependant, on peut croire qu'un bon nombre de nouveaux arrivants a eu de la difficulté à renouveler celle-ci, faute de contrat, et a pu se retrouver dans l'irrégularité. Puis, on peut noter que le gouvernement avait prévu des coupures de 200 millions d'euros dans le Fond d'Intégration Espagnole (destiné aux immigrants) qui furent réadmis après seulement deux mois, suite à de fortes critiques, dit-on. (OCDE 2010)

De plus, le gouvernement a mis en place un programme spécial pour les immigrants au chômage en 2008 en raison de la crise économique, qui visait à encourager ceux-ci à retourner dans leur pays d'origine le temps que durerait la situation. Cette mesure offrait aux immigrants de recevoir les rentes sociales en plus d'avoir une aide financière pour subventionner leur retour au pays d'origine, sous la condition de ne pas revenir en Espagne pendant un minimum de trois ans. Le plan fut très peu utilisé. Selon un rapport de l'Observatoire permanent de l'immigration en Espagne de 2010, bien qu'effectivement le pays ait connu un taux d'émigration plus élevé après la crise, ceux qui ont immigré n'ont pas tendance à retourner facilement à leur pays d'origine. C'est que la décision du retour est souvent liée à la situation du pays d'origine et on remarque

qu'elle est généralement prise seulement si la situation du pays s'est considérablement améliorée face à la situation existante lors de la migration. Également, le fait que les contrôles de frontières se soient resserrés depuis la récession, la possibilité de revenir serait plus difficile pour les migrants, ce qui les freine à retourner. Ainsi, aucun mouvement de retour réellement massif n'a été constaté depuis la crise économique en Espagne, bien que tout de même il y ait une augmentation considérable de personnes qui quittent le pays : les « sorties » sont passées de 41 936 en 2004 à 398 309 en 2009 uniquement du côté des étrangers. Cela signifie qu'il y a effectivement un certain mouvement de retour, mais il n'en demeure pas moins que la majorité des personnes ayant immigrées a plutôt tendance à demeurer. (Pajares 2010)

Dans un autre ordre d'idées, dans ce contexte de crise économique, le taux de chômage très élevé chez les jeunes est particulièrement caractéristique de la situation espagnole, étant le plus haut en Europe. En 2011, 46,2% de jeunes âgés entre 15 et 24 ans ne faisait pas partie de la population active (OCDE 2010). La situation est telle qu'elle donna naissance au mouvement contestataire nommé *los Indignados* (les indignés), mouvement inspiré des révolutions du dit printemps arabe. Ce mouvement engendra une série de manifestations dans les grands centres urbains (Madrid, Barcelone, Valence, Malaga et Alicante) qui ont été largement médiatisées, leur principal discours faisant référence à la difficulté d'accès au marché du travail pour les jeunes et aux inquiétudes soulevées par la crise économique. Grenade connaissant une population très jeune, elle est un lieu où l'implication dans le mouvement est notable si l'on tient compte de sa population relativement petite par rapport aux métropoles.

Considérations régionales

La distribution de l'immigration en Espagne est inégale à travers le pays. Les plus fortes concentrations d'étrangers se situent dans les grands centres urbains, c'est-à-dire à Barcelone et à Madrid, puis également sur la côte méditerranéenne et les Îles Canaries. Par opposition, les provinces de l'intérieur (Asturia, Extremadura et Rioja) ont une densité de population étrangère beaucoup moins significative. Ainsi, ce sont certaines régions en particulier qui ont vu leur population immigrante grimper à un rythme très rapide (Rafael 2008). Le Forum des Marocains en Espagne (2011) affirme qu'entre 2002 et 2008, la population étrangère en Andalousie avait grimpé de 19,7% alors que la population de nationalité espagnole en Andalousie avait grimpé de seulement 0,7%. Depuis 2008, cette augmentation a commencé à baisser progressivement, de sorte qu'elle atteignit les 5,7% en 2011 vis-à-vis d'un 0,5% pour les nationaux. Ainsi, la population des non-nationaux en Andalousie représentait 8,7% de sa population totale. En somme, la Communauté Autonome de l'Andalousie fait partie des régions touchées par cette immigration fulgurante, avec ses caractéristiques bien particulières.

Ce qui est important de noter lorsque l'on regarde la situation migratoire en Andalousie, c'est la manière dont elle est « problématisée » vis-à-vis des problématiques concrètes, comptables ou statistiques. C'est-à-dire que les discours véhiculés dans la société et les médias ont pour effet de mettre un focus particulier sur son statut de « porte de l'Europe » pour le continent africain, jetant les projecteurs sur cette région quant à l'immigration irrégulière vis-à-vis du reste de l'Europe de l'Ouest entier (Calavita 1998). En conséquence, l'Andalousie se voit attribuer des subventions plus nombreuses destinées aux organisations pour les immigrants (qui sont certes nécessaires) alors que

d'autres régions en auraient besoin tout autant, sinon peut-être même davantage proportionnellement. La nuance à faire est qu'en raison de cette vision, les immigrants en Andalousie sont souvent perçus comme un problème en soi plutôt que comme une faction de la population vivant avec d'importantes problématiques d'ordre social. D'ailleurs faut-il rappeler que pourtant, l'immigration la plus importante en Andalousie provient du reste du continent européen (par exemple des retraités de pays plus au nord qui viennent s'installer sur la Costa del Sol), mais est davantage considérée comme du tourisme, bien qu'elle soit permanente (Martín Díaz 2005).

Au niveau économique, l'Andalousie se caractérise par une difficulté notoire à créer de l'emploi. Cette région connut une désarticulation économique suite au régime franquiste, et les emplois qu'elle comptait auparavant se trouvaient dans des formes de production « traditionnelle ». C'est pourquoi la capacité de générer de l'emploi de cette Communauté autonome diminua de 35,6% seulement au courant de la décennie 80 (Martín Díaz 2005, 349). Or, son taux de chômage se retrouve parmi les plus élevés en Espagne, et ce non seulement depuis la crise économique de 2008, mais également particulièrement depuis la récession connue lors de la fin des années 80 (Bande and Karanassou 2009).

L'industrie agraire est devenue préminente dans cette Communauté autonome. La situation économique conjuguée aux normes du travail apportées par l'État du Bien-être (*el Estado del bienestar*) a transformé les emplois dans les serres en occupations indésirables pour les Espagnols, tout en désavantageant l'industrie au niveau des

dépenses en salaire. Les emplois dans le domaine sont devenus des contrats temporaires et parfois même informels. L'industrie offre donc pour ces travailleurs des emplois instables et peu avantageux que les immigrants sont devenus les plus susceptibles d'accepter. De manière générale, une bonne part de la gent immigrante provenant du continent africain en Andalousie est ségréguée dans des quartiers de campagne où les immigrants sont plutôt invisibles et vivent le plus souvent dans des conditions de vie considérées précaires (Dietz and El-Shohomoumi 2011, Martín Díaz 2005, Rafael 2008).

Contexte local : Immigration et développement à Grenade

À partir de la fin du régime franquiste et le début de l'instauration de la démocratie, la ville de Grenade, à l'instar des autres grandes villes d'Espagne, connut un développement de plus en plus lié aux réalités néolibérales. Les premiers conseillers de la démocratie de la ville lancèrent le développement de toute une série d'infrastructures compatibles avec les politiques *el Estado del bienestar* mais sous l'égide d'un développement urbain dit « moderne ». En plus, Grenade connut une croissance démographique ainsi qu'une augmentation et une diversification de flux migratoires liés au développement spectaculaire de son industrie du tourisme (Salguero Montaña and Rodríguez Medela 2009). C'est à partir de cette époque que la ville prit une expansion géographique dans à peu près toutes les directions. C'est aussi à ce moment que l'immigration liée au besoin de main d'œuvre, dû au nouveau marché du travail, commença à augmenter de manière significative. À la fin des années 80 un modèle économique de travail complexe prit également forme dans la construction, dominé par une majorité de travailleurs marocains.

Ce développement généralisé et croissant connut une intensité toute particulière au milieu des années 90, encore une fois à l'instar des autres grandes villes d'Espagne, moment où l'État espagnol tentait de se présenter comme un pays nouveau, défait de ses héritages du passé; un pays faisant figure de candidat au « club » des États considérés « modernes ». Derrière les belles images que laissèrent des événements tels que les Jeux Olympiques de Barcelone ou l'Exposition internationale de Séville de l'année 1992, il advint que ce type d'aspirations « modernisantes » laissèrent certains vieux quartiers contenant des populations à faibles revenus littéralement démantelés et reconstitués, repoussant leurs résidents dans des banlieues et des quartiers écartés. À la lecture des urbanistes Grenadins Montano et Medela (2009), les politiques générales de développement servant au profit du capitalisme et de la modernisation prirent le dessus sur la notion de bien commun. En ce sens, Grenade ne fait pas exception dans les scénarios de développement urbain en Espagne; on y construisit de nombreux édifices destinés à couvrir les « nouveaux besoins » qu'impliquait alors la vie citoyenne, dans cette ville qui avait (et a toujours) pour principal secteur d'emploi celui des services. Le centre historique et particulièrement le quartier Albaicín sont quant à eux demeurés plus ou moins en situation d'abandon de la part des autorités municipales, malgré la déclaration de l'UNESCO de 1994 qui intégra ce quartier au patrimoine historique de l'humanité. Cette déclaration n'a pas poussé la ville à adopter de projet global de réhabilitation du quartier ni à faire disparaître des interventions qui s'avérèrent nuisibles à la conservation de ce patrimoine (Salguero Montaña and Rodríguez Medela 2009, 59).

Cet état des choses permit entre autres à des investisseurs étrangers d'acquérir des propriétés et d'ouvrir des commerces dans ces lieux. Ceux-ci provenaient tant de

l'intérieur de l'Europe que d'ailleurs. C'est donc plutôt l'industrie du tourisme et la gentrification de cet espace qui participa à sa « revitalisation ». Pour ce qui concerne cette recherche, il faut noter qu'un nombre considérable de petits investisseurs d'origine maghrébine ont ouvert des commerces regroupés dans ce que l'on nomme *el Albaicin Bajo* (le bas Albaicin) et dans le centre historique. Dans ces espaces de la ville s'est constituée la reproduction d'un souk marocain destiné aux touristes, dans lequel se trouve un grand nombre de boutiques d'artisanat et de bazars remplis d'objets de style « oriental ». De ce fait, l'immigration maghrébine est particulièrement mise en scène à Grenade. Ces commerçants participent à un « orientalisme » qui caractérise cette ville qui fut autrefois, faut-il le souligner, la dernière capitale de la civilisation arabe en Andalousie. (Dietz and El-Shohomoumi 2011, Salguero Montaña and Rodríguez Medela 2009)

D'une part Grenade est un point de jonction qui lie des relations commerciales avec la province de Jaén au nord dont la monoculture de l'olive domine son économie. D'autre part, la province d'Almería située à l'est est une zone agraire vigoureuse qui a pris une ampleur de plus en plus importante au cours des dix dernières années, et qui a également des liens commerciaux avec Grenade. Plusieurs immigrants ont combiné les travaux saisonniers de récoltes d'olives et de tomates de ces provinces, (qui sont fixes et procurent une forme de stabilité), avec la construction (réseaux dominés par les Maghrébins), le tourisme ou la vente ambulante (réseaux contrôlé par des Sénégalais) à Grenade. Ils migrent d'une province à l'autre en fonction du temps de l'année. De fait, la proximité des provinces agraires et leur intégration dans la formation des infrastructures

de la ville de Grenade a permis l'émergence d'une variété de stratégies occupationnelles pour les immigrants, en plus de créer des réseaux économiques plus ou moins circonscrits (Dietz and El-Shohomoumi 2011). Outre les emplois issus des domaines agraires, des services (de l'hôtellerie à la vente ambulante) et de la construction, les immigrants et particulièrement les immigrantes sont très présents dans le secteur domestique en emploi. Le nettoyage, le travail de maison ou la relation d'aide en sont les principales activités. (Aja, Arango, and Olivier 2009, Rodríguez 2002, Pajares 2010, Fernández 2007)

En ce jour, Grenade est la principale ville commerciale de l'est de l'Andalousie et la quatrième ville la plus peuplée, contenant plus de 280 000 habitants. Sur ce nombre d'habitants, le *Padrón Municipal* (population enregistrée) de 2011 de la ville de Grenade comptait à plus de 54 900 la population des 24 à 35 ans, cohorte de cette étude. Sur les 84 457 jeunes de 14 à 35 ans comptés dans l'enregistrement, 13 754 étaient de nationalité étrangères en 2011, dont environ 36% provenant du continent africain et presque autant provenant du continent américain. La plus grande proportion de ces jeunes provient plus précisément des régions du Maghreb pour le cas de l'Afrique et de l'Amérique Latine pour le cas du continent Américain. Plus de mille de ces « jeunes » proviennent d'autre partie du continent Européen, incluant une bonne proportion provenant de L'Europe de l'est. Plus de 2000 proviennent du continent Asiatique, réparti dans une communauté Chinoise récemment arrivée et plusieurs étudiants provenant de la région du Moyen-Orient. À ce portrait général s'ajoute la population des migrants non-régularisés qui ne font malheureusement pas partie des statistiques enregistrées mais que l'on sait non négligeable. Mise à part les personnes considérées étrangères à Grenade, on peut noter

qu'une portion de la population native de Grenade provient aussi d'une minorité « *gitana* » (gitane), que l'on retrouve le plus souvent ségréguée dans des quartiers légèrement éloignés du centre-ville, dont un quartier dit marginal nommé Almanjayar et un quartier historique nommé Sacromonte qui est un passage touristique exploité par une partie de cette minorité « gitane ».

Grenade, ville universitaire

Le statut de ville universitaire de la ville de Grenade est également une caractéristique centrale nécessaire à la compréhension du contexte migratoire des jeunes musulmans. L'université, dont les facultés sont dispersées un peu partout à travers la petite ville, compte près de 70 000 étudiants par année parmi lesquels se trouvent environ 10 000 étudiants étrangers non-espagnols, sans oublier un grand nombre de jeunes espagnols provenant d'autres régions d'Espagne. Parmi ces étudiants, une moyenne de 2000 d'entre eux est d'origine marocaine. En 2004, alors qu'environ 73% des étudiants universitaires marocains étaient en Andalousie, environ 50% de ces 73% étaient à Grenade même, et de ce 50%, la moitié étudiait le domaine spécifique de la pharmacie, entre autre parce que cette carrière est plus accessible là-bas qu'ailleurs (González Barea 2004). Plusieurs étudiants choisissent également les domaines de la médecine, de l'ingénierie et de la traduction. On peut noter que les domaines choisis se situent dans les secteurs d'emploi qui relèveront surtout du privé. Ce sont donc des domaines précis qui définissent une trajectoire commune pour ces étudiants. L'objectif est de choisir un domaine donnant un métier en demande et difficile d'accès au Maroc dans le but de mieux s'insérer sur le marché du travail lors de leur éventuel retour (González Barea

2004). Dans cette recherche nous verrons cependant que cette trajectoire peut souvent être changée. Outre les jeunes marocains, il faut aussi mentionner que plusieurs récipiendaires de bourses d'étudiants aux cycles supérieurs provenant de pays arabes font également parti du nombre d'étudiants étrangers. L'université permet donc la présence d'une genté immigrante qui est hautement scolarisée, ce qui diversifie d'autant plus son paysage migratoire.

En raison d'une demande immobilière adaptée aux réalités étudiantes et à une tradition politique cherchant à attirer les chercheurs d'emplois près de la ville, le marché de location d'appartements demeure peu onéreux à Grenade lorsqu'on le compare aux autres villes Espagnoles. Pour les migrants venus à Grenade dans l'intention d'y travailler, cela se révèle un avantage. Par conséquent, contrairement à d'autres scénarios d'Andalousie, d'Espagne et d'Europe, ces immigrants ne sont pas nécessairement restreints à vivre dans des quartiers isolés réservés à des personnes ayant de bas revenus. Ils peuvent avoir accès à un logement situé dans le centre-ville. La majorité des immigrants « arabes » musulmans (qu'ils soient du Maghreb ou du Machreck) partagent leur espace dans des quartiers résidentiels avec les étudiants, situés plus près du centre de la ville que dans les périphéries (Dietz and El-Shohomoumi 2011). Ainsi, jeunes travailleurs migrants et étudiants cohabitent ensemble, permettant un certain mélange de classes. Cela a pour résultat le type d'exemple qu'un jeune étudiant en commerce d'origine marocaine m'expliqua :

Je pense à Murcia, par exemple. Il n'y a pas d'étudiants. Alors ils sont seulement entre eux [les marocains venus pour travailler]. C'est autre chose à Murcia. L'Espagne leur a fait autre chose... elle les a exploités, elle les utilise. (...) Ici, [les marocains] ont des *téterias*, des cafés internet, des Shawarmas [restaurants

rapides], des restaurants, des boutiques...ils sont de tous les types. Alors quand on se mélange avec eux...j'ai des amis travailleurs. Mais la différence c'est que ceux qui sont ici, ils ont de la culture ou ils ont... de l'expérience, les connaissances ne sont pas les mêmes. Ils savent comment sont les choses ici. Alors tu peux te mélanger à eux. Alors la classe sociale elle est plus ou moins la même. Mais si par exemple ceux de Murcia venait ici... on ne pourrait pas se mélanger à eux. Ce sont des travailleurs de bas niveau. Ici, on a connu des personnes qui sont venus pour étudier, et ils ont aussi travaillé, et eux connaissaient des gens qui n'étaient pas étudiants, et c'est comme ça qu'on se connaît.

Grenade, ville de tourisme

Le château de l'Alhambra, un des principaux symboles de la présence Arabe en Espagne, est certainement l'atout principal apportant du tourisme à Grenade et est probablement la cause du tourisme de masse que connaît la ville. La Sierra Nevada, plus grande chaîne de montagnes en Andalousie et situé à moins de 20 minutes du centre-ville, contribue également à un autre tourisme grâce à sa station de ski. Outre les gens intéressés par les attractions principales promut par la ville, une forme de tourisme de plus longue durée est aussi présente. Il s'agit d'un tourisme impliquant la location d'appartements pour un ou quelques mois, ou encore l'échange de services dans une auberge contre un toit pour y vivre (Salguero Montaña and Rodríguez Medela 2009). Ajouté à ce tourisme, on peut aussi noter que Granada est la ville ayant la plus grande fréquentation d'étudiants Erasmus (programme d'échange universitaire Européen) et d'interéchange universitaire international en Europe.

Ainsi Grenade est un lieu de passage constant, ce qui peut déplaire aux Espagnols « autochtones », qui voient « leur » espace occupé par une immense diversité de

personnes (Rosón Lorente 2005). À l'inverse, pour les migrants arabes musulmans que j'ai rencontrés, on ne manquait pas la chance de vanter la diversité de gens connus grâce à ce mouvement constant que connaît la ville.

Communauté néo-musulmane

À Grenade il y a une diversité d'acteurs qui se regroupent sous des revendications « communautaristes », qui tentent tantôt de prendre une plus grande place dans la société civile, tantôt de resserrer certaines identités culturelles et nationales. Ce sont, selon Rosón Lorente (2008), des politiques de reconnaissances qui sont en jeu pour ces différents groupes. C'est ce qui fait qu'à Grenade je pouvais constater, à titre de simple exemple, à la fois un rassemblement anticolonial organisé par le mouvement du 15 mai (les indignés), un défilé coloré organisé par les communautés immigrantes latino-américaines et des cérémonies « traditionnelles » à saveur conservatrice ayant tous lieu exactement au même moment lors du *Día del Pilar* (jour de la découverte des Amériques). Un autre exemple, plus pertinent pour la population qui concerne cette recherche, est le jour de la *Toma de Granada*, jour de commémoration historique de la reconquête des Rois Catholiques de Grenade vis-à-vis de la dernière dynastie Nazarite, c'est-à-dire le dernier lieu de la présence Arabe dans l'Espagne *Al-Andalus*. Pour certain, cette commémoration souligne un moment d'impulsion vers une unité nationale Espagnole qui se mérite d'être célébré; pour d'autre, cette commémoration est un problème en ce qu'elle souligne des événements lamentables. Ces derniers ont rebaptisé cette journée comme étant plutôt *el Día de la Reconciliación* (jour de la réconciliation). (Rosón Lorente 2005, 2008)

Des groupes promouvant l'expansion de l'Islam à Grenade coexistent avec des groupes prenant racines dans des idéologies fascistes et/ou nationalistes et/ou catholiques, qui considèrent souvent que la venue d'un « autre » est susceptible de leur enlever ce qu'ils considèrent comme « *el suyo* » (qui est à soi). En d'autres mots, une dynamique de lutte pour la reconnaissance historique et culturelle de ces groupes s'est installée de manière de plus en plus forte au courant des années 90 et 2000. Ainsi, le même auteur interprète qu'à Grenade il y aurait certes, tel que l'on peut s'y attendre, des formes de « musulmanophobie » au sein de la société. Cependant, elle serait contrastée par une musulmanophilie croissante alimentée entre autre par le nombre grandissant d'immigrants musulmans, des néo-musulmans (ou musulmans convertis), ainsi que par plusieurs intellectuels. (Rosón Lorente 2008, 2007)

En fait, Grenade est devenue un point de rencontre emblématique pour une communauté musulmane « convertie » depuis la fin des années 70. Issu d'un mouvement hippie, trois hommes d'origine Espagnole ayant adhéré à un groupe suffiste lors d'un voyage à Londres revinrent en Andalousie en 1978 avec l'intention d'y établir une communauté musulmane sous la direction du Sheik nommé Abdel Kader, personnalité d'origine britannique. Ils commencèrent par demeurer à Cordoba, ancienne emblème de la civilisation *Al-Andalu*, puis, suivis de quelques adhérents de différentes provinces andalouses telles que Huelva et Séville, s'installèrent pour un an dans la ville de Séville. En 1981, celui qui était alors l'Émir de la communauté, Mansur Esudero, fut invité par le maire de Grenade pour établir la communauté « dans la capitale Nazari, le dernier bastillon de l'Islam en Espagne de *Al-Andaluz* ». C'est dans le contexte stratégique de

récupération de la mémoire historique et culturelle de l'Andalousie que ceux qui sont considérés comme les néo-musulmans à Grenade purent s'y installer et y croire en termes de nombre d'adhérents comme en termes de visibilité. (Rosón Lorente 2007)

Lors de mon séjour, j'ai pu assister à quelques *shahada* (rituel soulignant l'adhésion d'une personne à l'Islam), effectué pour des hommes comme pour des femmes. Mon ami Elyas me dit qu'il était très impressionné par le nombre de nouveaux adhérents à l'Islam dont il avait été témoin. Il m'expliqua qu'il avait vu tantôt un Espagnol, tantôt une Américaine, des personnes « de partout » qui se joignaient à l'Islam de jour en jour. Cela me donna l'impression qu'à Grenade, dans cette communauté, la religion musulmane apparaît plutôt comme « cosmopolite ».

Bien que d'un point de vue global l'émergence de cette communauté puisse paraître secondaire en regard du monde Islamique, à Grenade son impact n'est pas négligeable. Le processus de sécularisation dans lequel l'Espagne est parallèlement engagé depuis la fin de la dictature, mêlé aux héritages fascistes qui subsistent dans la ville la circonscrit dans une zone plutôt controversée, voire marginale. Toutefois cela n'empêche pas la communauté d'avoir acquis un capital significatif, après de longues et tumultueuses luttes administratives : elle possède une magnifique mosquée nommée la *Mezquita Mayor* (obtenue après une longue lutte administrative et politique) située sur la colline de l'Albaicin, qui est un important détour touristique de la ville, une école islamique (*Madraza*) et plusieurs de ses membres fondateurs détiennent des commerces liés à la Alhambra, des *téterias* (salons de thé), des boutiques, etc. La communauté a des

liens avec divers pays islamiques, la plupart arabes. Financé par les Émirats Arabes, elle lie également de forts liens avec l'Arabie Saoudite. Elle a aussi des liens particuliers avec le Maroc, l'Égypte, la Syrie et d'autres (cette information a été apprise par des informateurs ayant fait partie de la communauté).

Dans le monde arabe, la perception de l'expulsion des Arabes en Andalousie peut être perçue comme une perte ou une période noire dans l'histoire de l'Islam, ce qui pourrait faire partie de l'explication quant à l'intérêt d'entretenir des liens avec ces groupes islamiques. D'un point de vue « autochtones », le « retour » de l'Islam est souvent perçu comme une menace à l'identité, l'autonomie et la décentralisation des pouvoirs de la région (Rosón Lorente 2008). Bien entendu, la communauté tire profit de l'immigration maghrébine et musulmane en général, puisqu'elle permet d'augmenter sa légitimité par le nombre. D'un autre côté, la participation des immigrants à cette communauté peut servir de moyen d'inclusion pour certains jeunes migrants musulmans, bien que cette inclusion soit limitée. L'ensemble des questions soulevées par la présence d'une telle communauté à Grenade met en lumière une complexité identitaire et politique qui affecte directement ou indirectement l'expérience vécue des jeunes migrants « arabes » musulman.

Chapitre 4

Immigration en Espagne, du rêve à la réalité

*Tienes que tomar el coche,
tomas la carretera... ¿qué es lo
que te va a pasar? Nadie lo
sabe, menos Dios². -Oumar*

Destination l'Espagne : opportunité et dépit?

À l'époque durant laquelle les migrants qui participèrent à cette recherche vinrent en Espagne, ce pays constituait encore une nouvelle destination pour les étudiants étrangers et pour de jeunes travailleurs. Dans les pays d'origine des migrants que j'ai interrogés, du Maroc à la Syrie, les destinations classiques pour les étudiants et jeunes travailleurs étaient la France, l'Angleterre, les États-Unis ou le Canada, par exemple. Pour eux, ces destinations « classiques » faisaient figure de meilleures opportunités et de prestige. L'attrance vers les pays du nord et particulièrement la Suède et la Norvège étaient fréquemment mentionnés, notamment du à leur réputation au niveau des droits et des services offerts par l'État. Cependant, les critères administratifs, économiques et académiques imposées par les institutions de ces pays ont rendu leur accessibilité de plus en plus difficile depuis le courant des années 90. Les politiques d'immigration se firent plus rigides.

² Traduction : C'est comme si tu prends ta voiture, tu prends l'autoroute. Qu'est-ce qui va se passer? Personne ne le sait, sauf Dieu.

En contrepartie, depuis la fin des années 80 et plus intensément à la fin des années 90, la croissance économique en Espagne et son besoin de main d'œuvre avait facilité et inspiré de jeunes travailleurs à venir y « tenter leur chance », à y « chercher la vie » (*buscarse la vida*). L'Institut Cervantes fit la promotion d'opportunités d'études en Espagne depuis plusieurs pays étrangers et offrit de nombreuses bourses postdoctorales dans plusieurs pays arabes. Quant à l'université de Grenade, elle commença à former des liens et ententes particulières avec des Universités marocaines. Ainsi tel que déjà mentionné les étudiants marocains se concentrent d'une manière plutôt exceptionnelle en Andalousie et près de la moitié d'entre eux à Grenade même.

En plus des liens internationaux établis par les institutions académiques, il est vrai que la formation de réseaux sociaux transnationaux est importante dans l'explication du choix de Grenade comme destination d'études (Gonzalez Baréa 2001). Le cas de l'Université de Grenade démontre comment cette institution a réussi à attirer énormément d'étudiants étrangers entre autre grâce aux liens qu'elle entreprit avec des institutions situées outre-mer, particulièrement au Maroc. Suite à la formation de ces liens, des réseaux sociaux et familiaux amenant de plus en plus d'étrangers à Grenade se sont formés d'eux-mêmes. La plupart des migrants connaissaient des gens qui vivaient déjà dans la ville avant de venir. Comme me le fit remarquer Baya, étudiante marocaine en pharmacie à l'Université de Grenade, le « bouche-à-oreille » contribue dans la formation de réseaux impliquant étudiants et jeunes travailleurs. Faizel, un étudiant provenant de Meknès (Maroc) de 24 ans en commerce qui terminera son école dans un an, me confia ne pas avoir eu d'envie particulière de quitter le Maroc. Il m'explique :

Pourquoi Grenade? La première raison c'est que j'avais mon frère ici. Mon frère y était et mon oncle était en train d'étudier ici. Il faisait pharmacie. Et je ne sais pas... je voulais faire ces études au Maroc, le commerce, mais ce qu'ils étudient là-bas c'est très ancien. Ce qu'ils étudient ici est plus nouveau, plus actuel. Et... je voulais vraiment étudier le commerce. C'est pour ça... et j'avais mon frère, et je voulais étudier cette matière. J'avais déjà quelques amis avant d'entrer dans cette école. Ils m'ont dit que c'était bien, que tout était plus ou moins assez facile. Comme j'avais un niveau un peu bas, je suis venu étudier par ici... et voilà...

Dans cette brève citation l'on peut considérer trois facteurs ayant dirigé Faizel à choisir Grenade qui sont fréquents chez les autres étudiants que j'ai eu la chance de rencontrer : l'accessibilité, la présence de proches ou de connaissances à Grenade et le présupposé d'une meilleure qualité académique.

L'Espagne fut néanmoins un choix circonstanciel et ne correspondait pas à la trajectoire idéale qu'avaient ces personnes à la base pour leur expérience à l'étranger. Ami de Faizel (et de moi-même), Wissem est également un étudiant de dernière année à la même école de commerce. Il raconte : « Regarde la chance que j'ai... Tout ce que je voulais, c'était traverser la mer. Comme les portes de la France c'était fermé pour notre cohorte... alors j'ai pris l'endroit le plus accessible... c'est l'Espagne! (Il rit) ». Je dirais que plusieurs semblaient avoir choisi l'Espagne en dépit d'avoir pu aller dans un pays qui leur semblait plus prestigieux. L'un des aspects que je souhaite souligner est le caractère contingent de la décision de migrer en Espagne.

Bilal, qui fut mon colocataire durant mon séjour, doctorant Syrien de 35 ans vivant à Grenade depuis plus de 11 ans, tenait le même type de discours. Ayant travaillé avec une équipe d'archéologues français dans plusieurs projets d'excavation en Syrie, il argumentait que « tout était placé pour qu'il fasse ses études en France », jusqu'à ce qu'il

reçoive cette bourse qui l'amena en Espagne, opportunité qu'il n'avait malheureusement pas eue pour la France.

Tel que je l'ai mentionné, les jeunes immigrants auraient d'abord imaginé une expérience à l'étranger dans d'autres lieux. Lorsque les personnes interrogées jettent leur regard dans le passé, leurs narratifs dépeignent souvent leur venue à Grenade comme un évènement inattendu, inopiné :

Oumar: Ce qui est important de dire c'est que... je ne sais pas, ce fut... quelque chose d'inespéré. Jamais je n'ai pensé venir étudier en Espagne auparavant. Ni étudier en Espagnol, ni même l'apprendre. Pas du tout, pas du tout... Je n'avais pas cette envie. J'avais envie d'aller en Italie, ou en Suède, ou en France, mais en Espagne, non. Tu vois... en vérité... à chaque fois que mes amis me demandent, Oumar, pourquoi as-tu appris l'Espagnol, et pas l'anglais ou le français, qui sont des langues internationales? Je n'ai qu'une réponse, je dis je ne sais pas... c'est peut-être Allah, le Dieu, qui m'as mis sur ce chemin, parce qu'il attend autre chose sur mon chemin. Et on ne sait jamais quoi...

Oumar est un étudiant au doctorat Libyen de 35 ans venu en Espagne il y avait 6 ans de cela, alors qu'il était au chômage en Lybie depuis déjà un moment. Lorsque je lui ai demandé pourquoi il était venu en Espagne, il a pris un bon moment pour me raconter la manière dont il avait fait sa demande de bourse, le processus d'entrevue, les moments d'attente, la réponse d'acceptation, le départ et l'arrivée, le tout avec beaucoup de détails. Il va s'en dire que ce fût pour lui un moment très marquant, une chance inespérée d'accomplir quelque chose.

En général, les migrants interrogés sont allés en Espagne parce qu'elle se situait comme un pays émergeant au sein de l'Union Européenne et qu'elle leur offrit donc, selon des circonstances individuelles, des opportunités qui se rapprochaient de certaines de leurs aspirations premières. Dans plusieurs cas, l'Espagne n'était pas l'option imaginé

comme l'aurait été d'autres pays Européens, et c'est un peu un chemin non-parcouru dans lequel ils s'engagèrent lors de leur venue.

L'attrait de l'étranger

Dans l'étude des migrations Sud/Nord, l'une des motivations principales pour les jeunes de migrer se situe dans un rêve de mobilité sociale. Effectivement, la perspective d'acquérir des capitaux économiques et culturels (de l'argent, des propriétés, des diplômes, des contacts, de la connaissance, une nouvelle langue, etc.) fait partie des facteurs importants dans de telles décisions (Hollifield 2004). La majorité des migrants avec qui j'ai discuté à Grenade, qu'ils soient venus en Espagne pour travailler ou pour étudier, confirme en partie cette perspective. Les étudiants vinrent pour acquérir un diplôme, apprendre une langue. Les travailleurs vinrent pour amasser de l'argent, dans la perspective d'éventuellement acheter une propriété dans leur pays d'origine, mettre sur pied un commerce ou offrir des biens et commodités à leur famille, par exemple.

Cependant, les discussions que j'ai eues me firent souvent remarquer que ce rêve de mobilité sociale n'est pas nécessairement la quête unique des personnes que j'ai rencontrées. Car si l'attrait de gain de capitaux économiques et culturels est présent, la désillusion engendrée par les possibilités réduites d'y parvenir peut être rapide. Pour la plupart, les désirs qui étaient liés à la mobilité sociale devinrent le désir d'obtenir un statut respectable, au sens où l'entend Olwig (2002), et en deçà de cette respectabilité, s'assurer tout simplement une certaine qualité de vie.

Dans l'étude de Amit (2011) sur les voyages d'études et les voyages initiatiques de jeunes canadiens, l'expérience à l'étranger est interprétée comme une phase faisant partie de la jeunesse; dans le même sens, pour les jeunes migrants leur voyage à l'international avait parfois pour but de gagner une « expérience internationale », de « connaître d'autres cultures » et « d'autres visions du monde ». D'ailleurs, c'est un des avantages de la ville de Grenade qui comporte son lot d'éléments cosmopolites; l'université et ses milliers d'étudiants étrangers additionnés au tourisme, créant un mouvement de jeunes qui sont là de passage, facilite le contact avec un nombre impressionnant de gens provenant littéralement de toutes les parties du monde.

Wissem : C'est la période de la jeunesse. La majorité, ce qu'ils ont dans la tête, c'est... passer cette période et après retourner à l'Islam. Je suis de ceux là! [...] Nous sommes venus ici, nous avons trouvé notre liberté. Et... au Maroc tu vas être devant tes parents... alors tu ne peux pas... tu ne peux pas fumer, ou sortir, tu dois rentrer à la maison, tu dois rentrer tôt en soirée... Ici ça, ça change un peu ta vie. Tu vis seul, tu sors quand tu veux. Et ceux qui vont étudier dehors, c'est pour ça. C'est parce qu'ils veulent cette liberté. Parce qu'au Maroc ils sont contrôlés. Jusqu'au gouvernement... partout, pas seulement la famille... de l'entourage jusqu'à l'État. Alors ils vont ailleurs, pour profiter, chercher de l'expérience, et tout ça... je veux dire... nous sommes bien dans cette société. Alors... j'ai beaucoup d'amis en Espagne et ça me plait. J'ai beaucoup de bon temps. Avec les pauvres jusqu'avec les riches... Chacun y trouve ce qu'il veut sans être affecté et c'est tout.

D'abord j'aimerais remarquer que pour Wissem, comme pour plusieurs des interlocuteurs, la période suivant la jeunesse est associée à « un retour » à l'Islam. J'y reviendrai dans le chapitre suivant. Ensuite, dans cette expérience liée spécifiquement à « la jeunesse », un des aspects primordiaux décrit par les participants était « la découverte de la liberté ». C'est chacun à leur façon qu'ils vécurent cette liberté, en fonction de leurs antécédents familiaux, nationaux et de classe. Pour Baya, son arrivée fut décrite ainsi :

« ça été un soulagement pour moi, l'atteinte de mon indépendance ». Pour Bilal, commentant souvent l'expérience de la dictature qu'il vécut en Syrie, me dit : « quand je suis arrivée ici je me suis dit que je ne retournerais jamais là-bas ». Pour Saïd, marocain de vingt-neuf ans dont les antécédents de classe se distinguent des autres personnes interrogés, se disant lui-même venir « d'une famille pauvre », mais qui faisait partie de certain réseaux de mes interlocuteurs, explique : « c'était comme si j'avais été un oiseau en cage toute ma vie et que l'on me jetait dans le vide tout d'un coup... pour cela j'ai fait des choses discutables ». Bien que leurs expériences diffèrent, généralement le fait que ces jeunes immigrants soient passés d'un milieu social où la famille prend une place prépondérante à un milieu social où ils sont quasiment laissés à eux-mêmes a pour bon nombre d'entre eux un grand impact dans leur trajectoire de vie. Outre l'aspect familial, les relations avec le voisinage, les collègues de classe, les collègues de travail, les connaissances et les amis diffèrent de celles du milieu d'origine. Elles paraissent moins contraignantes pour les migrants. Youri, égyptien venu faire sa maîtrise et son doctorat à Grenade, commente également sur l'aspect plus « ouvert » de la « culture » en Espagne lorsqu'il la compare avec son pays d'origine.

[...] ici le pays est très ouvert, par exemple... il permet... d'avoir une copine. Là... vu la culture islamique tu ne peux pas. Si tu veux te marier peut-être... mais ça va être une amie, comme, de la faculté... mais être un couple et tout ça, ce n'est pas dans la culture tu me comprends. Aussi, il y a une nouvelle culture ici, qui est celle de l'homosexualité, qui est très, très interdite dans mon pays, tu me comprends... bon...

Puis il enchaîne sur la question de l'amitié:

Un ami en Égypte... c'est un ami. Je te le dis comme... un ami... tu peux mourir pour ton ami. Tu comprends. Je te le jure c'est... un ami tu peux mourir pour lui. Il y a beaucoup de relation très forte, mais ici, un ami de la faculté... non, tu vois. [En Égypte] les relations sont très fermés, très, très fortes.

Fatima, une jeune étudiante en traduction d'origine Marocaine ayant passé tout son cursus scolaire en Espagne, lorsqu'elle fait la comparaison entre la vie au Maroc et celle en Espagne, raconte :

Ici moi... si je marche avec un gars, peu m'importe. Parce que je sais ce que je fais. Peu m'importe ce que penseront les autres. Au Maroc ils se préoccupent beaucoup de... qu'est-ce que les gens vont penser de moi, qu'est-ce que la voisine va penser lorsqu'elle me verra... tu me comprends. Ici non. Tu fais ce dont tu as envie. Au pire, qu'ils pensent ce qu'ils pensent, tu me comprends... c'est ça qui... qui me plaît pas du Maroc. Et... c'est comme s'il y a une vigilance. Que fais-tu avec l'un, que fais-tu avec l'autre... et ça, ça me plaît pas.

En outre, c'est entre-autre parce que l'attrait de l'Europe offre la perspective d'un gain d'indépendance et de liberté que plusieurs jeunes migrants de classe moyenne adoptent le choix de partir à l'étranger dans les pays du nord, tout en maintenant l'importance d'améliorer leur capital économique et social; cette perspective est d'ailleurs confirmée lorsqu'ils arrivent à l'étranger. Cependant, il se peut que leur situation se complique si la trajectoire de base escomptée (acquérir un diplôme, trouvé du travail, etc.) est déviée au courant de leur processus ou si elle est entravée de difficultés.

Arriver ailleurs

L'arrivée en Espagne comporte généralement des difficultés liées à la performance académique, principalement en raison de la langue. Mes interlocuteurs étaient mal préparés pour étudier en Espagnol, n'ayant pas de pré-connaissances suffisantes. Ils apprirent donc presque tous la langue principalement au fur-et-à-mesure de leur expérience. L'université peut être un lieu où ils vivent de fréquentes frustrations.

Oumar m'expliqua la manière dont il avait vécu l'aspect académique de sa vie à Grenade à son arrivée: « En vérité, la première année j'avais beaucoup de... colère. Tu ne peux pas écrire ou lire comme ça... des petits travaux... parce que c'était des travaux de vingt pages. Tu ne peux pas l'écrire... c'est une langue étrangère, et on ne la maîtrise pas. C'est ça. » Les échecs académiques sont donc nombreux, et un mauvais départ tend à affecter l'ensemble de leur cursus scolaire. Donia, une marocaine qui était à Grenade depuis 11 ans et qui avait terminé ses études il y a quatre ans, m'explique : « Parler, j'ai appris à parler rapidement. Écrire la langue c'est plus difficile. Les termes... c'est difficile. J'ai pris le double du retard par rapport à ce que je devais prendre... j'étais en train de lire tout le temps, et souvent ça m'ennuyait. Pfff... ça me donnait des frustrations, je me disais ça, je ne le terminerai jamais! Les calculs n'étaient pas... mais la théorie c'était très lourd. Lourd pour moi. »

Malgré ces difficultés, il demeure que l'arrivée en Espagne est décrite comme une expérience libératrice. Certains parlent de soulagement, de sentiment d'espoir, d'enchantement. En parlant de l'arrivée, c'est comme si pour la majorité d'entre eux les difficultés d'adaptation culturelle liées à la langue, à la culture et aux normes sociales furent minimales par rapport aux aspects positifs de se retrouver là.

Elyas : Les premières années étaient les meilleures, parce que tu es jeune, tu as beaucoup d'*illusiones* (espoirs, attentes), je n'avais pas de problème car mes parents m'aidaient économiquement, je n'avais pas ces problèmes de devoir rejoindre les deux bouts et tout, je n'ai pas eu tellement de problèmes à devoir faire des relations avec les gens, c'est vrai que je n'ai pas eu beaucoup de problèmes...

Bien que l'expérience de cette liberté soit perçue positivement, nous pourrions dire que certains jeunes migrants ont souffert d'un manque d'encadrement social. À Grenade, en plus d'être en quelque sorte laissés à eux-mêmes, l'opportunité de faire des rencontres de toutes sortes et l'accessibilité à un style de vie de « fête » et une vie de nuit active alimente ce sentiment de « liberté ». La principale difficulté est de vivre cette « expérience » tout en maintenant les objectifs qui justifient leur voyage à l'étranger. Certains y parviennent aisément alors que d'autres en subissent de sérieuses conséquences. En parlant de quelques-uns de ses amis, Wissem commente : « Plusieurs Marocains ont perdu beaucoup d'années. Tu sors par ici, tu sors par là, des amis par-ci, des filles par-là, des voyages... tu fais tout, alors tu t'oublies. Tu oublies ce que tu étais venu faire ici. Tu es venu prendre de l'expérience et un diplôme. Et quand tu t'arrêtes un long moment alors tu ne peux plus revenir en arrière. Et tu te perds. À mon avis c'est ça. »

D'un point de vue plutôt extérieur à la situation de ces compagnons Marocains, Fatima l'explique quant à elle ainsi :

Il y en a quelques-uns qui trouvent leur confort dans cette liberté ici parce que ça leur manquait au Maroc... et ici on peut dire qu'ils l'ont trouvé facilement... leur parents ne sont pas là, ils sont seuls... ils avaient déjà cette idée, ils ont toujours eu envie de cette liberté alors quand ils arrivent ici, donc ils en profitent. Alors qu'il y en a d'autres qui ont vécu dans des familles conservatrices et qu'il n'avait pas non plus l'envie de sortir, de faire la fête et je ne sais quoi... donc ils ont continué normalement, en suivant leur rythme. Mais il y a beaucoup de jeunes qui finissent un peu mal. Avec le changement de pays, le fait de venir ici, ils finissent mal. Quand ils retournent à leur famille, elle les voit changés.

Ainsi, comme Donia, Baya, Bilal, Youri et Oumar l'ont fait, il est fréquent que de jeunes étudiants étrangers repoussent leurs études de plusieurs années. Il est aussi

commun que certains d'entre eux les laissent tomber complètement. Dans les discours des migrants ayant vécu ce genre d'échec, il ressort de cette réalité une responsabilité individuelle. Devant leur sentiment d'échec, certains traînent avec eux une culpabilité morale, comme c'est le cas d'Elyas :

Pour être sincère... car je ne voudrais pas te mentir... des difficultés il n'y en avait aucune. Peut-être... que tout change. Comme ce sont des études supérieures... et l'informatique c'est une voix très dure. Tu dois être constant, aller tous les jours à la faculté, réviser ce que tu as étudié le matin le soir, bien te préparer pour les examens... et c'était ardu pour moi un peu au début, et je n'y ai pas mis beaucoup d'efforts. Lorsque je parle avec moi-même je me dis que ça été un petit peu difficile parce que je n'avais pas la tête sur les épaules à ce moment là. J'étais un bon étudiant avant au Maroc et j'avais de très bonnes notes dans toutes mes études avant... je ne sais pas, peut-être que, tu arrives à 17 ans, tu as beaucoup de liberté, tu penses plus à sortir, le typique de cet âge, sortir, faire la fête, il y a beaucoup de gens, il y a beaucoup d'ambiance, et c'était peut-être pour ça. Et c'est ce qui me fait mal parce que j'avais beaucoup de possibilités, et c'est moi qui a la grande faute.

Ismail est un Marocain de 28 ans qui avait commencé ses études à l'Université de Fès (Maroc), est par la suite venu en Espagne pour travailler. Lorsque nous prenions un café sur une terrasse près de la faculté de traduction de Grenade, Ismail croisa quelques connaissances qui se dirigeaient en cours. Il me dit ces mots par la suite :

Parfois je pense et je me dis... que j'aurais pu faire mieux, étudié. Ma mère me le dit aussi. Elle me dit « tu étais un bon étudiant » et c'est vrai... je réussissais bien. J'étais bon. Ces temps-ci je pense que je vais peut-être tenter de faire un cours en traduction... tu travailles un peu et tu peux étudier aussi... je vais voir... mais travailler et étudier... s'il y a de l'argent il y en a mais sinon... c'est très difficile.

Les processus d'immigration de ces jeunes adultes, même dans les cas où ils furent encadrés par un contexte académique, comporte des risques et des difficultés

auxquelles les migrants ne sont pas nécessairement préparés. Outre les quelques difficultés d'adaptation liées à la langue, à la culture et à l'éloignement de la famille, il faut ajouter que le changement des habitudes de vie, l'ouverture des choix quotidiens, l'accessibilité à un nouveau pan d'expériences associées à la « jeunesse » et à la « liberté » interfère aussi dans l'expérience des migrants. Il est donc susceptible que des écarts émergent entre leurs rêves et leurs intentions de départ, la saisie de l'opportunité et la concrétisation du projet amorcé.

Processus de régulation

Une des préoccupations des plus évidentes des migrants concernait l'obtention d'une documentation civile. Obtenir un droit de résidence, maintenir sa carte de séjour d'étudiant ou encore obtenir la nationalité européenne sont des éléments de base permettant d'ouvrir ou de fermer la porte aux opportunités. En migrant en Espagne, les jeunes étudiants comme les jeunes travailleurs s'engagent donc dans ce processus de légalisation. Dans plusieurs cas, ce processus n'est pas forcément linéaire. En effet, la procuration d'un statut légal ne garantit pas sa maintenance, et plusieurs jeunes sont amenés à le perdre. D'autres se retrouvent dans des périodes d'attentes indéterminées d'un nouveau statut.

En 1998, Calavita démontra dans une recherche sur les politiques d'immigration d'Espagne que les lois du pays « irrégularisaient » activement et constamment les immigrants en compliquant l'atteinte d'un statut légal. Bien que le nouveau règlement sur l'immigration mis en vigueur à partir de 2005 par le PSOE et la vague de régularisation

qu'il entreprit en 2006 avantagèrent plusieurs migrants de la cohorte à laquelle nous nous intéressons ici (plusieurs récupérèrent un statut légal suite aux nouvelles politiques mises en place), cette loi demeure « flexible » jusqu'aujourd'hui. Le principal problème de cette flexibilité dans la loi est qu'elle met leur statut sujet à de nombreuses interruptions, qui se traduisent par des perturbations concrètes dans leur vie. "Not only does the law actively create "outlaws," but the boundaries between legal and illegal populations are porous and in constant flux, as people routinely move in and out of legal status". (Calavita 1998; 531)

Il est fréquent que des migrants passent par une phase dans laquelle ils ont dû vivre dans l'irrégularité, et ce malgré le motif et le moyen de leur venue. Pour les étudiants, laisser tomber les cours, les échouer, ou simplement ne pas avoir de résultats satisfaisants peut leur faire perdre leur carte de séjour, qu'ils doivent renouveler chaque année. Baya, qui a travaillé dans une organisation pour des étudiants étrangers, commente au sujet de l'administration :

En ce qui concerne la perception du ministère de l'intérieur de l'étudiant, ce qui fait jusqu'à maintenant des problèmes [c'est] pour le renouvellement. Ils nous mettent un peu des bâtons dans les roues. Pour des choses qui sont injustifiées. Il y a des changements internes, entre eux, qu'on peut suspecter mais qu'on ne peut pas démontrer [...] si un étudiant ne voit pas sa carte de séjour renouvelée, il tombe dans l'irrégularité, avec les perturbations dans son cheminement scolaire que cela implique.

Prenons l'exemple de Donia, a perdu sa carte de séjour vers la fin de ses études :
« Après ils changèrent la loi et j'ai perdu la carte d'étudiante. Parce que... avant quand ta carte était expirée tu avais deux mois pour la renouveler et quand j'y suis allée, ils m'ont dit que la loi avait changé. Et je n'avais pas été au courant du changement... parce que la loi de l'immigration change, il t'envoie une lettre, mais je ne l'ai pas reçue parce que j'ai

déménagé. Après j'ai eu la carte de travail. J'ai pu finir mes études, il me restait un an... ici même si tu es illégale, si tu es inscrite tu peux le faire. » Bien qu'étudiante et se considérant plutôt « bien intégrée » à la société espagnole, ayant divers cercles d'amis dont plusieurs Espagnols d'origine, fréquentant l'université, étant fiancée à un « natif », Donia tomba du jour au lendemain dans l'irrégularité. Afin de lui permettre de récupérer un statut légal, l'organisation dans laquelle elle faisait du bénévolat depuis quelques années lui offrit un poste de travail. Cependant, dans cette circonstance particulière, la loi sur l'immigration ne permettait pas à Donia d'accéder à ce poste, puisqu'une résidence obtenue par contrat de travail devait provenir d'un des quatre secteurs d'emploi suivants : le domestique, le service, l'agriculture ou la construction. Malgré son diplôme en commerce et la possibilité d'un contrat de travail dans une organisation de défense de droits, Donia dut travailler pendant six mois comme femme de ménage à Malaga avant d'accéder au poste qu'on lui avait offert à Grenade. En plus d'être sujet à des changements imprévisibles pour les migrants, la loi est également contraignante vis-à-vis de l'accessibilité d'emploi. De son ton cynique, Donia termina cette histoire en m'expliquant : « je devais endurer... moi je m'en foutais en vérité... parce que c'est comme ça... qu'est-ce que tu vas faire? Tu va protester? Pfff... des fois il faut faire des choses pour en obtenir une autre, tu sais ce que je veux dire... Il faut le faire. C'est comme un autobus, tu dois le prendre. Regarde, je l'ai fait et je me suis tue. Le moins que tu puisses lutter ici c'est la loi de l'immigration. Se sont des lois qui s'imposent, *y te lo comes como es* (tu le prends comme ça vient). »

Ce type de politiques et les incertitudes qui l'accompagnent interfèrent dans le cours de vie des migrants que j'ai interrogés. En dépendant de ce statut légal, les migrants

voient leur vie en quelque sorte régie par le besoin de son obtention, qui demande souvent des moments d'attente et d'interruption. Parfois ces moments sont brefs, comme dans le cas de Donia. Parfois ils sont assez longs pour avoir un impact sur le long terme dans leur vie. Leur cheminement vers leur idéal de vie se voit donc rallongé, leurs objectifs repoussés et leurs rêves peuvent tomber en jachère.

Elyas : Bon j'ai perdu deux ou trois ans dans lesquels je ne pouvais pas travailler ni étudier... bon j'avais la *selectividad* (la sélection) mais comme je n'avais plus les papiers... ça n'a pas pu se faire. Alors en 2005 quand j'ai eu les papiers j'ai commencé à penser à travailler, et j'ai eu cette idée du commerce que tu connais... Alors tu préfères penser à autre chose non! Ne pas rester les deux mains croisées, quand tu as les papiers là tu peux travailler, tu peux avancer. Parce que j'ai été arrêté pendant ces deux ans, *lo he pasado mal* (ça a été difficile) dans ces deux années [sans papiers], je ne pouvais pas évoluer dans quoique ce soit parce qu'ils te demandent tes papiers pour... pour tout...

Il est courant de vivre dans l'irrégularité à Grenade, pour les jeunes étudiants comme pour les jeunes travailleurs. En plus d'avoir un impact direct sur leurs objectifs et dans leur cursus académique ou dans leur évolution professionnelle, cette situation peut avoir sur eux des conséquences psychologiques et affectives. C'est une source de stress quotidien. On me parla souvent d'anxiété et de peur de se trouver dans des lieux publics, lorsque des autorités (la police en l'occurrence) sont susceptibles d'être présentes. Bien que dans la réalité, un étudiant ayant perdu ses papiers soit peu susceptible d'être renvoyé dans son pays d'origine, l'absence de statut légal crée des incertitudes qui pèsent sur eux dans leurs activités de la vie courante. Selon Baya, « [l'étudiant] commence à s'isoler, il a peur de sortir de chez lui, et toutes les conséquences psychologiques qui viennent avec... il ne peut plus sortir du pays pour voir sa famille, et il ne veut pas nécessairement leur dire... tout ça quoi... » L'absence de documents bloque la possibilité de seulement visiter sa famille outre-mer. L'incertitude de savoir quand ils pourront planifier une visite

peut s'avérer très lourde. Dans de nombreuses discussions, on me commenta des expériences d'insomnie ou de déprime justifiées par ce problème concernant leur famille. Certains avaient passé jusqu'à six ans sans pouvoir aller à sa rencontre. Cela devient alors la priorité lorsque le statut se régularise enfin, lorsque c'est enfin possible de se rendre à eux.

Elyas : Alors quand j'ai eu les papiers j'ai commencé à penser à quoi faire... bon quand j'ai eu les papiers la première chose que j'ai fait c'était aller au Maroc. Le jour où j'ai eu la carte...

Emilie : Pour ne pas les avoir vus pendant tout ce temps?

Elyas : Normal... et ça c'était un grand problème dans mon cas, parce que... nous avons beaucoup de liens familiaux entre nous et bon, ça faisait presque trois ans que je n'étais pas allé au Maroc, pour voir la famille. Au début je ne voulais pas... je ne voulais pas les informer que je n'avais pas de papiers. La première année... mais... ils ont commencé à se demander, mes oncles, mes tantes, ma mère bien sur... parce que moi je suis venu régulier. Je n'avais pas ce problème à la base, j'étais venu avec la carte étudiante... et j'avais besoin d'y aller. Alors j'ai pris la carte et allé! Directement au Maroc. Parce que ici bon tu as les amis, mais aussi tu as besoin de cette partie, la famille, ton frère, l'autre frère, alors...

Lorsque les migrants ont obtenu leur documentation, s'ils n'avaient pas atteint leur objectif de départ, c'est-à-dire un diplôme ou un capital économique qu'ils considèrent suffisant, ils se voient dans l'obligation de poursuivre le processus de régulation pour demeurer en Espagne et tenter de se rapprocher de leurs aspirations. Ainsi, un bon nombre d'entre eux a fini par demeurer un moment assez long pour attendre la nationalité espagnole. L'obtention de la nationalité signifie avoir un statut sécurisant, offrant des possibilités qui étaient jusque là inaccessibles pour eux, grâce aux privilèges que procurent la citoyenneté espagnole et européenne. Parmi ces privilèges, on commente l'accessibilité de postes de travail réservés aux « nationaux », la possibilité de travailler dans un pays plus au nord et à celle de voyager sans contraintes.

Maintenant, après le changement en Lybie, en vérité je suis intéressé de changé de ville. Premièrement, je suis intéressé à avoir la porte de retour toujours ouverte. Ici en Europe. Tu sais pourquoi? Parce que maintenant, je ne sais pas... si j'ai un commerce, je n'en ai pas mais je ne sais pas si un jour il se pourrait que je puisse dans mon futur. C'est que ça me plait, le commerce. C'est pour ça que j'aimerais laisser la porte ouverte en Europe. J'aimerais... par exemple avoir la résidence permanente, et demeurer en Lybie. Et quand, admettons, je veux venir, je ne vais pas souffrir à demander et attendre le visa et tout ça... mais aussi, j'aimerais revenir pour avoir un travail, quoique ce soit... de relations extérieures, dans des entreprises espagnoles, par exemple, en droit... peu importe quoi.

Plusieurs demeurent donc en Espagne dans l'attente d'obtenir une résidence permanente ou la nationalité. Leur situation, où les conjonctures les obligent à stagner, participe à ce qu'ils acceptent des conditions de travail qu'ils considèrent plus ou moins précaires (un travail de nuit, un nombre d'heures consécutives élevées au travail, etc.). M'ayant souvent fait part de son envie de quitter l'Espagne dans deux ou trois ans, lorsqu'il aura obtenu la nationalité, Ismail me dit: « J'en ai assez de ces gens... Ou tu travailles sans arrêt et tu n'as pas de temps pour vivre ni faire quoique ce soit... ou tu ne travailles pas et tu t'ennuies, tu cherches à tuer le temps... (rires) Qu'est-ce que tu peux y faire? »

Tel que déjà mentionné, les lois de l'immigration en Espagne sont étroitement liées au marché de l'emploi et à la situation économique du pays. Étant donné la nature de la réglementation sur l'immigration en Espagne, même cette perspective demeure incertaine dans la tête des migrants. Il n'y a aucune indication claire qui puisse les assurer qu'ils obtiendront le statut qu'ils visent. Comme me le fit remarquer Donia, lorsqu'un gouvernement se fait élire, c'est la première chose à laquelle il « touche ». En temps de crise économique, on peut effectivement croire que les migrants ont raison de craindre que leur chance de se voir refuser une nationalité ou une résidence permanente ait

augmenté. Au tournant des élections nationales du 20 novembre 2011, le débat populaire dans les « milieux immigrants » étaient à savoir *si* et *comment* le gouvernement de droite de Rajoy allait changer la loi sur l'immigration s'il arrivait au pouvoir. Bien que le débat électoral télévisé n'ait pas abordé la question de l'immigration, l'une des premières actions du nouveau gouvernement, après son élection, fut effectivement de réduire *el arraigo social*, c'est-à-dire la possibilité d'obtenir la documentation avec preuve d'avoir passé au moins trois ans en Espagne. Cela signifie qu'un bon nombre d'immigrants « illégaux » sur le point d'être régularisés n'allait pouvoir l'être. Pour la cohorte des jeunes migrants à laquelle on s'intéresse ici, cette nouvelle alimenta le climat d'inquiétude que fait déjà peser la crise économique quant à leur situation. Sans être directement touché par ce changement de politique, ils pensent à leurs amis, leurs connaissances, parfois à eux-mêmes il y a de cela à peine quelques années...

C'est entre autres en étant confronté aux aspects institutionnels du pays d'accueil que certaines conditions préalables liées au projet de départ deviennent réalité pour plusieurs migrants. C'est dans le cas où la personne n'a pas nécessairement pu tenir ces conditions (avoir un contrat de travail sur une longue durée, terminer ou réussir ces études dans certains délais et selon certaines normes, etc.) que ceux-ci peuvent devenir de véritables obstacles. Les lois et les institutions peuvent offrir en retour quelques opportunités aux migrants, et c'est en fonction de celles-ci qu'ils font des choix. Inévitablement, ces situations dans lesquelles ils sont embarqués participent à former leur expérience. Cependant, nous retenons que ce n'est pas parce que ces conditions et opportunités relèvent d'aspects institutionnels et structurels qu'elles sont nécessairement prévisibles.

Marché de l'emploi

Tel que brièvement mentionné précédemment (voir chapitre 1), il existe un lien important entre le besoin de force de travail d'un pays et les flux migratoires ayant lieu dans ce pays. Considérant l'essor économique qu'a connu l'Espagne avant la crise économique et l'augmentation vertigineuse des entrées dans son territoire, le tout stoppé par la récession profonde qu'elle connaît en ce moment, il est incontournable de s'attarder aux changements opérés au niveau du marché du travail et son impact sur les jeunes migrants auxquels nous nous intéressons dans cette recherche.

Avant la crise économique en Espagne, lorsque l'on s'attardait à la question de l'insertion au marché de l'emploi en Espagne, on remarquait que, d'une part, il avait une capacité d'insertion des immigrants élevée. Parmi les immigrants y étant depuis plus de cinq ans, le taux de chômage de ceux-ci était similaire à celui des Espagnols dit *autóctonos* (originaires). D'autre part, la discrimination la plus flagrante et la plus permanente dans le temps, selon un article paru dans la revue *Panorama social* (Pérez García and Serrano Martínez 2008), se trouvait dans la difficulté d'accéder à des postes de travail de qualité. Les immigrants se retrouvent dans les catégories occupationnelles les plus basses (en termes de salaire, de condition de travail et de sécurité sociale) et n'arrivent pas, malgré le temps, à obtenir des postes demandant des qualifications plus élevées. Ainsi, plusieurs immigrants venus étudier et qui sont demeurés en Espagne se retrouvaient avec un problème de surqualification vis-à-vis du marché du travail qui leur est réellement accessible.

La crise économique a augmenté les difficultés à s'insérer dans le marché de l'emploi en général. Tel que mentionné précédemment, à la fois les jeunes et les immigrants sont parmi les couches de population les plus touchées par cette situation. En raison de la pénurie d'emplois, plusieurs Espagnols d'origine se tournent vers les secteurs d'emploi dont les besoins de main-d'œuvre avaient été comblés par les immigrants au cours des dernières décennies. Selon les discours que j'ai entendus, devant un poste d'emploi disponible, les jeunes migrants subissent les effets du favoritisme envers les personnes qui entrent par « contact ». Avec le déclin économique, il est de plus en plus difficile d'obtenir un emploi sous la base de la compétence. On engage la personne que l'on connaît, un ami, l'ami d'un ami, une belle-sœur, etc. Dans l'organisation dans laquelle j'ai été brièvement impliquée, qui offrait entre autre comme service une banque de données d'emplois, j'ai régulièrement entendu que « même les espagnols n'avaient pas d'emplois » en réponse à leur incapacité de venir en aide aux migrants cherchant du travail. Il existe un accord implicite voulant qu'il soit plus légitime de donner un emploi à un espagnol qu'à un « étranger ». Cela sans compter les secteurs où les postes sont explicitement réservés aux « nationaux », c'est-à-dire tous les services publics.

Selon différents témoignages que j'ai entendus, il semble que les employés étrangers soient sujets à diverses formes d'exploitation dans leur milieu de travail, à commencer par une charge de travail plus exigeante pour un même emploi. Ismail, un ami d'origine marocaine de 28 ans venu en Espagne il y a huit ans après avoir laisser tomber ses études à l'Université de Fès (Maroc), travaillait dans les *férias*, se rendant là où son employeur lui disait, au moment où il avait besoin de lui (en lui téléphonant la journée même), dans des conditions qu'il trouvait difficiles. Un jour, Ismail décida de ne

plus répondre aux appels de son employeur. Il m'expliqua : « Tu travailles, travailles, travailles toute la nuit, dans la chaleur, dans l'huile, dans les produits toxiques... c'est... et je travaille plus que les autres! Je fais mes choses, je fais ce que j'ai à faire et je me tais. Parce que c'est ça qui faut faire. » Mais si Ismail prit la décision de ne plus travailler dans ces conditions, c'est parce qu'il avait « la chance » d'avoir un emploi saisonnier un peu plus stable l'hiver dans un restaurant à la station de ski de la Sierra Nevada, situé à vingt minutes de la ville.

De plus, comme l'embauche se fait beaucoup par contact, il est souvent plus facile pour les jeunes migrants « arabes » de trouver un emploi dans leurs réseaux sociaux, donc d'avoir un employeur « arabe ». Selon les dires des migrants qui était en Espagne à travailler, comme Ismail, Saïd et Wassila, bien qu'il soit plus facile de trouver un emploi dans les réseaux issus des milieux investis par des musulmans et des arabes, ils m'ont tous mentionné qu'il leur semblait préférable de travailler pour un espagnol. Effectivement, il semble que la proximité et la connaissance de la situation des jeunes travailleurs étrangers permet aux employeurs de réduire les conditions de travail des gens qu'ils embauchent :

Wassila: Maintenant voici un autre problème. Si je vais... si je travaille pour un arabe, il va profiter de moi. Il ne va pas me donner la sécurité sociale, il ne va pas bien me payer. Ça m'est arrivé l'an passé. Je travaillais 15 heures et il me payait 20 euros par jour. Sans sécurité ni rien. C'était presque 15 heures, 20 euros.

Emilie: Il n'y a pas de contrat.

Wassila: Non. Presque un euro et des poussières de l'heure. Et s'il n'y a pas de travail il ne me donne rien. S'il y a du travail oui, si non, il n'y a pas d'argent. Pas de sécurité ni rien... pas seulement moi, quelques uns... j'ai plusieurs amies pour qui c'est comme moi. Alors...

Emilie: Et les arabes, tu veux dire... c'est surtout dans les boutiques?

Wassila: Oui, dans les bazares... par exemple j'avais une amie qui travaillait en Catalogne, à la Jonquera, à la frontière de la France, avec un homme de Marrakech, et elle était très contente avec lui. De la haute... comment dire... elle avait la journée complète, la sécurité et il la payait bien. Mille euros par mois. Un jour de congé et 10 heures par jour. Mais ici non.

En plus d'avoir de la difficulté à trouver un emploi qui correspond à des conditions de travail qu'ils considèrent satisfaisantes, conserver un emploi dans le long terme est aussi un défi. Ils doivent prendre au passage ce qui se présente à eux, à défaut de trouver quelque chose de mieux. Plusieurs vivent donc de ce qu'ils peuvent avec les petites opportunités de travail qu'ils trouvent ici et là.

Wassila : Comme les choses vont très mal, tu restes trois mois et ils te mettent dehors. Ils m'ont mise à la porte. Et cela dépend du temps de l'année, comme si c'est Noël, ou l'été... l'été se termine et ils te disent « bon »! J'ai travaillé dans un marché ambulant un mois, puis avec un homme Syrien aussi, puis presque cinq mois comme interne à prendre soin d'une femme âgée. Et maintenant qu'elle est décédée... je cherche encore.

Youri, étudiant Égyptien au doctorat, a dû travailler tout au long de son parcours scolaire : « Au commencement pour travailler, il y avait beaucoup de possibilités, maintenant il n'y en a plus. Maintenant je travaille payé jour pour jour... je n'ai plus de contrat. Je travaille juste pour compléter mes études, le matin. »

Tout semble se passer selon une suite d'évènements empêchant les jeunes migrants d'avancer professionnellement ou dans quelque milieu de travail situé à Grenade, à moins de circonstances particulières qui seraient hors-norme. L'ensemble de ces limites imposées n'avaient pas été prévues ni imaginées dans le parcours de plusieurs migrants. Alors ils se trouvent confrontés à leurs objectifs de départ, en quelque sorte

décus du résultat qu'ils constatent. Cela les oblige parfois à chercher de nouvelles avenues. On le voit par l'exemple de Bilal : « J'étais venu ici dans un but académique et professionnel... mais ici l'évolution du savoir ce n'est pas dans leur mentalité... tu ne peux pas évoluer intellectuellement et professionnellement... ils se maintiennent à un bas niveau et tente de sortir de toi ce que tu peux leur apporter... étrangement ce que j'ai développé ici, c'est mon côté artistique. » Effectivement, après son doctorat en archéologie, Bilal se concentra davantage sur ses talents de graphistes (écriture artistique arabe). Travailleur autonome, il donne des ateliers ici et là et prend une charge de cours à l'université de temps en temps. J'ai constaté que, que les migrants soient doctorants, étudiants, travailleurs dans des secteurs primaires, ils sont généralement dans des situations qu'ils considèrent comme étant temporaires. Ils sont à l'affût de la prochaine opportunité qui sera la meilleure pour eux. Cette opportunité tarde souvent à venir.

Retour au pays?

Pour les étrangers sans-emplois qui voudraient vivre dans leur pays d'origine durant la crise, entre autre parce que le coût de la vie est généralement plus bas, une absence en Espagne de plus de six mois au courant d'une année serait sujette à leur faire perdre leur permis de résidence. En 2011, un rapport publié par le *Real Instituto Elcano* note qu'environ 50% des Marocains en Espagne étaient sans emploi à ce moment. Le rapport propose aussi que ceux-là seraient plus enclins à retourner à leur pays d'origine si les normes d'immigration leur permettaient de retourner légalement en Espagne lorsque la situation économique le favoriserait. Cependant, tel que mentionné auparavant, le plan

de retour actuel et le règlement de la loi sur les étrangers propose un tel accord seulement si le migrant retourne à son pays pendant un minimum de trois ans avant de revenir en Espagne, un moment souvent considéré trop long pour les jeunes migrants. De plus, cette proposition apparaît comme étant risquée et trop incertaine, étant donné la nature changeante des lois d'immigration en Espagne. (González Enriquez 2011)

Pour plusieurs raisons, pour le moment l'optique de retourner au pays d'origine n'est souvent pas une option plus satisfaisante que de tolérer leur situation présente en Espagne, malgré les difficultés qu'ils rencontrent. Avec le contexte économique actuel, on pourrait penser que les plus enclins à quitter l'Espagne sont ceux n'ayant ni enfants ni travail fixe. Mais même ceux-là, du au processus de régulation et aux coûts qu'ils ont du payer lors de leur parcours comme immigrant, sont en quelque sorte encrés là, en attendant de recevoir la nationalité, par exemple, pour ensuite soit tenter d'aller au nord, soit retourner dans leur pays d'origine. La plupart des interlocuteurs n'avaient pas, à la base, l'idée de s'installer en Espagne à Grenade pour un aussi long moment. D'un point de vue plutôt distancié, Faizel qui est toujours étudiant, commente ce dont il semble témoin :

Personne ne veut rester ici toute sa vie, mais ils veulent un capital et ensuite soit ouvrir un commerce ou travailler au Maroc. Ça c'est 100% des gens. Je connais un homme qui a un commerce ici et qui vit de luxe, il a de l'argent... et même lui il pense tout le temps retourner au Maroc. Mais il y a des gens ici qui n'ont pas beaucoup de chance au Maroc. Mais ils sont venus ici et ils ont eu l'opportunité de travailler et ne veulent pas la perdre... parce qu'ici si tu as un bon travail tu as un bon salaire, comparativement au Maroc...

Il faut aussi souligner que pour les migrants provenant de la Lybie, de l'Égypte et de la Syrie, la situation d'instabilité politique actuelle provoquée par les révolutions du

printemps arabe les empêche en quelque sorte de projeter un meilleur avenir dans leur pays d'origine « pour le moment ». Cependant, de manière plus générale, on peut aussi noter que les migrants ne verraient de toute façon pas un meilleur avenir dans leur pays d'origine, en termes de gain économique et de capital social.

Oumar: En plus, si je termine ma thèse, qu'est-ce que je vais faire? Je vais retourner en Lybie? Qu'est-ce que je vais faire en Lybie? S'il ne me donne pas un bon travail. S'il ne... ils ne te valorisent pas. Tu dois chercher ton travail. Si ça t'intéresse, tu dois travailler dans n'importe quel lieu. Il se peut que ça n'ait rien à voir avec l'Espagnol. Mais tu auras de l'argent. Mais si, par exemple, je suis resté ici quatre ou cinq ans à étudier en espagnol, et je retourne en Lybie, et que je fais complètement un autre travail la vérité c'est que ça ne me plait pas du tout... j'aimerais continuer avec l'Espagnol, dans mon travail.

La question des assurances sociales, des services sociaux et des droits étaient souvent des facteurs nommés lorsque je demandais aux migrants pourquoi ils demeuraient en Espagne. Par exemple, Youri qui semblait plutôt attaché à l'Espagne, me dit :

Bon il y a des problèmes, des enjeux, tu me comprends il y a des problèmes mais je ne veux pas laisser l'Espagne parce qu'ils ont des problèmes tu vois... il y a de bonnes choses ici. Avant, dans les années avant, il y avait de bonnes choses, c'est un bon pays, ils m'ont aidé à trouver du travail... je le prends comme une aide de la part du gouvernement, il y a l'assurance sociale... et je suis étranger imagine-toi! Et ils m'aident! Alors pourquoi je vais m'en aller et dire qu'il n'y a rien ici... ils ont des problèmes en ce moment tu vois...

Pour les Marocains la situation est différente en ce que leur pays d'origine est en pleine croissance économique et que l'État améliore sa figure sur la scène nationale et internationale en ce qui a trait aux droits et aux politiques sociales. Néanmoins, l'idée d'un retour au pays d'origine est souvent perçue comme un échec potentiel si l'on ne revient pas avec un capital économique considérable ou bien un diplôme universitaire.

Leur discours laisse pressentir une forme de honte lorsque l'on parle de cette éventualité.

C'est en quelque sorte, la dernière avenue à prendre.

Ismail : La dernière fois que je suis allé au Maroc mes parents ont insisté beaucoup pour que je reste... un peu plus et mon père me forçait à rester. Il voit à la télé que les choses ne vont pas bien alors c'est normal... Mais je ne veux pas. J'ai mon orgueil. Passer autant de temps en dehors et revenir avec rien? Je ne peux pas. Évidemment... venir ici pourquoi. Il faut parvenir à quelque chose non? Alors... Même si les choses vont très mal j'ai encore espoirs. Et puis quoi... je me réveille encore en vie, j'ai mes jambes et mes bras, j'ai un travail fixe à la Sierra Nevada... je mange bien. Je vis alors quoi... c'est ça l'important non...

Bien que certains d'entre eux ressentent une pression familiale pour un retour éminent, l'investissement émotionnel, de temps, d'efforts, les périodes de souffrance dues à l'éloignement de la famille, la solitude vécue et l'indépendance acquise sont autant de facteurs qui freinent les jeunes migrants dans cette idée. Cet investissement est difficile à abandonner et l'espérance de voir les choses s'améliorer demeure :

Elyas : [...] il y a des possibilités même si nous sommes dans une époque de crise mais en même temps chacun a la chance qu'il a dans la vie... chacun... mais... c'est sur que la première chose que j'essaie de m'implanter dans la tête c'est chercher un travail, c'est sur que tu peux en trouver ou ne pas en trouver mais si tu cherches et tu cherches et tu cherches je suis convaincu que... quelque chose tombera, si Dieu le veut.

Youri : Je termine [ma thèse] dans deux ou trois mois. Pour continuer en Espagne, si Dieu le veut, si je peux rester, ça me plairait, tu comprends. Je veux travailler comme professeur. Je ne veux pas travailler dans un restaurant tu me comprends... J'aurai un doctorat, si Dieu le veut, mais si je l'ai, je veux travailler à l'Université. Si j'en ai l'opportunité! Si Dieu le veut! Si j'ai le doctorat!

Dans leur discours, plusieurs des jeunes migrants, en Espagne depuis six à treize années, parlent « d'avancer » ou de « stagner » dans leur vie. Ils ressentent un besoin de « faire quelque chose », de « parvenir à quelque chose ». Ils semblent être dans une quête

qui souvent ne leur donne pas satisfaction et dans laquelle ils se sentent continuellement bloqués. La notion de « temps » dans leur discours est intéressante. La première fois que j'ai rencontré Bilal, il me demanda pourquoi j'avais choisi de venir à Grenade. Étant un homme très calme, à l'écoute et sensible aux états des autres, je me suis directement ouverte à lui sur l'état d'esprit que j'avais à ce moment précis. Je lui ai répondu quelque chose comme « tu sais, en fait, je me sens comme si je devrais être ailleurs en ce moment ». Il me regarda d'un air à la fois amusé et empathique, me répondit : « ça fait onze ans que j'ai ce sentiment ».

Baya : On a un peu tous cette impression d'avoir perdu ses années... enfin c'est mon cas. Les années passent, chaque jours sont pareils, et un jour on se réveille et on se rappelle pourquoi on était venu. Pour les études. Mais il est déjà tard. Je regarde en arrière et je me demande un peu ce qu'on a fait de ces années. Je m'en suis rendu compte la dernière fois que je suis allée dans ma famille au Maroc. Mes cousines parlaient d'enfants, de couche, de pédiatre, etc. Je me suis sentie dépassée. Pour la première fois je sentais que j'étais dépassée. Et ça été dur... ça m'a frappé.

Effectivement, lorsque certains migrants se comparent à leur entourage à l'extérieur de Grenade, leurs frères, leurs sœurs, leurs amis, ou encore à leurs anciens amis de Grenade qui sont partis dans d'autres pays, ils semblent exprimer quelques formes de regrets. Pour eux, ces personnes ont accompli des choses auxquelles ils n'ont pas encore eues accès.

Il n'en demeure pas moins que les migrants font preuve de créativité devant les barrières qu'ils rencontrent, comme je l'ai démontré par l'exemple de Bilal, qui s'est investi dans des activités artistiques. Elyas, après avoir obtenu sa documentation, avait ouvert un commerce. Cependant la crise économique est venue réduire les possibilités encore plus qu'elles ne l'étaient. Ainsi les jeunes migrants semblent inévitablement devoir laisser tomber quelques aspirations ou rêves. Bilal : « Quand tu es jeune tu veux

que tout soit très droit. Je voyais les choses très clairement, je savais ce que je voulais. Mais en vieillissant, la vie ne te donne pas nécessairement ce que tu attendais... tu laisses passer des choses, tu deviens moins rigide. » Les migrants changent donc leurs « plans » au mieux de leurs possibilités.

Elyas : Tu ne sais jamais ce qui va se passer tu ne sais même pas dans deux heures d'ici ce qui pourrait se passer. Et alors souvent tu as des plans et essaie d'avoir des plans et... il sort autre chose totalement différent tu comprends... des choses qui vont changer ta vie ou... pour le bien, pas pour le pire! Ou dans les deux sens, et c'est comme ça...

Conclusion

Dans ce chapitre, j'ai exposé une série d'événements et de difficultés rencontrés par les jeunes migrants, leurs impacts dans leur processus migratoire et dans leur vie depuis leur arrivée en Espagne jusqu'à aujourd'hui. Nous avons vu comment les politiques nationales concernant la régulation, les structures institutionnelles, les conjonctures économiques, le changement dans le style de vie et les propres attentes des migrants pouvaient constituer des situations désavantageuses pour eux. On peut y voir dans quel monde rempli d'incertitudes ils tentent de faire les meilleurs choix pour leur avenir.

Dans la revue de littérature présentée auparavant, nous avons vu que l'indépendance pouvait être interprétée comme un critère de passage entre la jeunesse et l'âge adulte (Hockey et James 1993). Les interlocuteurs de cette recherche subvenaient presque tous à leurs besoins eux-mêmes. Pourtant, ils se considèrent toujours en recherche d'un devenir meilleur. Si l'on s'en tient au commentaire d'Ismail, si

l'important est de « vivre bien », « avoir deux bras et deux jambes », alors qu'elle est cette « trajectoire idéale » de laquelle ils se seraient éloignés et à laquelle ils aspirent? D'où vient l'impression de ne pas avoir suffisamment « avancé »? Dans le chapitre suivant je tenterai entre autres de répondre à cette question en explorant leurs processus identificatoires depuis leur arrivée à Grenade, ainsi que leur manière de réévaluer leurs valeurs et leurs aspirations. Nous verrons que leur idée de la famille est au cœur de leurs préoccupations. Nous verrons aussi que l'aspect idéologique lié à la famille est à mettre en relation avec leurs identités musulmane et « arabe » et que ces identités font contraste avec leur situation actuelle et dans la société à laquelle ils participent en Espagne.

Chapitre 5

Vivre à Grenade, de la construction identitaire aux aspirations

Aprendes a evaluar las cosas e intentas de ver lo positivo. Creces en muchos aspectos, conoces gente, y miras a tus propias cosas. Entonces empiezas a valorarlas... empiezas a valorar ciertas cosas que no dabas importancia antes. (...) Vuelves a tu familia, vuelves a tu religión³ -Elyas

Eres Moro (tu es un Maure)

L'existence d'un peuple arabe divisé en nations fait partie de l'imaginaire des migrants dans le contexte de Grenade, et est probablement renforcé par ledit printemps des révolutions arabes. Lors de mon séjour en Espagne, j'assistais aux rassemblements quasi hebdomadaires d'un collectif Syrien. Ces rencontres avaient entre autre pour but de démontrer son soutien à la révolution du peuple à la société Espagnole, à leurs pairs en Syrie et à leurs pairs syriens ailleurs à l'étranger. Quelques personnes étaient chargées de prendre des photos et des vidéos que l'on divulguait par Facebook pour rendre l'action visible, et dénoncer la violence vécue du à la dictature du président Bachar Al-Assad. Dans ces rassemblements, il y avait une majorité de Syriens, mais quelques Marocaines (des épouses et des amies de Syriennes et Syriens) participaient aussi sur des bases

³ Traduction : « Tu apprends à évaluer les choses et essaies de voir le positif. Tu grandis sur plusieurs plans, connais beaucoup de gens, et tu regardes à tes propres choses. Alors tu commences à les valoriser. Tu valorises des choses auxquelles tu ne donnais pas autant d'importance avant. Tu reviens à ta famille, tu reviens à ta religion. »

régulières aux manifestations et aux rassemblements. À un moment lors de mon séjour, des contacts se sont créés entre le collectif syrien et des individus provenant d'autres pays touchés par les révolutions. Une diversité de gens d'origines nationales différentes se joignit aux manifestations. Alors qu'au départ on scandait « Solidarité avec le peuple syrien! », à partir de ce moment on scandait « Solidarité avec le peuple syrien! Solidarité avec le peuple égyptien! Solidarité avec le peuple yéménite! Solidarité avec le peuple libyen! » et ainsi de suite, pour finir avec « Solidarité avec le peuple arabe! ». Les participants étaient de tous âges, et plusieurs familles y compris leurs enfants en âge de marcher étaient de la partie. Quelques rares étudiants espagnols d'origine impliqués dans le mouvement du *15 de Mayo* (les Indignés) ou quelques rares étudiants européens, qui étaient en fait des amis des organisateurs, participaient à ces activités. Lors des marches, j'avais tendance à me tenir légèrement à l'écart, bien que quelques-uns des membres du collectif fussent mes amis. C'est-à-dire que je participais activement en chantant et en criant, mais j'étais souvent à la queue ou légèrement en périphérie du groupe. Je me sentais comme l'étrangère parmi les étrangers. Dans l'ensemble, les participants communiquaient entre eux en arabe et les chansons utilisées par les manifestants étaient aussi arabophones. La plupart des slogans étaient en espagnol.

En donnant en exemple les études de Torresan (2007) et Olwig (1999, 2007), nous avons vu qu'en contexte migratoire la classe doit être réinterprétée en fonction des normes de la société d'accueil et que la relation historique préétablie entre le milieu d'origine et le lieu de destination participe à former les catégories auxquelles les migrants sont associés. Il a également été mentionné qu'un fort attachement à certaines valeurs du milieu d'origine du migrant, dans ce cas-ci associé à des valeurs de l'Islam, étaient

susceptibles de faire émerger de nouveaux arrangements culturels, de nouvelles formes de cultures hybrides. Dans cette section, nous verrons que la dynamique entre ces catégories préétablies et la manière dont les migrants reforment leurs identifications est intéressante dans le contexte de Grenade, particulièrement lorsque les migrants viennent de pays considérés « arabes ».

En termes symboliques, la société Andalouse, selon Rosón Lorente (2008), a pour antagoniste *el moro*, de son appellation commune en Espagne. Il s'agit d'une catégorie qui se situe dans une opposition entre l'Espagnol « *autóctono* » (autochtone) et ceux qui viennent de l'extérieur. Celui qui se fait appeler *moro*, ce peut être le Maghrébin, l'Arabe chrétien, le Turque musulman... Ce n'est pas l'Européen, l'Est-Européen, ni l'Espagnol musulman (que l'on considère « converti »). Ce n'est pas non plus l'Est-Asiatique, le Sud-Américain ou l'Africain « noir ». Dans l'Espagne contemporaine, suite à la vague d'immigration fulgurante et l'entrée d'une diversité de gens de partout, le *moro* est un peu devenu cet autre que l'on connaît de par l'histoire. Il a de fortes connotations, d'abord de par l'histoire de la conquête du sud de l'Espagne par la civilisation arabe. Il renvoie également à l'utilisation des troupes armées marocaine dans le sud de l'Espagne par le dictateur fasciste Franco. Il fut finalement renforcé par la vague fulgurante d'immigration maghrébine connue depuis 1986, particulièrement située en Andalousie. Dans sa définition originale, le terme *moro* signifie à la fois « du nord de l'Afrique », « Arabe musulman » et désigne la population qui habitait *Al-Andalus*, à l'époque où l'Andalousie était sous le pouvoir de la civilisation arabe. L'expression « *haber moro en la costa* » (littéralement « il y a des maures sur la côte ») signifie « être en présence de quelqu'un à qui l'on ne peut faire confiance ». Il sous-entend une peur de l'invasion et a

une relation épistémologique avec l'idée d'ennemi (WordReference 2012). Aujourd'hui, une série de préjugés entoure donc cette appellation et rend floue la distinction entre une identité musulmane, arabe, ou simplement étrangère.

Dans les journaux et les médias, il est hebdomadaire et parfois quasi-quotidien de voir un article présentant l'arrivée de *pateras* (bateau) débarquant avec des gens provenant du continent africain, en provenance du Maroc. Les médias dépeignent des personnes affamées, souffrant d'hypothermie, blessées, etc. On relate systématiquement le nombre de femmes et d'enfants. Les photos présentent des membres de la Croix-Rouge, le plus souvent d'apparence espagnole, venant « au secours » de ceux que l'on appelle systématiquement des « immigrants » et arrivant le plus souvent des côtes du Maghreb. Cette image des immigrants comme personnes nécessitantes est également fortement véhiculée en Espagne.

Selon plusieurs auteurs, il apparaît que l'identification religieuse et ethnique crée une stigmatisation spécifique aux migrants « arabo-musulmans » qui proviendrait à la fois de sensibilités historiques propres à l'Andalousie, des flux migratoires contemporains et des discours et représentations médiatiques découlant des événements internationaux (Rosón Lorente 2008, Dietz and El-Shohomoumi 2011). Selon l'auteur Rosón Lorente (2008), un renforcement extrême d'une stigmatisation à caractère essentialiste du monde musulman a eu lieu suite aux attentats terroristes médiatisés à partir des événements du 11 septembre 2001. Depuis, une association s'est faite entre lesdits « terroristes » et les immigrants considérés *moros* en Espagne (qui peuvent être en fin de compte des voisins, connaissances ou collègues de longue date). Ces

représentations médiatiques ont alimenté la vision déjà présente des immigrants maghrébins comme étant « pauvres, analphabètes, querelleurs, machistes, intransigeants, fanatiques religieux, etc. » (Tarrés Chamorro 1999), et venus illégalement.

Dans le même sens que l'auteur Rosón Lorente (2008), on pourrait donc penser que les jeunes migrants que j'ai interrogé pourraient être confrontés à la fois à une xénophobie anti-immigrante et à une islamophobie croissante ancrée historiquement de chez une faction de la population, lesquelles se retrouvent dans les langages populaires et les représentations médiatiques. Baya, Marocaine de 30 ans qui est arrivée en Espagne en 2000, me fit part de cette impression : « Moi ce que je peux te dire c'est qu'à partir du 11 septembre, les choses ont changé [...] Y'a eu un rejet, vis-à-vis des étudiants marocains, vis-à-vis des étudiants arabes, musulmans... car tout ça ils le mélangent... ». Ce sentiment de rejet, voire de marginalisation, peut faire partie de leur expérience de tous les jours à Grenade. Oumar, mon ami libyen, le commenta ainsi: « À moi cela m'arrive souvent, quand je marche dans la rue, si je rencontre quelqu'un, dès la première fois, dès le premier instant, ils disent « oh, *Moro!* ». [...] C'est le premier mot. Pourquoi ils ne disent pas, par exemple, arabe? S'ils nous appellent ainsi parce qu'on est *morenos* (couleur de peau foncée), pourquoi ils ne le disent pas aux Espagnols *morenos*? Il y en a beaucoup! ». Elyas m'exprima quant à lui que : « tu le vois aussi dans plusieurs aspects... au niveau général, tu peux le voir dans la rue, comment la police traite... comment à moi ils m'ont traité, même si ce n'était que quelques fois mais... par exemple ils vont te demander ta carte d'identité, mais plusieurs fois dans la rue tu vois plusieurs images de

racisme. Des gens, ou de la police, ou de qui que ce soit. D'un vendeur dans une boutique jusqu'à n'importe qui... ».

Fatima, une étudiante ayant passé toute son enfance en Espagne, qui pourtant me dit dans un premier temps se sentir plus espagnole que marocaine, m'affirma ensuite projeter son avenir davantage au Maroc si elle y trouvait des opportunités valables. Il semble qu'elle n'échappe tout de même pas à certains traitements. Fatima porte le voile par conviction religieuse : « Le fait qu'il y ait beaucoup de Musulmans à Grenade n'est pas quelque chose qui te laisse tranquille... comment dire... spirituellement ici... il peut toujours arriver quelque chose... tu passes à un bureau... quelqu'un te regarde dans la rue, il te regarde drôlement... tu me comprends, seulement les regards te laissent [mal] parfois... par exemple tu te rends compte que quelqu'un te parle ou te regarde d'une mauvaise manière ». La perspective d'échapper à ces expériences en allant vivre dans un pays « musulman » est commune à d'autres migrants. Après un voyage pour visiter sa famille au Maroc, Saïd me commenta qu'au moins au Maroc, il était avec « des gens comme lui » : « là-bas il n'y a pas d'histoire de se faire traiter de *Moros* ». L'expérience de ces formes d'hostilité provenant de la société d'accueil pourrait sans doute rebuter certains migrants à s'y projeter à long terme.

La visibilité de l'appartenance religieuse à l'Islam semble rendre l'expérience de marginalisation plus prononcée, particulièrement pour les femmes ayant choisi de porter le voile. Baya, qui me raconta avoir porté le voile pendant un an à Grenade, m'expliqua comment ce choix lui avait fait vivre un nouveau type de discrimination. Elle me raconta comment on lui parlait « comme à une illettrée », de l'impression d'être perçue comme étant « retardée ». Wassila, une amie marocaine qui vivait en Espagne depuis 8 ans avait

plusieurs histoires de confrontations dues à la visibilité qu'impose le port du voile : « Il y a des racistes. Il y a des gens qui n'aiment pas les Arabes... ils nous appellent *Moros*. Ici à Grenade. [...] Un jour, j'étais dans la rue, j'allais vers ma maison, je terminais le travail et j'allais chez moi. Un homme est passé en voiture et m'a crié : « va-t'en à ton pays ou enlève ton voile, *Mora!* » ». Par d'autres exemples, on remarque que Wassila n'attribue pas forcément ce genre d'évènement à une « société espagnole » en soi, ce qui vient nuancer le propos :

Moi... je n'en fais pas de cas. Par exemple, l'an passé en été, j'étais sur la Gran Via. Une femme passe et me dit : « tu n'as pas chaud? ». J'ai dit : « non »... elle me dit : « pourquoi tu le mets ? Tu es jeune, belle », et je ne sais quoi... et une Sœur est passée. Avec les vêtements et tout. J'ai dit : « regarde, pourquoi tu ne parles pas avec elle? Elle a un voile, et des vêtements plus épais! Pourquoi tu ne parles pas avec elle? » Elle a dit : « bon... je te respecte, c'est votre culture... ». Moi j'ai pensé : « alors tais-toi! ». J'imagine que si je vais en France j'aurai beaucoup de problèmes. Il y a des gens qui traitent mal ceux qui ont le voile là-bas. Il me semble que les filles avec le voile sont interdites dans les universités. Ici non. (...)

Lors de mon séjour, j'assistais chaque vendredi au repas de la *Mezquita Mayor* (grande mosquée). Après la prière de l'après-midi, j'allais régulièrement prendre le thé avec un groupe de quelques étudiantes. Notre habitude était de nous rendre à une des nombreuses *teterías* (salons de thé) situées dans le quartier Albaicín, près des bazars de style « orientaux ». Ces lieux donnaient l'avantage d'avoir une certaine intimité puisqu'ils offrent généralement des coins un peu isolés situés à l'étage, où les filles se sentaient plus libres d'aborder tous les sujets. Un certain après-midi, elles choisirent exceptionnellement une terrasse extérieure de type touristique, donnant une vue panoramique splendide sur le château de l'Alhambra. Lorsque le temps est ensoleillé comme ce jour-là, cette partie de la colline de l'Albaicín (où se situe également la

Mezquita Mayor) offre un spectacle particulièrement magnifique où cette beauté architecturale est surmontée par les montagnes enneigées de la Sierra Nevada en arrière-plan.

Nous étions quatre étudiantes entre vingt et trente ans. Nous étions tranquilles, nous discussions, rions, prenant ici et là des photos. Un couple d'origine française venu de visite qui était installé à une table près de nous s'approcha et proposa de prendre une photo de nous toutes, pour nous. L'homme du couple demanda ensuite à l'une d'entre elle de les prendre eux-mêmes en photo. Un court moment après avoir repris nos places, une copine et moi nous aperçûmes que les deux Français continuaient discrètement leur séance photo, en les prenant elles comme modèles, sans notre accord et à la volée. De mon point de vue, je jugeai le geste à la fois hypocrite et naïf. Mon amie se tourna vers l'une d'entre nous et lui demanda à voix basse si elle avait bien vu la scène, comme elle. Sans se révolter ouvertement, elles se regardèrent, complices, et dirent presque en chœur d'un ton indigné : « *asi son los Europeos...* » (voilà comment sont les Européens). À ce moment, j'ai pensé que cette visibilité « culturelle » pouvait leur faire vivre d'autres formes de marginalisation, dans ce cas-ci traduite par une exotisation des « femmes voilées » encouragée par l'industrie du tourisme et le style « mille et une nuits » qu'on y retrouve. Néanmoins, ce qui m'intéresse surtout, c'est la manière dont en retour mes amis attribuèrent immédiatement le comportement de ce couple à leur appartenance européenne.

Les diverses formes de discrimination, de marginalisation et de stigmatisation participent à encourager les jeunes migrants à affirmer une appartenance au « monde arabe », les invitent à s'associer à une « culture arabe », qui s'exprime en opposition à

« la culture dominante ». Bilal m'a souvent commenté, lors d'échanges informels, sa frustration quant à la nécessité éventuelle d'obtenir une nationalité européenne, qu'il voyait comme un délaissement de son appartenance au « monde arabe ». « C'est parce que je suis arabe que je suis autant limité », me dit-il. Voici le point de vue d'Oumar exprimé lors d'une entrevue :

Ils nous appellent moros... mais c'est vrai que ça m'intéresse de dire que je suis Arabe. Mais... premièrement je suis Musulman. Numéro un, Musulman. Je sais pas, je m'en fous du pays. Deuxièmement, Arabe, troisièmement, Libyen. Je n'aime pas qu'on m'appelle Algérien, ni Tunisien, ni Marocain, ni Égyptien. Je suis Libyen. Je suis Libyen, Arabe... hum, non... je suis Musulman, Arabe, puis Libyen. Comme ça c'est mieux.

Dans cet exemple, Oumar exprime sa propre spécificité à Grenade : être Libyen. Il y a peu de Libyens à Grenade. La nationalité est effectivement importante dans la définition que les migrants se donnent d'eux-mêmes. Bien entendu, on sait que les réalités, l'histoire et les coutumes de leur milieu d'origine sont évidemment distinctes entre autres en fonction du pays, et que l'homogénéisation que proposent les identifications « Arabe » ou « Moro » ne reflète pas ce niveau de spécificité et la variété que contient le « monde arabe ». D'autre part, pour Oumar, c'est son appartenance idéologique qui prime sur le reste de ses identités. Je dirais que l'aspect idéologique, l'identification à l'Islam, est mis en avant de manière généralisée parmi les jeunes migrants arabes musulmans que j'ai connus à Grenade. Cependant, pour utiliser les propres termes d'Oumar, il demeure « intéressant » de prôner une identité arabe. Ce que je lis également dans le discours d'Oumar, c'est une volonté d'autodéterminer ses appartenances, d'autoformuler ses valeurs et ses spécificités vis-à-vis de la société qu'il habite.

Par ailleurs, j'ai pu constater que les jeunes migrants désignaient les Espagnols comme étant distincts d'eux. Souvent, au lieu de dire « les Espagnols », ils disaient « ellos » (eux) ou « esa gente » (ces gens). Car si les « Arabes » sont ethnicisés ou racialisés, ces jeunes migrants ne manquaient pas de caractériser les Espagnols, les Européens ou les Chrétiens en retour, dans des discours s'apparentant à un essentialisme culturel. J'ai souvent entendu des phrases telles que « je sais comment sont ces gens », « je connais bien ces gens », « je suis tanné d'eux », etc. Toujours lors de l'entrevue avec Oumar, alors que je lui demandai ce que signifiait être Arabe à Grenade, il compara les deux « cultures » à de l'eau et de l'huile. « L'eau et l'huile ne se mélangent pas ensemble », me dit-il. « Je pense qu'ils veulent séparer le peuple espagnol et le peuple arabe. (...) Vivre avec un Chrétien je peux, mais m'intégrer, cela voudrait dire que je fais comme toi et toi tu fais comme moi. On ne peut pas s'intégrer. »

Cela me remémora qu'avant d'arriver à Grenade, lors d'un court séjour en Belgique, une amie à moi m'avait présenté son copain qui était d'origine marocaine. Il vivait à Bruxelles depuis neuf ans, et je me rappelai que nous avions eu une conversation sur ses appartenances. Il me dit se sentir un peu Belge, depuis le temps qu'il vivait en Belgique. Peut-être était-il une exception, ou peut-être son discours aurait été différent s'il n'avait pas été en présence d'une belge (mon amie). Il faut dire qu'à Grenade je n'ai jamais entendu un discours semblable. Plutôt, les migrants pourraient dire « pour ma famille je suis devenu un peu Européen », ou encore qu'ils sont devenus plus « modernes ».

Dans les exemples précédents, on peut remarquer comment les discours exposent deux cultures opposées exprimées dans des dichotomies Arabes/Européens,

Chrétiens/Musulmans, Espagnoles/*Moros*. C'est aussi dans les pratiques culturelles et religieuses du quotidien que prennent forme un « nous » et un « eux » qui se présentent comme étant radicalement antagonistes. Les exemples les plus apparents et les plus relatés sont ceux de la consommation d'alcool et de porc. Du point de vue de l'islam, ce sont des pratiques *haram* (interdites), considérées mauvaises, relatives à *Shaytan* (Satan). Les migrants vivent dans une région où le porc est la viande la plus présente, comme on me le commenta, elle est presque sacralisée. Ceux qui ont visité l'Espagne auront probablement le souvenir de bars ou de marchés dans lesquels on trouve accrochée au plafond une rangée de jambons séchés odorants. Aussi, il existe une culture de fête liée à l'alcool qui est particulièrement visible, chez les jeunes comme chez les plus vieux, et boire de l'alcool en grande quantité dans des réunions familiales est commun. De plus Grenade est la ville en Andalousie qui contient le plus de bars et discothèques. Parmi les étudiants il existe cette coutume nommée « *botellón* », qui consiste en des rassemblements sporadiques où un grand nombre de personnes se rencontrent dans une rue donnée pour boire à s'en rendre ivre et ainsi « socialiser ». Bref, ils vivent dans une ambiance où le porc comme la consommation excessive d'alcool sont très visibles. D'après leurs dires, aucun des jeunes migrants que j'ai personnellement connus ne consommait de l'alcool ou du porc au moment où j'y étais. Plusieurs avaient déjà « tenté l'expérience », soit peu de fois, soit dans une partie de leur vie qu'ils considèrent maintenant comme « une phase », une brève époque.

Outre les expériences qui différencient les migrants « arabes » musulmans du reste de la société, des expériences perçues positivement de leur part viennent nuancer leur discours quant à leur perception de la société d'accueil. En fait, cette marginalisation

apparente n'est qu'un pendant de leurs réalités, et le discours essentialisant décrit auparavant s'entremêlent avec un contre-discours qui le relativise et qui s'exprime le plus souvent en termes manichéens.

Elyas : Mais je n'aime pas généraliser. Parce que j'ai eu des amis, et j'ai connu des gens, et je sais qu'il y a des *fallos* (erreurs) dans tout ; il y a des Marocains mauvais, des bons Marocains, même chose pour les Espagnols, il y a... par exemple... regarde la femme espagnole qui vit en haut c'est une... des meilleures personnes que j'ai rencontrées dans ma vie... je te parle sérieusement... alors, il y a de tout. Bons gens, mauvais gens, tu ne peux pas généraliser et je n'aime pas ça. Il y en a qui disent que les Espagnols sont d'une manière et les marocains d'une manière et... je n'aime pas généraliser, j'ai des amis et... je ne peux pas dire le contraire. Comme ce que je t'ai conté, l'histoire de l'homme qui m'a aidé... comment je vais dire que tous les espagnols sont racistes?

Effectivement Elyas avait reçu sa documentation grâce à un Espagnol qu'il côtoyait lorsqu'il allait regarder le football régulièrement dans un bar près de chez lui il y a quelques années. En discutant de choses et d'autres, celui-ci avait demandé à Elyas de lui « raconter son histoire ». Sympathique à sa situation et étant propriétaire d'une entreprise, l'homme lui avait ensuite proposé de lui faire une offre de travail, document nécessaire à la régularisation d'Elyas. C'est un souvenir fort en émotion pour le jeune homme qui se demande parfois ce qui serait advenu de lui s'il n'avait pas eu cette aide. Le discours d'Oumar s'apparente à celui d'Elyas, bien qu'il m'ait dit avoir eu peu de relations avec des Espagnols.

C'est vrai que je ne me suis pas mélangé beaucoup avec eux. (...) Donc la vérité c'est que je ne peux pas... bon si j'ai le droit de les juger. Tu ne peux pas dire qu'ils sont tous méchants. Parce que ça va être très mauvais... et j'aurais des mauvaises idées, des mauvaises pensées, et des mauvaises expériences. Parce que... il y a des espagnols qui sont bons. Et il y a des espagnols mauvais. Pourquoi je te l'explique comme ça... parce que je suis Libyen, de Libye, et que je connais plus les libyens que les Espagnols. En Libye il y a des bons gens et de mauvais gens. Alors c'est normal... dans tous les pays ce serait pareil. Qu'on dise ce que l'on veut, même s'ils sont tous musulmans, ça oui, mais il y a des

bons gens et de mauvais gens. On le répète, deux doigts qui sont sur la même main... mais ils sont différents... chacun avec sa force, chacun avec sa taille.

Wissem me témoigna quant à lui une histoire illustrant la dichotomie sous-jacente à l'appartenance religieuse et qui se réfère à la manière dont elle peut être vécue dans le contexte de Grenade. Malgré les divisions que ces appartenances peuvent créer, Wissem ne percevait pas cette situation comme un réel problème vis-à-vis de son expérience à Grenade :

Je te donne un exemple... il y en a un dans ma classe qui est Catholique. Et moi je suis musulman. Il a fait une présentation sur les religions. Il avait mis une photo de Mohammed. Mais nous nous n'avons pas de photo de Mohammed! On n'a pas de photo de lui. Et moi je lui ai dit qu'on n'avait pas de photo de lui... et on n'a pas de photo de Jésus non plus! Bon eux ils mettent une photo d'un homme et ils disent que c'est Jésus et donc moi je dis oui... c'est ça, c'est Jésus... (il rit). Mais moi je ne rentre pas là-dedans, mais je lui ai fait le commentaire. Et alors je lui ai seulement dit que lui ce n'était pas Mohammed, et nous avons commencé à avoir... comme des frictions, parce que je l'avais interrompu dans son exposition. Alors depuis le premier moment... je crois qu'on n'a jamais parlé ensemble. Il se tient tout le temps loin de nous. Alors jamais il ne nous a parlé. Trois ans dans la même classe sans se parler. On est que trente dans notre classe... c'est que je crois que... en ce qui concerne la religion... je crois qu'il est très catholique et pratiquant, je ne sais trop *lo que le pasa* (ce qui lui passe par la tête). Alors on est restés comme ça, sans rien, sans un mot, moi je sais ce que j'ai à faire, lui sait ce qu'il a à faire, alors, il n'y a pas eu de problème mais... c'est mieux qu'on ne se parle pas. Lui a son opinion, moi la mienne, c'est tout. C'est la seule chose qui s'est passée à notre école... après cinq ans, on n'a jamais vu de racisme... ce sont de très bons gens les Espagnols.

Malgré les différences entre les migrants quant au niveau de proximité relationnelle qu'ils ont ou ont eu avec des espagnols « autochtones » qui sont originaires de Grenade, le discours présentant une séparation « culturelle » est présent et est le plus souvent suivi d'un contre-discours. Prenons maintenant l'exemple de Donia, qui est

mariée à un homme d'origine grenadine depuis quelques années. Donia eut plusieurs difficultés à se faire accepter par les familles et les amis de son mari depuis le début de leur relation. Ces difficultés étaient dues à quelques préjugés, mentionnées auparavant, présents dans la société espagnole.

Quand j'ai commencé à sortir en couple officiel avec mon amoureux qui est maintenant mon mari, tous les amis ont commencé à s'éloigner... j'étais dans son entourage. Quand on était seulement amis c'était pas grave, mais lorsque nous avons dit que nous étions ensemble et qu'on sortait ensemble et tout, les gens ont commencé à s'éloigner. Le classique. Ils lui disaient : « c'est qu'elle veut les papiers », « c'est parce que tu as ceci et cela », le classique. J'ai eu des problèmes avec ses parents. Ils ont dit que j'allais tomber enceinte, et que j'allais le piller. Le classique. C'est que moi je viens juste pour piller, pour obtenir des choses! Je ne sais pas! Pour avoir les papiers ou pour avoir autre chose. Mais pour l'amour, ça n'existe pas! Mais le reste oui. Jusqu'à un certain point où je ne voulais même plus de relations avec les Espagnols. Parce que... je me suis mise sur la défensive. Pour me défendre. (...) Alors j'ai essayé de *llevar las cosas* (prendre les choses comme elles étaient). Et j'ai passé trois ou quatre années comme ça. Il y avait un mauvais respect en vérité... un manque de respect de tous les genres tu sais. Être en ma présence et ne pas me parler, ou faire comme si je n'existais pas ou bon. Je ne voulais plus connaître plus d'Espagnols je me disais « pfff »... j'aurais à me défendre encore... ils disent que je vais le rendre musulman, que je vais le laisser, je ne sais quoi... tu dois toujours argumenter pour montrer que ce n'est pas comme ça.

En plus du rejet de la part des amis de son mari, il fallut également un long moment avant que Donia soit acceptée par sa belle-famille :

La mère voulait une Espagnole... et elle est venue me dire que j'étais un mauvais exemple pour les autres enfants. Parce qu'ils sont trois frères. Et moi j'étais un mauvais exemple pour eux. Je ne lui ai pas demandé qu'elle m'explique et je n'ai rien répondu. *Me ponía negra y de hostia* (ça me mettait très en colère) mais bon. Une autre fois c'était autre chose. Puis une autre fois autre chose. Je me disais, les parents je peux comprendre. Parce qu'ils sont plus vieux, ils sont je ne sais quoi... mais ces choses passent. Ce qu'ils voulaient je ne sais pas... ce qu'ils pensent je ne le sais pas... Tu sais, je crois qu'ils

voulaient une Espagnole... ils voulaient, quelque chose à eux. Je ne sais pas, mais ils étaient contre les trois ou quatre premières années, et quand la mère s'est séparée, ça a changé.

Cette difficulté d'acceptation et de rejet semble effectivement prendre forme à travers les pratiques culturelles et religieuses. Donia a maintenant une fillette de quatre ans avec son mari :

Bien sûr il y aura toujours des conflits pour dire vrai... « pourquoi elle ne mange pas de porc? » et tout. Je ne sais pas ils veulent [que ma fille] soit comme eux, mais « pfff »... je ne dis rien parce qu'elle est encore très jeune. Moi je ne lui montre pas que ceci est d'en dehors et que cela est de dedans. Que ce Jésus c'est mal, ou que cette Vierge c'est mal. (...) Mais parfois les parents eux s'obstinent avec moi sur quelques sujets, ils me disent : « oh mais si elle elle veut manger du jambon? », moi je dis que non. Je dis : « regarde moi je sais que vous lui en donnez du jambon quand j'ai le dos tourné, je le sais... ne me prenez pas pour une idiote non plus... ». Je sais que lorsque je ne regarde pas ils peuvent faire des choses parce que je l'ai vu. Mais je passe. À la maison je ne mange pas de porc. Et mon mari n'en mangeait déjà pas à la base. Et eux ils disent : « parce qu'elle vit ici elle doit être d'ici », moi je dis : « pourquoi? ». Je dis : « elle a plus de chance d'être d'un père espagnol et d'une mère marocaine. » C'est qu'eux ils croient en leur manière... de vivre, en leur culture. Moi je dis : « pourquoi elle devrait être Espagnole à 100%? Espagnole elle l'est! Ils disent : « elle est née ici » et je ne sais quoi... moi je pense qu'elle va apprendre des deux endroits et qu'elle va choisir dans tout ça.

En racontant son histoire, Donia pose le regard suivant sur les Espagnols de Grenade, discours que j'ai également souvent entendu dans nombre de discussions informelles que j'ai eu lors de mon séjour :

À Grenade ils sont très de groupe. Mais de groupe... je ne sais pas je parle de Grenade en général. Ils se ferment en groupe. Pas seulement envers les étrangers, mais aussi envers les Espagnols d'ailleurs. Les Grenadins, ils font comme une grappe. Tu peux entrer mais tu te rends compte que la majorité ils vont tous être de Grenade, qu'il va y en avoir un ou deux d'en dehors. C'est une norme générale... Souvent je dis à mon mari : « ils sont ouverts, oui, mais ils sont plus ouverts *de boca* (en parole) qu'autre chose! » (elle rit) Ils disent que peu leur importe mais... tant que les choses sont de loin, tant qu'ils ne sont pas touchés. Mais quand les autres se rapprochent d'eux, alors ça devient autre chose.

Malgré ce narratif qui dépeint des expériences de rejet et de la part des proches de son mari, Donia termine son histoire ainsi : « Ils sont drôles aussi, tu peux *pasarlo bien* (avoir du bon temps) avec eux... tu sais. Mais ce sont des bons gens... c'est que... je les vois plus proches les uns des autres, par exemple ils ont plus de relations de voisinage, si tu as besoin de quelque chose ils te le donnent... ils sont moins individualistes [que les autres Européens]. »

D'une part, dans l'ensemble, il serait facile de se contenter d'affirmer que les migrants considérés *moros* par la société Espagnole sont victimes de discriminations et d'une forme de stigmatisation particulière. Ce peut clairement être le cas. D'autre part, cependant, l'Islam et l'idée d'une culture arabe leur procurent des appartenances qui ont tout à fait leur place dans la société d'accueil, malgré que ces identités aient un rapport asymétrique avec la « culture dominante ». Pour réutiliser les termes de Dan Garcia Rodriguez, certains aspects culturels liés à ces appartenances peuvent être perçus comme étant réversibles au sein de l'ensemble de la société grenadine. Finalement, les interlocuteurs ne manquent pas de nuancer leur propos malgré les difficultés qu'ils ont pu vivre vis-à-vis de certains espagnols. Ils ont somme toute généralement rencontré des personnes qui ont eu des effets positifs sur eux et sur leur parcours, ou encore des gens qui ont pu agir de manière discriminatoire à certains moments mais les ont soutenus à d'autres moments, et ils sont généralement conscients de la contradiction que cela provoque dans les discours que l'on entend le plus régulièrement.

Tel que chez soi

Afin de comprendre la situation des migrants, il faut souligner le fait que leur quotidien est généralement situé dans des espaces qui leur rappellent leurs appartenances. Lorsque j'ai interviewé Elyas, nous étions dans son appartement qui était construit comme un *Ryad* (maison Marocaine avec une cour intérieure) :

Regarde où nous sommes. C'est comme ça au Maroc! Grenade m'a plu beaucoup parce qu'elle me faisait penser à ma ville, Fez, ça se ressemble beaucoup. Pour beaucoup de choses. Et aussi c'est qu'à Grenade tu as cette ambiance étudiante, il y a des tonnes de gens qui viennent étudier, jusqu'aux Espagnols de partout en Espagne. C'est pour ça que je suis venu, au début je n'avais aucune intention mais je suis venu et j'ai aimé ça et donc je suis resté.

Cette sensation d'être un peu chez soi semblait partagée par la plupart des migrants. Baya me le mentionna on ne peut plus clairement : « Nous avons une sensation de... je suis à la maison ici, quelque part. Y a peut-être un peu ce sentiment d'appartenance mais... de par l'histoire. » L'ensemble des migrants s'entendent aussi généralement sur les commodités que leur offre Grenade et sur la vie animée dont ils peuvent profiter. Wassila, par exemple, compara Grenade à la ville où elle a vécu pendant quelques années auparavant avec son père, près de Barcelone :

Ici, comme ils disent... Grenade ne dort pas! Ici 24 heures sur 24 elle vit. Ici j'ai des amis, la majorité de pays arabes. J'ai des connaissances. Je me sens comme dans mon pays, la culture est comme au Maroc. En Catalogne ils sont tous fermés. Les gens ne sont pas comme ici. Là-bas je n'ai connu personne. Ici je sors, j'ai beaucoup de copains, de copines, je peux aller à la maison de mon ami, rester avec elle, quand j'ai congé je ne reste pas à la maison, je vais par-ci, par-là. »

Jamil et Bilal m'ont également commenté le fait qu'à Grenade, ils pouvaient se sentir plutôt chez eux. D'une part, ils connaissaient beaucoup de gens qu'ils « pouvaient rencontrer seulement en sortant dans la rue ». D'autre part, l'accessibilité de se rendre à la mosquée chaque vendredi et de partager leur religiosité, l'accès à des boucheries de viande *halla* et la possibilité de parler arabe quotidiennement furent aussi commentés.

Les aspirations et le rêve de la famille

Dans le premier chapitre, j'ai postulé qu'« il est considéré que les processus identificatoires, intimement liés aux relations interpersonnelles (ou *linked life*) et à l'appartenance à des groupes, sont inhérents aux aspirations, aux futurs imaginés et aux opportunités éventuelles qui sont accessibles » pour les migrants. Dans cette section, nous verrons comment les arrangements culturels et les identifications que construisent ces jeunes adultes, tels que décrits plus haut, dessine leur vision de l'avenir et ce qu'ils espèrent pour eux-mêmes. La formation d'une famille est l'aspect le plus fondamental dans cette vision du futur.

Lors d'une visite chez Wissem, nous regardions une sitcom qui mettait en scène une famille espagnole. Dans l'émission, un garçon s'adressait à sa mère de manière grossière. Amusée, Wissem s'exclama : « regarde comme il parle! Les enfants à leurs parents... tu ne peux pas dire des mots comme *coño* ou *joder* (jurons) devant tes parents au Maroc, ni à personne, ou sinon tu vas être confronté, il va se passer quelque chose tu vois! (rires) Là non! C'est normal... tu le dis comme ça, normal! » Puis de manière plus sérieuse, il continua : « C'est que les espagnols ont vécu beaucoup de changement très

rapidement... Ils sont très libres, mais... peut-être trop. » Dans l'étude sur les familles musulmanes en Autriche de Stephien (2010) que j'ai mentionnée dans le chapitre 1, on suggère que l'idée de la famille musulmane est idéalisée et que son image est reconstruite à travers le processus de migration. C'est en opposition aux familles autrichiennes que les immigrants musulmans évalueraient leur propre valeurs et idéologie en lien avec la famille. On peut percevoir une situation similaire à travers le discours de plusieurs de mes interlocuteurs.

En me parlant des relations femmes-hommes, Ismail me dit :

Moi ce que j'ai en tête... ces histoires d'être *novios* (amoureux), avoir un couple comme ça... l'amour... ça ne vaut pas le mariage. Tu ne te comportes pas de la même manière que tu le ferais avec ta femme. Ici tu restes en couple quelques années, et tu te tannes. C'est certain qu'un des deux se tanne, et tu vas te faire dire : « c'est fini, je suis fatigué d'être avec toi... », ils te le disent comme ça! Et ici les gens vont avec un, puis avec l'autre, puis avec l'autre. Les femmes comme les hommes! (...) Le mariage, tu en discutes, puis tu fais des plans, tu dis je veux ça et ça et l'autre fait la même chose, et c'est pour la vie. Ici ils vont te dire que le mariage c'est juste des papiers...

Bilal : « À cause de la révolution sexuelle, ici les femmes ne veulent pas s'engager, elles se mettent en couple mais c'est toujours temporaire. Il n'y a pas l'idée de construire quelque chose, de devenir quelque chose, de faire des plans pour le futur. C'est le moment présent et c'est tout. »

Plus tôt, j'ai démontré que le contexte migratoire des jeunes migrants à Grenade les invitait à se positionner dans une « culture » perçue en opposition à la « culture dominante ». Cette « culture arabe » comprend un ensemble de valeurs et de pratiques culturelles que les jeunes migrants ont souvent tendance à comparer avec celles de ce qu'ils considèrent comme étant tantôt la société espagnole, tantôt à une culture européenne. Il est vrai qu'ils sont confrontés à un ensemble de valeurs qui viennent

choquer celles de leur milieu d'origine. Au-delà des pratiques religieuses et culturelles, une critique de l'institution familiale, du mariage et des rapports hommes-femmes est souvent adressée par les migrants à la société d'accueil. Il semble donc que la vision du mariage dans laquelle les migrants se sentent à l'aise soit fortement liée à leur milieu d'origine. En commentant les dires de Bilal à Wissem, il me répondit : « Je ne dirais pas que je vais me marier à une fille d'un autre monde. Tu me dis que ton ami va se marier avec une Syrienne, eh bien moi aussi je vais me marier avec une Marocaine! Le fait d'être ici n'a pas changé ma culture... vivre cette expérience oui, connaître des gens c'est une chose. Ma vie, ma culture, c'est autre chose. Je suis musulman, oui. Pas pratiquant... mais un jour oui, c'est certain ».

Un autre des exemples qui peut refléter leur malaise face aux mœurs et aux valeurs familiales est la question de l'homosexualité. À Grenade, il existe une culture homosexuelle particulièrement visible, issue des générations plus « jeunes ». Lors de mon séjour là-bas, j'ai souvent eu des conversations informelles à ce sujet. Voici un exemple tiré de mes notes de terrain quotidiennes :

Ce soir, nous avons eu un débat sur la question de l'homosexualité chez moi. Mon colocataire Bilal, mon ami Ismail et mon colocataire Italien Andrea et sa conjointe. Quelques points intéressants sont ressortis de la discussion. Il y avait deux camps : pour Bilal et Ismail, l'homosexualité était une pathologie, ou un phénomène social à proscrire; pour Andrea, sa conjointe et moi-même, il s'agissait d'une variation dans la sexualité humaine qui ne tenait pas lieu de débat. (...) Le tout a commencé avec une discussion sur l'isolement des personnes âgées en Espagne, et, par extension, par l'exemple que j'apportais de ce que j'avais vécu moi-même dans ma famille, que j'ai catégorisé de « démantèlement » de celle-ci, causé par les différents

divorces dont elle avait souffert (ma mère, son frère et sa sœur), dont le divorce de mon oncle qui s'est révélé homosexuel à l'âge de 40 ans. Cet exemple a fait réagir [Ismail et Bilal], qui voyaient en ce phénomène un problème social d'importance. Pour [Ismail], c'était une aberration car mon oncle avait laissé tomber sa famille, sa femme et ses deux filles, qui en avaient durement souffert, mais sa réaction se portait surtout sur le fait qu'un homme avait délaissé ses responsabilités par rapport à elle. Pour reprendre ses mots, tout cela, sa femme, ses filles, sa maison, c'était à lui, c'est ce qu'il avait construit, comment pouvait-il le défaire dans un but égoïste et vicieux (dans le sens de vice)? Pour [Bilal], qui parlait plutôt en termes théoriques, l'homosexualité devait être considérée comme pathologique, de la même manière que la dépression, elle ne pouvait être le résultat que d'une déviance psychologique. [Bilal] utilisait l'argument (vieux comme la terre, me disais-je en moi-même) de la nature de la sexualité. (...) Ainsi l'homosexualité ne devait pas être revendiquée. « On ne va pas faire un groupe disant, par exemple, qui veut revendiquer le droit des personnes dépressives! On ne va pas réclamer des droits pour ça! » Dans le débat, les deux se rejoignaient sur les points suivants : ils ne pouvaient comprendre l'homosexualité, disaient-ils. Surtout, elle était le résultat d'une déviance, non seulement psychologique et individuelle, mais aussi social.

À la lecture de Hoodfar (2009), on comprend que le mariage est l'évènement le plus déterminant dans la vie des hommes comme des femmes selon un modèle musulman du cours de la vie. C'est par là que l'âge adulte et la réalisation du soi sont atteints. Les migrants avec qui j'étais en contact n'ont pas manqué de me le confirmer à maintes reprises. Lorsque j'abordais la question de leurs aspirations des migrants par rapport à leur futur, nul doute que tout un chacun mentionnait la formation d'une famille à l'intérieur de l'institution du mariage; avoir un mari ou une femme, des enfants, une vie

« stable ». Il s'agit généralement de l'idéal de vie à atteindre et, pour plusieurs d'entre eux, c'est en fait à ce moment que « la vie commence ».

Elyas : Pour le futur, je ne sais pas... avoir une famille et une stabilité et c'est tout. Ce que je pense c'est que... j'aimerais avoir une famille déjà... dans peu de temps, Dieu sait quand, mais... déjà maintenant. Et où? Je préfère au Maroc comme je te l'ai dit avant mais... ça c'est le mieux mais si je dois rester ici ou encore à un autre endroit, trois ou quatre années de plus, et après aller au Maroc, c'est ça l'idée, être près de mes parents et... ou là-bas tu travailles un peu, tu retires un peu d'argent et... tu as ta famille, tes quelques enfants.

Oumar : Je pense que c'est mieux d'avoir une femme. Parce que... quand tu n'as pas... par exemple : quand tu es à l'école secondaire, tu n'es pas encore allé à l'université. Tu as dans la tête beaucoup de facultés où tu pourrais aller. Tu peux étudier le droit, tu peux étudier ceci et cela. Mais quand tu choisis une faculté, tu as déjà laissé les autres chemins à prendre. Tu es déjà sur ton chemin. Quand une femme a un homme ou quand un homme a une femme, alors la vie est commencée. Tu as seulement à... tu n'as pas à regarder à gauche ou à droite, tu dois regarder en avant. Tu es comme un conducteur. Quand tu prends l'autoroute, tu dois regarder en avant. Tu n'as plus à chercher où est le chemin, tu es dessus. Alors pour ça... ta mentalité, tes pensées se calment, tu es plus tranquille, alors tu peux aussi relaxer. Sinon ta tête reste comme ça à penser... Quand tu l'as, tu te dis : c'est bon, je l'ai, un point c'est tout.

Il peut apparaître que les aspirations liées à la formation d'une famille demeurent en quelque sorte liées à une vision plutôt conservatrice du mariage. En visitant les discours des migrants, on peut souvent remarquer que ceux-ci se mettent une certaine pression lorsqu'ils se comparent à des personnes de leur milieu d'origine quant à ces aspirations. Cette pression semble prendre forme particulièrement lorsque le migrant arrive vers l'âge de trente ans.

Lors de mon séjour, la sœur cadette de Bilal allait à se marier (en Syrie). Le soir de son mariage, Bilal me semblait nerveux. Il attendait l'appel de sa famille pour pouvoir lui adresser ses vœux et faire part de la présence qu'il pouvait donner dans cet événement

important. Bilal vivait une tristesse qui se justifiait sur deux plans. D'une part, il souffrait de l'impossibilité d'assister à l'évènement et d'être en présence de ses proches, bien entendu. D'autre part, à ce moment, Bilal me parla également de sa propre situation : il se voyait désormais comme le prochain membre de sa famille à « devoir se marier ». Dans les jours qui suivirent, Bilal se mit à me faire part de son envie de trouver une femme. Il commença à s'intéresser à des femmes de son entourage dans le milieu activiste de la révolution syrienne. Pour lui, les choses se feraient de manière formelle. Après avoir discuté avec la femme qui lui plairait et à qui il plairait en retour, il contacterait sa famille pour discuter d'une éventuelle entente de mariage.

Elyas se comparait aussi avec des gens du Maroc. Il me commenta : « je regarde mes cousins et **eux ils ont avancé**. Ils ont des enfants, une maison... un petit terrain ». Certains commentaires provenant des proches ou des connaissances des migrants peuvent également alimenter cette pression :

Baya : À trente ans... il y a l'horloge biologique aussi qui commence à sonner! Et les autres te disent : « Tu crois pas qu'il est temps pour toi de te marier? » Et toi tu te dis : « Eh quoi oui hein! Oh merci tu crois que je n'avais pas remarqué? » (elle rit). Mais hum... oui c'est ça... quand tu viens, tu as la vie devant toi mais... le temps a passé très vite, et tu ne t'en rends pas compte. Tu regardes les autres... et encore maintenant avec Facebook c'est pire... tu vois des gens avec qui tu as étudié au Maroc et qui sont allés en France ou ailleurs... et déjà ils ont une famille, des bébés... ils sont ailleurs et toi tu as l'impression que tu n'as pas avancé.

Oumar : Regarde, un homme arabe adorerait avoir une famille. On me l'a souvent demandé, quand je retourne en Lybie, j'ai beaucoup d'amis qui me demandent : « Oumar, pourquoi tu n'es pas marié? ». Et il y en a un, quand il m'appelle, il me dit tout le temps : « Oumar, comment vont tes enfants? ». C'est vrai qu'un homme arabe veut une famille. (...) Moi j'aurais aimé l'avoir à 25, 26 ans...

Recherche d'un ou une partenaire et perspective de mariage

Tenant compte de l'aspiration première de former une famille pour les migrants arabes musulmans, la recherche d'une ou d'un partenaire vient en quelque sorte s'imposer comme une préoccupation éventuelle pour eux. Dans le chapitre 1, j'ai souligné que « plusieurs études sur le mariage chez les migrants marocains et turques en Europe indiquent que l'idée selon laquelle le mariage est une affaire de famille demeure importante dans le choix des migrants d'un ou d'une partenaire de vie » (Lievens 1999). En discutant avec les migrants à Grenade, j'ai trouvé que c'était en fonction des valeurs familiales d'origine des migrants et de leurs expériences interpersonnelles individuelles, vécues à travers leur processus migratoire, que prenaient forme différents critères et difficultés quant à cette « quête ». La question de la recherche d'une ou d'un partenaire réunit à la fois leurs possibilités et obstacles économiques et matériels ainsi que la manière dont ils négocient leurs idéologies religieuse et culturelle.

Comme nous l'avons vu précédemment, dans le contexte espagnol, les migrants sont témoins d'organisations institutionnelles familiales qui confrontent leur propre conception de la famille et des relations entre les femmes et les hommes. Ce contexte à l'étranger et les expériences qu'ils y ont connues les font réfléchir sur leurs valeurs et aspirations, qu'ils négocient avec leurs possibilités concrètes. D'un autre côté, il est aussi vrai que même dans les pays arabes contemporains, les efforts étatiques de « modernisation » et les réalités de l'ère postindustrielle ont déjà commencé à créer des modifications dans l'idée de la famille. Je crois que c'est dans ces mesures qu'ils jonglent entre ce que l'on pourrait nommer des visions conservatrices et des visions renouvelées du mariage.

Tentatives et échecs de mariage

La plupart des migrants que j'ai rencontrés avaient bien des histoires interpersonnelles vécues à me raconter avec des personnes de sexe opposé, qui étaient tantôt des histoires « d'amour », tantôt des histoires d'engagement. Certains avaient eu un partenaire « officiel » pendant quelque temps, parfois quelques années, d'autres avaient eu des expériences moins « sérieuses » et plus temporaires avec des étrangers ou des Espagnoles, tandis que d'autres encore avaient fait des tentatives de mariage avec une personne provenant de leur pays d'origine. Parmi mes interlocuteurs, seule Donia était mariée, cependant il est à noter qu'il n'est pas rare que des couples « mixtes » se forment entre espagnols et Maghrébins. Je me concentrerai cependant sur l'ensemble des migrants célibataires, ayant déjà donné l'exemple de Donia et de sa situation auparavant.

Quelques-uns d'entre eux avaient fait des tentatives de mariage qui avaient échoué. Ces expériences avaient transformé leurs critères pour le mariage. Wassila s'était mariée à un de ses anciens voisins au Maroc, dans une union organisée. Après les cérémonies officielles ayant eu lieu dans leur ville natale près de Tetouan (nord du Maroc), son mari qui avait déjà également de la famille en Espagne était venu la rejoindre. Au bout d'un an de vie commune avec lui et la mère de cet homme, Wassila apprit ses intentions de divorce :

Quand il a eu la résidence permanente il a changé complètement. C'est moi qui lui avait fait les papiers et tout. (...) Après, nous nous sommes séparés. Mais maintenant, il n'y a plus de confiance. Regarde, je ne vais pas ramener quelqu'un du Maroc. Ni même mon cousin, si par exemple il demande ma main, je vais dire non. S'il n'est pas ici en Europe... c'est que je n'ai plus de confiance. J'ai souffert

beaucoup l'année après ma séparation. C'était mon premier amour, le premier homme que j'ai connu, le seul avec qui j'avais jamais vraiment parlé. (...) C'était très dur. Très dur. Je ne vais pas répéter la même chose deux fois. S'il n'y a pas quelqu'un ici en Europe ou en Espagne, peu m'importe. Mais je ne suis pas comme les autres filles du Maroc qui disent qu'elles vont se marier avec un Marocain. Non. Moi, c'est un Arabe musulman. Il peut être d'Égypte, du Liban, si c'est un homme bien, religieux, qui a la responsabilité de sa famille, oui. Mais juste parce qu'il est du Maroc, non. Mais de n'importe quel pays arabe, oui. Un Arabe musulman. Espagnol ou Français musulman? Non plus! Moi j'aime la vie de maison, ça me plaît... je suis une aimante de la maison, prendre soin de mon mari, de mes enfants. (...) Si je trouve un homme qui en vaut la peine, je vais lui dire que je ne veux pas travailler. Ça fait déjà huit ans que je travaille. Travailler, travailler... c'est déjà suffisant. (...) Et pour moi aussi, parler espagnol 24h/24, non. Dans la maison? Avec les enfants? Moi, il me plairait que mes enfants apprennent l'arabe et tout ce qui vient avec.

Tout en en gardant une vision plutôt conservatrice, il semble que Wassila considère les possibilités de mariage uniquement à l'intérieur du continent européen, puisque les risques d'un mariage organisé depuis le Maroc lui paraissent trop grands suite à sa première expérience. Cela ne l'empêche pas Wassila d'être attachée aux valeurs associées à l'Islam et à une dite culture arabe. Par ailleurs, elle avait été approchée par un homme d'origine palestinienne quelques semaines avant notre entretien. Elle avait décliné son intérêt sous prétexte que l'homme en question n'aurait pas été en mesure de lui permettre de quitter le marché du travail. Cependant, elle me dit par après que l'homme ne lui plaisait tout simplement pas.

Jamil, un homme de 31 ans qui est à Grenade depuis plus de dix ans a un petit commerce depuis déjà des années qu'il partage avec un associé qui est Syrien tout comme lui. Jamil a déjà accumulé quelques biens, il a obtenu son doctorat en archéologie et il considère avoir une certaine stabilité de vie. Lorsque je lui ai demandé s'il espérait travailler en archéologie, il répondit que non. «Je travaille en collaboration avec l'université encore... mais... non... ». Jamil semble désillusionné à trouver un travail

dans le domaine où il a étudié. Alors que je voulais en savoir plus sur son cursus académique, il amena plutôt la conversation suivante :

Tout ce qui me manque, maintenant, c'est me marier, fonder une famille. J'ai failli me marier il y a deux ans. Je suis allé en Syrie, je devais épouser une jeune femme. Elle avait 17, 18 ans... elle est de ma famille très proche. Mais sa mère faisait des complications. Elle est un peu bizarre. Elle regardait pour l'argent. La fille voulait être avec moi. Mais sa mère a commencé à imposer plein de règles que j'aurais dû suivre... C'était pour que je laisse tomber et qu'elle aille avec un autre cousin très riche qui vit en Finlande. Alors je me suis retiré pour ne pas faire de problèmes entre ma famille et cette famille, puisqu'ils vivent là-bas très proche en Syrie, je ne voulais pas créer de problèmes pour ma famille, alors c'est moi qui a fait affaire avec elle lorsque j'ai vu que les choses se compliquaient... donc j'ai laissé tomber. Elle s'est mariée avec l'autre cousin, mais le mariage a duré neuf mois. (...) Sa mère disait que comme moi je n'étais encore qu'étudiant... c'était mieux qu'elle aille avec lui... mais regarde...

Lorsque je lui demandai s'il pensait trouver une autre femme venant de Syrie, sa réponse fut la suivante : « Non, maintenant tout ça me semble compliqué... je vais trouver quelqu'un ici à Grenade. Mais ici c'est difficile, les filles te disent oui, on peut être ami, on peut être amoureux... je connais ça, sortir avec elles et tout ça. Mais elles ne veulent pas un vrai engagement comme pour faire une famille et avoir un futur. C'est difficile trouver quelqu'un ici. » Tout comme pour Wassila, Jamil désire un mariage plutôt conservateur, mais suite à son échec, est en recherche d'alternatives à l'option d'un mariage organisé depuis la Syrie.

Projeter le mariage

À la lumière des migrants ayant vécu des échecs de mariage, les conversations et entrevues que j'ai eu semblent exprimer qu'il est généralement difficile pour les migrants arabes musulmans de trouver un partenaire de vie dans leur contexte actuel. C'est comme

s'il leur fallait trouver un partenaire avec un vécu permettant de lier les valeurs d'origine conservées par les migrants aux changements de vision qui ont été influés par le processus migratoire. Par exemple, Baya, qui voudrait un homme musulman comme elle et qui partage un sens de la famille similaire au sien, me dit :

Il me faudrait un homme prêt à vivre avec une femme de caractère comme moi, et qui ne soit pas trop rigide... une personne qui aurait... lu les mêmes livres que moi! Tristan et Iseult! (rire). Mais où est-il cet homme? (rire) Moi je leur dis souvent... ils manquent de courage. Ils ont les choses trop faciles, ils vont voir maman et maman leur trouve une femme et voilà... ils ne sont pas prêts à explorer autre chose... et je trouve ça dommage.

Il est vrai qu'au cours de son expérience à Grenade, Baya a développé une individualité particulière. À travers son expérience migratoire, elle a pu atteindre son désir d'indépendance, qu'elle n'est pas nécessairement prête à laisser tomber.

Saïd exprime également ce genre de difficultés liées au résultat de son expérience en Espagne. « Je ne suis pas certain que je me marierai... je ne pense pas... Je dois me marier avec une femme qui me comprenne, tu vois... et ça c'est très difficile. Je suis différent tu me comprends... si par exemple je vais au Maroc... je ne peux pas, je ne saurais pas comment vivre là-bas, comment obtenir des choses, me débrouiller. Là-bas, les femmes veulent des choses... elles s'attendent à ce que tu puisses leur offrir une maison, assez grande, et tout... elle a ses droits aussi, c'est normal... ». Cette même personne me dit, plus tard : « La seule chose qui me reste à faire pour être bien, pour que je fasse tout halal, c'est me marier. Si je me marie, je vais être très bien. » Cet exemple démontre comment les migrants doivent négocier entre leur idéologie quant au mariage et l'individualité qu'ils ont développée suite à leur expérience. Il démontre aussi que le

mariage demeure un accomplissement indispensable à la réalisation de leur projet biographique.

Ce sont aussi les possibilités très concrètes de parvenir à un mariage qui cadrent avec les prescriptions de l'Islam auxquelles les migrants peuvent aspirer qui sont mises en cause. Les dispositions de la société d'accueil et les nécessités économiques et matérielles que comportent de tels mariages rendent leur accessibilité difficile à atteindre.

Ismail : Il y a beaucoup de gens qui se séparent. Ici, que ta femme ne travaille pas pour s'occuper des enfants, ce n'est pas une possibilité. Comme tu dois travailler le soir, dans les bars, les restos, tu reviens tard, tu n'as pas le temps de voir ta femme et tes enfants, ils n'ont pas le temps de se voir, alors arrivent les problèmes... et les gens se séparent... c'est parce que l'état ne donne rien. Les politiciens parlent, mais c'est juste du blabla. C'est normal, eux. ils sont bien. C'est chacun pour soi, chacun pense à soi...

Comme Saïd et Ismail, certains migrants masculins considèrent nécessaire d'être en mesure de satisfaire entièrement leur partenaire au niveau matériel. Bilal m'avait confié l'importance que cet aspect avait pour lui : « moi, une femme qui tente de m'attirer alors qu'elle a de l'argent, en disant qu'elle pourrait m'aider... ça me dégoûte. Je me sens diminué... c'est comme si elle m'enlevait mon rôle, ça ne me plait pas du tout. Ça me donne l'impression qu'on m'humilie. »

Alors que les migrants semblent d'un côté satisfaits d'avoir acquis une certaine indépendance, d'un autre côté, les conditions pour pouvoir construire un mariage se rapprochant d'un idéal de famille musulmane semblent difficilement atteignables dans le contexte de Grenade. D'une part, l'aspect économique, lié à la difficulté d'évoluer dans le

marché du travail, rend la construction d'une famille difficile ou non conforme à leurs aspirations. D'autre part, trouver une ou un partenaire avec qui la trajectoire de vie pourrait concorder n'est pas chose facile lorsqu'une personne a des connaissances et des lieux communs provenant de plusieurs milieux à la fois. Il semble qu'il serait préférable pour les migrants de trouver quelqu'un qui comprenne à la fois leurs aspirations liées à leur milieu d'origine et les transformations provoqués par le processus migratoire. En prenant en compte les facteurs individuels en plus, on peut comprendre que l'échantillon de personnes avec qui il serait possible d'imaginer un futur devienne plutôt restreint. Ces jeunes adultes peuvent de temps à autre regretter de voir le temps qui passe malgré eux.

Conclusion

Dans ce chapitre, on a vu de quelle manière les aspects identitaires dans l'expérience des migrants « arabes » musulmans à Grenade pouvaient avoir un impact sur leurs aspirations et éventuellement sur leur choix de vie. Bien qu'il existe une discrimination latente, on ne peut pas dire que les migrants fassent partie d'une minorité visible. En rejetant certains aspects moraux de la société espagnole, ils cherchent à contrer l'effet des rejets qu'ils peuvent vivre. En s'associant à une « culture arabe » et en renforçant leur appartenance à l'Islam, les migrants peuvent trouver une place qui est leur à Grenade. Par conséquent, en considérant que les processus identificatoires sont liés aux relations interpersonnelles et que ces deux derniers façonnent leurs aspirations, on comprend que leur vision de l'avenir est davantage projetée selon une idéologie

musulmane et qu'elle se renouvelle en fonction des expériences de chacun au cours du processus migratoire.

Conclusion

Reconstruire l'avenir et ses perspectives

Dans cette recherche, si j'ai pu déceler que les migrants désiraient avoir une famille cadrant avec leur vision de l'islam, j'aurais aimé pouvoir discuter de manière plus précise de leur façon de l'imaginer. Aussi, dans la revue de littérature, j'ai postulé qu'il était « estimé que le devenir adulte et l'expérience migratoire des jeunes migrants, qui sont conjointement liés dans la population avec laquelle j'ai travaillé, s'inscrivent dans un processus à long terme dans lequel les diverses situations et moments significatifs vécus s'influenceront de l'un à l'autre au courant de leur vie ». Pour cette raison, les motifs de leur migration auraient mérité une attention particulière dans le contexte précis de leur milieu de provenance afin de mieux décrire le sens de leurs aspirations et les objectifs qui façonnèrent leur désir de quitter leur pays. Dans le même sens, pour mieux comprendre leur processus identificatoire il aurait été intéressant de connaître de manière plus approfondie les perceptions et représentations qu'avaient les migrants de l'Espagne et de l'Europe avant les changements provoqués par le processus migratoire.

Néanmoins, dans ce contexte où l'Espagne ne semble pas se remettre de cette récession de manière éminente, je crois que cette recherche nous laisse avec la curiosité de savoir comment ceux-ci feront leur choix d'avenir, où se retrouveront-ils dans quelques années, quand bougeront-ils et si les opportunités tant attendues s'offriront un jour à eux. Et on peut se demander si, advenant qu'elles ne s'offraient pas, certains

resteront dans cette même situation ou s'ils se créeront plutôt de nouvelles possibilités en continuant de changer peu à peu leurs aspirations.

C'est à tout un pan d'incertitudes que les interlocuteurs de cette recherche sont confrontés pour leur avenir. Il semble en effet que certaines barrières en provoquent d'autres; un statut irrégulier peut ralentir les études, l'absence de revenus et d'un bon emploi peut affecter le plan personnel en retardant la recherche d'une partenaire, etc. Cela peut parfois leur donner l'impression de stagner dans leur vie, de perdre leur temps ou de passer à côté de quelque chose. À savoir où seront-ils dans deux ou dans quatre ans, s'ils obtiendront la documentation pour demeurer en Europe, s'ils pourront occuper un emploi « stable » ou plus « respectable », s'ils trouveront un partenaire qui leur sera convenable et qui partagerait des besoins et préoccupations compatibles, toutes sont autant de questions les laissant dans une impression d'attente. L'impact de la crise n'aura fait qu'exacerber une situation préexistante en laissant à ces jeunes adultes malheureusement moins d'opportunités. L'espoir qu'une occasion qui entrainera un chemin plus intéressant se présente revient souvent en leitmotiv lorsque les migrants racontent leur vision de l'avenir.

En faisant le parcours des contraintes et des valeurs idéologiques liées aux appartenances des migrants, on peut relever quelques impressions de contradictions illustrées dans les discours de ces derniers. D'une part, alors que ces jeunes migrants sont à la recherche d'une certaine mobilité sociale liée à leur propre « respectabilité » (dans le sens où l'entend Olwig), ils ne semblent pas nécessairement prêts à quitter sur-le-champ ce lieu qui leur offre pourtant très peu de possibilités pour le faire. On peut se demander pourquoi rester dans ce climat d'incertitudes où, de surcroit, la catégorie à laquelle ils

sont associés, c'est-à-dire être considéré « *Moro* », tend à provoquer du rejet de la part de plusieurs personnes dans la société Espagnole.

Certaines raisons semblent plus évidentes que d'autres, telle l'impossibilité de rentrer dans le pays d'origine du au climat d'instabilité politique actuel que connaissent plusieurs pays comme l'Égypte, la Lybie ou la Syrie. Généralement les migrants se sentent tout de même protégés par l'État de droits et les services aux citoyens sont perçus comme étant plus fiables que dans leur société de provenance, malgré les barrières structurelles qu'ils peuvent rencontrer. Une des réponses se retrouve aussi dans le fait que malgré la discrimination, l'absence d'opportunités nouvelles et l'éloignement de la famille, les jeunes adultes arabes musulmans vivent une vie qui leur est tout de même agréable à Grenade. Ils ont la possibilité de vivre leurs appartenances liées à leur religion et à une « culture arabe » qui est au centre de la vie urbaine, bien qu'elle ne soit pas la « culture » principale. Étant à Grenade depuis quelques années, ils sont en quelque sorte en terre connue, ils ont leur réseaux et beaucoup de lieux et services leurs sont accessibles.

D'autre part, alors qu'ils jouissent de l'indépendance et du sentiment de liberté qu'a provoqué leur migration, leur principale aspiration d'adulte se retrouve dans la création d'une famille telle qu'ils l'ont connu dans leur milieu d'origine. C'est la famille qui semble être le point culminant de leur vie, c'est elle qui est perçue à la fois comme le lieu éventuel de réconfort et d'accomplissement. La plupart d'entre eux aspirent à ce qu'ils considèrent être un modèle de famille musulmane, que j'ai qualifié de « plutôt conservateur ». Cependant je crois qu'il en est davantage une question de valeurs et d'appartenance que d'une quelconque notion de conservatisme. Le contexte identitaire

spécifique de Grenade et les valeurs profondes auxquelles ils sont confrontés dans la société Grenadine peuvent parfois les choquer. Cela provoque un rejet de plusieurs aspects de la société Espagnole de leur part, particulièrement sur le plan des mœurs et des modèles familiaux.

À travers leur processus migratoire, depuis la décision même d'immigrer en Espagne, les migrants auront appris que les plans préétablis sont sujets à changements. Dans certains cas, c'est une multitude de considérations qui doivent être restructurées pour leurs choix à venir s'ils souhaitent changer leur situation. Par exemple, ils peuvent considérer une nouvelle migration, un retour au pays d'origine, la reprise de nouvelles études, de nouveaux choix de carrière, un mariage différent de celui qu'ils auraient souhaités, etc. On remarque que redéfinir ses aspirations peut être un processus douloureux et qui prend du temps. Ces jeunes migrants semblent donc coincés entre ce qui les avantage dans leur vie à Grenade et ce qui peut les rebuter dans cette société. Cela leur donne l'impression de stagner, allongeant une certaine « phase de jeunesse » et retardant le « commencement de leur vie » tel qu'ils l'entendent.

Le cas des jeunes adultes migrants musulmans de Grenade offre une perspective particulière du *life course* et de l'influence d'une migration sur la vie des personnes. Cette particularité se retrouve, à mon avis, sur quelques plans principaux : le contexte économique, qui restreint les possibilités d'avancement professionnelles des migrants, la position géopolitique de l'Espagne et de l'Andalousie, qui engendrent des politiques d'immigration changeantes, et le contexte identitaire spécifique qu'offre Grenade, qui créent des ambiguïtés sur la place qu'occupent les jeunes musulmans au sein de la société qu'ils habitent. J'ai tenté de relier de tels aspects structuraux avec l'expérience

individuelle de la population visée par cette recherche. Cela a permis de voir comment les jeunes migrants doivent naviguer entre différentes contraintes et dispositions qui tracent les étapes par lesquelles ils doivent passer et qui établissent les choix qu'ils peuvent faire.

Tel que Mulder (1993) l'a suggérée, nous avons vu que la migration était, à la base, perçue comme une action instrumentale de la part des migrants. Cependant, cette étude montre que comme les conséquences d'une migration ne sont ni prévisibles, ni calculables, particulièrement pour des jeunes de classes moyennes, il peut résulter que celle-ci soit propice à perdre de son sens au courant du processus. Ainsi, cette migration peut transformer les objectifs mêmes qu'elle prétendait avoir. Malgré les pressions provenant du milieu d'origine à atteindre un certain statut, les migrants peuvent ne pas avoir d'autres choix que de réorganiser leur vision de leur propre devenir. Or, si la trajectoire biographique imaginée par les migrants se transforme, c'est aussi leurs aspirations qui deviennent décalées de la réalité et qui doivent être reformulées. Je suppose que cette réorganisation comporte des éléments qui apparaîtront prioritaires par rapport à d'autres. Par conséquent, cette recherche démontre que l'idée de transition à l'âge adulte repose grandement sur des facteurs idéologiques, particulièrement en contexte migratoire.

Comme dans les recherches menées par Olwig, Torresan, Schiller et Levitt et d'autres, cette recherche démontre que la relation entre le lieu d'origine des migrants et les catégories formées que la société d'accueil a préétablies pour eux joue un grand rôle dans leur expérience migratoire. Plus encore, cette recherche démontre que ces catégories peuvent avoir un impact direct ou indirect sur la vision que mes interlocuteurs ont d'eux-mêmes, et donc de leur avenir. Cependant, bien que les migrants puissent être catégorisés

péjorativement en tant que *Moros*, ils sont en mesure de s'approprier une telle catégorie pour en reformuler une qui est plus intéressante, être Arabe. C'est selon cette reformulation que certaines valeurs se voient donc renforcées, dans ce cas-ci exprimée par l'importance de la famille et de la religion.

Cependant, l'acquis de l'indépendance vis-à-vis de la famille d'origine, qu'on retrouve dans l'idée de devenir adulte des sociétés modernes, est également intégré dans l'idéal de vie des migrants. Cette indépendance étant obtenue, elle vient en quelque sorte contredire la primauté des valeurs familiales et islamiques qu'ils défendent dans leur discours. En fait, le maintien de cette indépendance a des coûts, parce qu'elle restreint les ressources des migrants et le support dont ils pourraient avoir besoin. En demeurant à Grenade, ils choisissent cette indépendance et la liberté qui lui est associée au détriment de la proximité de leur famille, et réduise la possibilité de former leur propre famille en raison de la situation instable de l'Espagne et de leur position sociale dans ce pays.

En articulant différentes sphères qui affectent l'expérience de vie d'une jeunesse ayant été transformée par une migration, nous comprenons la fragilité des éléments nécessaires à l'accomplissement de leurs aspirations. Pour terminer, cette recherche nous informe sur l'écart entre les attentes que peuvent créer l'idée de l'accomplissement de soi, représenté par le statut d'adulte forgé par une vision « moderne » de celui-ci (dans laquelle l'indépendance est primordiale), et la capacité d'appliquer certaines valeurs culturelles qui répondraient totalement aux aspirations que de jeunes adultes peuvent porter dans le monde d'incertitudes qu'offrent les réalités postindustrielles. Si la réorganisation du temps et de l'espace de ladite globalisation comporte aussi des

réorganisations dans la vision que les individus ont d'eux-mêmes et de leur trajectoire de vie, c'est une gamme de défis que ces jeunes adultes doivent gérer sur un plan personnel.

Bibliographie

- Adkins, Lisa. 2002. "Reflexivity and the Politics of Qualitative Research." In *Qualitative Research in Action*, edited by T. May. London: SAGE.
- Aja, E., J. Arango, and A. Olivier. 2009. *Inmigración en tiempos de crisis*. Barcelona: CIDOB.
- Amit, Vered. 2011. "'Before I Settle Down': Youth Travel and Enduring Life Course Paradigms." *Anthropologica* no. 53 (1):79-88.
- Amit, Vered, and Noel Dyck. 2012. "Pursuing respectable adulthood: social reproduction in times of uncertainty." In *Young Men in Uncertain Times*, edited by Vered Amit and Noel Dyck. Berghahn Books.
- Amit, Vered, and Karen Fog Olwig. 2011. "Introduction." *Anthropologica* no. 53 (1):3-7,9-14.
- Angrossino, Michael. 2002. "Conducting a life history interview." In *Doing Cultural Anthropology*, edited by Michael Angrossino. Illinois: Waveland Press.
- Appadurai, Arjun. 2006. *Fear of small numbers : an essay on geography of anger*. Duke University Press ed. London, Durham, N.C.
- Arnett, Jeffrey Jensen, and Nancy L. Galambos. 2003. "Culture and Conceptions of Adulthood." In *Exploring Cultural Conceptions of the Transition to Adulthood*, edited by Jeffrey Jensen Arnett and Nancy L. Galambos. San Francisco: Jossey-Bass.
- Bande, Roberto, and Marika Karanassou. 2009. "Labour market flexibility and regional unemployment rate dynamics: Spain 1980–1995*." *Papers in Regional Science* no. 88 (1):181-207.
- Blatterer, Harry. 2007. *Coming of Age in Times of Uncertainty*. New York: Berghahn Books.
- Bourdieu, Pierre, and Loïc Wacquant. 2000. "The organic ethnologist of Algerian Migration." *Ethnography* no. 1 (2):173-182.
- Brettell, Caroline, and James Frank Hollifield. 2008. "Talking across discipline." In *Migration theory : talking across disciplines*, edited by Caroline Brettell and James Frank Hollifield. New York: Routledge.
- Buchmann, Marlis. 1989. *The Script of Life on Modern Society: Entry into Adulthood in a Changing World*. Chicago: University of Chicago Press.

- Burnett, Judith. 2010. "The Calendar of Life: The Context of Social Trends for Understanding Contemporary Adulthood." In *Contemporary adulthood*, edited by Judith Burnett. UK: Palgrave Macmillan.
- Calavita, Kitty. 1998. "Immigration, Law, and Marginalization in a Global Economy: Notes from Spain." *Law & Society Review* no. 32 (3):529-566.
- Carella, Maria and al. . 2007. "The Role of Non-profit Organizations in Migration Policies : Spain and Italy Compared." *The Journal of Socio-Economics* (36):914-931.
- Carling, Jørgen. 2007. "Unauthorized Migration from Africa to Spain." *International Migration* no. 45 (4):3-37.
- Castles, Stephen. 2008. "The factors that Make and Unmake Migration Policies." In *Rethinking Migration: New Theoretical and Empirical Perspectives*, edited by Alejandro Portes and Josh DeWind. New York: Berghahn Books.
- Cebolla, Héctor, and Miguel Requena. 2010. *Marroquíes en España, los Países Bajos y Francia: gestión de la diversidad e integración*. Madrid: Real Instituto Elcano.
- Courbage, Youssef, and Emmanuel Todd. 2007. "Révolution culturelle au Maroc : le sens d'une transition démographique." *Institut National d'Études Démographiques de Paris*. .
- DeWind, Josh, and Alejandro Portes. 2008. "A Cross-Atlantic Dialogue: The Progress of Research and Theory in the Study of International Migration." In *Rethinking Migration: New Theoretical and Empirical Perspectives*, edited by Josh; Portes DeWind, Alejandro. New York: Berghahn Books.
- Dietz, Gunther, and Nadia El-Shohomoumi. 2011. *Mujeres musulmanas a la sombra de al-Ándalus : Intersecciones contemporáneas de religión, género y etnicidad en el sur de España*. Translated by Marcos Castro Sandúa. Veracruz: Universidad Veracruzana.
- Faubion, James. 2009. "The Ethics of Fieldwork as an Ethics of Connectivity, or the Good Anthropologist (Isn't what She Used to Be)." In *Fieldwork is Not What it Used to Be*, edited by George Marcus and James Faubion, 145. New York: Cornell University.
- Fernández, Mercedes. 2007. *Encuesta Nacional de Inmigrantes 2007: el mercado de trabajo y las redes sociales de los inmigrantes*. edited by Observatorio Permanente de la Inmigración. Espana
- González Barea, Eva María 2004. "Los/as estudiantes marroquíes en España : migración, retorno y género." *Revue européenne des migrations internationales* no. 20 (3):147-161.

- González Enriquez, Carmen. 2011. La migración temporal entre Marruecos y España. Real Instituto Elcano.
- Granada, Ayuntamiento de. 2011. Padrón municipal de habitantes 2011. In *Microsoft office excel 1997-2003*. Granada.
- Gray, Breda. 2008. "Putting Emotion and Reflexivity to Work in Researching Migration." *Sociology* no. 42 (5):935-952.
- Hamilton, Jennifer A. . 2009. "The Ethics of Unusable Data." In *Fieldwork is Not What it Used to Be*, edited by George Marcus and James Faubion. New York: Cornell University.
- Hammer, Torild. 2007. "Labour market integration of unemployed youth from a life course perspective: the case of Norway." *International Journal of Social Welfare* no. 16 (3):249-257.
- Hockey, Jenny, and Allison James. 1993. *Growing Up and Growing Old, Ageing and Dependency in the Life Course*. London: SAGE.
- Hollifield, James. 2004. "The Emerging Migration State." *International Migration Review* no. 38 (3):885-913.
- Hoodfar, Homa. 2009. "Marriage, Family, and Household in Cairo." In *Arab Society and Cultures*, edited by Samir Khalaf and Roseanne Saad Khalaf. London: SAQI.
- Inda, Jonathan Xavier, and Renato Rosaldo. 2008. "Tracking Global Flows." In *The anthropology of globalization : a reader*, edited by Jonathan Xavier Inda and Renato Rosaldo. Malden: Blackwell Pub.
- Johnson-Hanks, Jennifer. 2002. "On the Limits of Life Stages in Ethnography: Toward a Theory of Vital Conjunctions." *American Anthropologist* no. 104 (3):865-880.
- Kearney, Michael. 2008. "The Local and the Global: The Anthropology of Globalization and Transnationalism." In *The transnational studies reader : intersections and innovations*, edited by Sanjeev; Levitt Peggy Khagram. New York: Routledge.
- Kogan, Irena, Frank Kalter, Elisabeth Liebau, and Yinon Cohen. 2011. "Individual Resources and Structural Constraints in Immigrants' Labour Market Integration." In *A Life-Course Perspective on Migration and Integration*, edited by M. Wingers, H. De Valk, M. Windzio and C. Aybek. Springer.
- Lelièvre, Eva. 2006. "Ages, Life Courses, Life Event History Analysis." In *Human Clocks, The Bio-Cultural Meanings of Age*, edited by Claudine Sauvain-Dugerdil, Henri Leridon and Nicholas Mascie-Taylor. Bern: Peter Lang.
- Levitt, Peggy, and Nina Glick Schiller. 2008. "Conceptualizing Simultaneity: A Transnational Social Field Perspective on Society." In *The transnational studies*

- reader: intersections and innovations*, edited by Sanjeev Khagram and Peggy Levitt. New York: Routledge.
- Lievens, John. 1999. "Family-Forming Migration from Turkey and Morocco to Belgium: The Demand for Marriage Partners from the Countries of Origin." *International Migration Review* no. 33 (3):717-744.
- Mains, Daniel. 2012. "Young Men's Struggles for Adulthood in Urban Ethiopia: Unemployment, Masculinity, and Migration." In *Young Men in Uncertain Times*, edited by Vered Amit and Noel Dyck. New York: Berghahn Books.
- Martín Díaz, Emma. 2005. "La Diversidad Cultural ¿Problema o Solución? Migraciones, Derechos y Culturas en la Andalucía de la Globalización. ." In *Patrimonio Inmaterial y Gestión de la Diversidad*, edited by Consejería de Cultura de la Junta de Andalucía, 340-361. Sevilla.
- Martin, Philip. 2007. "Managing Labor Migration in the 21st Century." *City & Society* no. 19 (1):5-18.
- Mulder, Clara H. . 1993. *Migration Dynamics: A Life Course Approach*. Amsterdam: PPDOD Publications.
- OCDE. 2010. Recent Changes in Migration Movements and Policies (Country notes), Spain. In *International Migration Outlook*.
- Oliver, Caroline. 2007. "Imagined Communitas: Older Migrants and Aspirational Mobility." In *Going first class? : new approaches to privileged travel and movement*, edited by Vered Amit. New York: Berghahn Books.
- Olwig, Karen Fog. 1993. *Global culture, island identity: Continuity and change in the Afro-Caribbean community of Nevis*. Philadelphia: Harwood Academic Publishers.
- Olwig, Karen Fog. 1999. "Travelling makes a home: mobility and identity among West Indians." In *Ideal Homes? social change and domestic life*, edited by Tony Chapman and Jenny Hockey. New York: Routledge.
- Olwig, Karen Fog. 2007. *Caribbean journeys : an ethnography of migration and home in three family networks*. Durham: Duke University Press.
- Pajares, Miguel. 2010. Inmigración y mercado de trabajo. Informe 2010. Observatorio Permanente de la Inmigración.
- Pérez García, Francisco, and Lorenzo Serrano Martínez. 2008. "Los inmigrantes en el mercado de trabajo, la experiencia española reciente." *Panorama Social* (8):32-51.

- Pettersson, Thorleif. 2009. "Muslim Immigrants in Western Europe: Persisting Value Differences or Value Adaptation?" In *Values and Perceptions of the Islamic and Middle Eastern Publics*, edited by Mansoor Moaddel. New York: Palgrave Macmillan.
- Pieterse, Jan Nederveen. 2009. "Travelling Islam: Mosques without Minarets." In *Arab Society and Culture: An Essential Reader*, edited by Samir Khalaf and Roseanne Saad Khalaf. London: SAQI.
- Porthé, Victoria, M. Amable, and J. Benach. 2006. "La precariedad laboral y la salud de los inmigrantes en España: ¿qué sabemos y qué deberíamos saber?" *Arch Prev Riesgos Labor* no. 10 (1):34-39.
- Rafael, Gonzalo Herranz de. 2008. "Xenofobia: un estudio comparativo en barrios y municipios almerienses (Xenophobia: A Comparative Study on Suburbs and Municipalities in Almería)." *Reis* (121):107-132.
- Rinken, Sebastien. 2008. *La inmigración en Andalucía: una visión desde el siglo XXI*. edited by Instituto de Estudios Sociales Avanzados. Andalucía: Centro de Estudios Andaluces.
- Rodríguez-García, Dan. 2008. "Sociocultural dynamics in Intermarriage in Spain: Beyond Simplistic Notions of Hybridity." In *The Family in Question: Immigrant and Ethnic Minorities in Multicultural Europe*, edited by Ralph Grillo. Amsterdam: Amsterdam University Press.
- Rodríguez, Lorenzo Cachón. 2002. "La formación de la "España inmigrante": Mercado y ciudadanía." *Reis* (97):95-126.
- Rosón Lorente, Francisco Javier. 2005. "Diferencias culturales y patrimonios compartidos: la "Toma de Granada" y la Mezquita Mayor del Albaycín." In *Patrimonio Inmaterial y Gestión de la Diversidad*, edited by Consejería de cultura de la Junta de Andalucía. Sevilla.
- Rosón Lorente, Francisco Javier. 2007. *El retorno del Islam a al-Andalu*. Granada.
- Rosón Lorente, Francisco Javier. 2008. *¿El retorno de Tariq? Comunidades etnorreligiosas en el Albayzín granadino*. Tesis doctoral, Departamento de antropología social, Universidad de Granada, Granada.
- Salguero Montaña, Óscar , and Juan Rodríguez Medela. 2009. *Aprendiendo a decir NO: Conflictos y resistencias en torno a la actual forma de concebir y proyectar la ciudad de Granada*. edited by Grupo de Estudios Antropológicos 'La Corrala'. Granada: Creative Commons.
- Schiller, Nina Glick, and Ayse Çağlar. 2009. "Towards a Comparative Theory of Locality in Migration Studies: Migrant Incorporation and City Scale." *Journal of Ethnic and Migration Studies* no. 35 (2):177-202.

- Schiller, Nina Glick, and Ayşe Çağlar. 2008. "'And Ye Shall Possess it, and Dwell Therein", Social Citizenship, Global Christianity, and Nonethnic Immigrant Incorporation." In *Citizenship, political engagement, and belonging : immigrants in Europe and the United States*, edited by Caroline Brettell and Deborah Reed-Danahay. New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press.
- Söhn, Janina. 2011. "Immigrants' Educational Attainment: A Closer Look at the Age-at-Migration Effect." In *A Life-Course Perspective on Migration and Integration*, edited by M. Wingens, H. De Valk, M. Windzio and C. Aybek. Springer.
- Spencer, Sarah. 2003. "Introduction." In *The Politics of Migration: Managing Opportunity, Conflict and Change*, edited by Sarah Spencer. Oxford: Blackwell Publishing.
- Stanley, Flavie. 2008. "Belonging in/to Italy and Europe : Citizenship, Race, and the "Immigration Problem"." In *Citizenship, political engagement, and belonging : immigrants in Europe and the United States*, edited by Deborah Reed-Danahay and Caroline Brettell. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press.
- Stepien, Anna. 2008. "The Dream of Family: Muslim Migrants in Austria." In *The Family in Question: Immigrant and Ethnic Minorities in Multicultural Europe*, edited by Ralph Grillo. Amsterdam: Amsterdam University Press.
- Tarrés Chamorro, Sol. 1999. "Religiosidad musulmana en Sevilla." In *Religión y cultura*, edited by Salvador Rodríguez Becerra, 199-207. Sevilla: Fundación Machado.
- Tezanos, José Félix. 2007. "Nuevas tendencias migratorias y sus efectos sociales y culturales en los países de recepción. Doce tesis sobre inmigración y exclusión social (New Migratory Trends and Their Social and Cultural Effects in the Countries of Reception. Twelve Thesis on Immigration and Social Exclusion)." *Reis* (117):11-34.
- Tibi, Bassam. 2009. "Muslim Migrants in Europe: Between Euro-Islam and Ghettoization." In *Arab Society and Culture: An Essential Reader*, edited by Samir Khalaf and Roseanne Saad Khalaf. London: SAQI.
- Torresan, Angela. 2007. "How Privileged Are They? Middle-Class Brazilian Immigrants in Lisbon." In *Going First Class? New Approaches to Privileged Travel and Movement*, edited by Vered Amit. New York: Berghahn Books.
- Turner, Heather A. , and Scott Schieman. 2008. "Introduction and Overview." In *Stress Processes Across the Life Course*, edited by Heather A. Turner and Scott Schieman. Oxford: Elsevier JAI.
- Wingens, Matthias, Helga de Valk, Michael Windzio, and Can Aybek. 2011. "The Sociological Life Course Approach and Research on Migration and Integration." In *A Life-Course Perspective on Migration and Integration*, edited by M. Wingens, M. Windzio, H. de Valk and C. Aybek. Springer.

Ziehe, T, and H Stubenrauch. 1983. *New Youth and Exceptional Learning Processes*.
Copenhagen: Politisk Revy.